



GÖTEBORGS UNIVERSITET

Institutionen för språk och litteraturer

Franska

« La littérature est morte, vive la littérature ! »

Le débat contemporain sur la crise des études littéraires

Pascal Bejestam De Nys

Magisteruppsats, 30 hp

Höstterminen 2013

Handledare:

Richard Sörman

Table des matières

Avant-propos	1
Introduction	2
Objectif.....	3
Méthode.....	3
Délimitation.....	5
Première partie	7
1. Menaces extérieures	7
2. Mutations technologiques, culturelles et sociales	12
3. Menaces intérieures : la critique, la théorie et les pratiques esthétiques	19
Deuxième partie	30
De quelle « littérature » parle-t-on ?.....	30
Qu'est-ce qui caractérise les études littéraires ?.....	34
Ce que peuvent les études littéraires	39
1. Récuser (conception postmoderne)	39
2. Plaire et instruire (conception classique).....	42
3. Remédier (conception romantique)	49
4. Découvrir (conception moderne).....	59
Discussion	70
Conclusion.....	78
Bibliographie	80

Avant-propos

Que l'on nous permette d'ouvrir sur une anecdote personnelle. En automne 2011, nous avons passé un semestre à Paris comme étudiant Erasmus pour étudier la littérature à la Sorbonne. Avant de partir, nous étions bien entendu plein d'espoir : enfin nous nous retrouverions dans un milieu où l'on prenait la littérature au sérieux, où il y avait une fière tradition de méthode et d'enseignement, où l'on éprouverait la véritable importance des œuvres littéraires en acquérant des connaissances approfondies de ceux qui sont au courant. Il faut avouer notre naïveté à propos de la France : il était facile de s'imaginer qu'on y traitait la littérature presque comme une religion. La déception n'a pas tardé. Déjà après quelques semaines, notre préconception s'est brouillée : d'abord il y avait les autres étudiants ; des jeunes qui, en majorité, venaient directement du lycée, et qui, malgré leur choix de s'inscrire dans un cours de littérature, semblaient complètement blasés à l'égard de ce sujet. On bavardait pendant les conférences, on ne lisait pas les livres du cours, on surfait sur son portable ou sur son ordinateur pendant les explications de texte. Une toute petite minorité s'engageait dans le contenu et souvent nous avions pitié de ces professeurs érudits qui devaient enseigner devant cette manifeste indifférence. Cependant, bientôt nous avons remarqué que même l'enseignement auquel nous assistions comprenait des déceptions : la plupart des séminaires, des travaux dirigés, des cours magistraux était horriblement ennuyeux et stériles. Hormis l'explication de texte (à laquelle un étudiant ou une étudiante se mettait dans le rôle du professeur) il n'y avait nulle interactivité. Presque tous les jours on vivait la même chose : le professeur qui psalmodiait son cours par cœur pendant deux ou trois heures, peu d'espace pour discuter et un public sommeillant qui n'avait aucune question à poser aux œuvres classiques. Cette condition littéraire nous révoltait. Après quelques mois, nous sommes atteints d'un scepticisme inquiétant. Pourquoi lire ? Pourquoi étudier la littérature ? Nous ne trouvions aucun sens, aucun plaisir dans cette occupation. De plus en plus souvent il fallait se rendre aux bibliothèques, aux librairies pour consulter les livres. Ces endroits étaient toujours très fréquentés, ce qui nous rassurait un peu car n'était-ce pas la preuve que les gens s'intéressaient encore à la littérature ? C'était là aussi que nous avons trouvé les livres et les critiques contemporains qui constituent la base de cette recherche. Effectivement, nous n'étions pas seuls à éprouver ce malaise dans la littérature. En fait, il y avait tout un débat français sur ce thème, et nous avons bientôt compris que toutes ces œuvres critiques pris dans l'ensemble pouvaient dire quelque chose d'important sur notre temps et notre culture. C'est ainsi que l'idée de ce mémoire est née.

Introduction

En évoquant le terme *fin de siècle* (ou le tournant du siècle), la connotation du mot *crise* n'est pas loin. Le début du XXI^e siècle – notre siècle – n'est pas une exception : aujourd'hui, on parle de crise écologique, crise financière, crise sociale, crise culturelle, crise scolaire – bref, d'une crise mondiale. Notre mémoire portera sur une crise littéraire française qui, vu les titres de certaines œuvres critiques parues ces dernières années, veut nous convaincre que la littérature soit gravement menacée, en train de disparaître – de mourir même. Tous les livres dont se compose le cœur de notre corpus ont vu le jour au début des années 2000. De quoi parlent ces discours avertisseurs, parfois apocalyptiques ?

D'abord, il faut préciser une position personnelle : en parlant d'une crise littéraire, nous voulons à tout prix éviter une discussion sur la qualité littéraire des *œuvres littéraires contemporaines*. Nous sommes complètement d'accord avec ce qu'écrit William Marx dans un article récent : « Qui saura prévoir vers quelle forme et quel statut les œuvres de langage sont en train d'évoluer ? Mais il y aura toujours des œuvres de langage : n'est-ce pas l'essentiel ? Qu'elles ne s'inscrivent pas nécessairement dans le cadre littéraire en vigueur depuis deux siècles, peu importe : après tout, c'est aussi le cas des œuvres de Sophocle ou de Chrétien de Troyes¹. » Il serait donc présomptueux de récuser les œuvres qui viennent de paraître et qui n'ont pas été évaluées avec le recul du temps. De plus, les critiques accusant la littérature contemporaine d'être médiocre ou sans valeur littéraire, proposent à leur tour très peu d'arguments pour une solution concrète. Souvent, on s'embrouille dans un anticapitalisme sans présenter d'autres possibilités réalistes ; on termine dans l'impasse en incriminant la forme de gouvernement démocratique de niveler toutes les valeurs artistiques, sans véritablement préciser en quoi ces valeurs devraient consister. Les litanies sont piégées dans cette conviction embarrassante et abattue que tout était mieux autrefois, ou encore pire, dans un nationalisme borné qui se méfie de tout ce qui fait partie de l'inconnu. Nous n'inscrirons pas notre travail dans cette optique.

En effet, à plusieurs égards, la littérature se porte mieux que jamais. Comme l'écrit Jean-Marie Schaeffer : « En chiffres absolus, il ne s'est sans doute jamais lu autant d'œuvres littéraires que de nos jours. Et rien n'indique que les lecteurs contemporains soient moins

¹ Marx, William, « Est-il possible de parler de la fin de la littérature ? » dans *Fins de la littérature, tome 2*, sous la direction de Dominique Viart et Laurent Demanze, Paris, Armand Colin/Recherches, 2012, p. 33.

exigeants et sensibles que les lecteurs du passé¹. » À l'instar de Schaeffer, nous situerons ainsi le nœud de cette crise littéraire ailleurs : dans les études littéraires.

Objectif

Comme l'indique le titre de ce mémoire – une citation² tirée du livre *L'Adieu à la littérature* (2005) de William Marx – nous avons pour objectif d'éclaircir ce débat contemporain sur la littérature et les études littéraires en France en divisant notre étude en deux parties : 1) Un résumé et analyse des discours déclinistes sur les soi-disant menaces contre la littérature et les études littéraires. 2) Une réflexion, faite en compagnie notamment d'Antoine Compagnon, des puissances qu'il semble possible d'attribuer à la littérature et qui peut-être devraient orienter les études littéraires beaucoup plus qu'elles ne le font aujourd'hui. En effet, en identifiant les facteurs qui semblent constituer l'origine de cette crise française, nous espérons, dans un deuxième temps, démontrer comment ces critiques motivent les fonctions que pourraient remplir les études littéraires. En bref, quelles fins de la littérature voit-on par rapport à l'enseignement littéraire ? Dans un temps où les critiques soucieux sont nombreux, le but de ce mémoire est ainsi de tirer au clair les grandes lignes du débat sur les problèmes et les potentialités des études littéraires, mais aussi d'établir notre propre position par rapport aux problèmes discutés. Avant de commencer, il faut alors souligner notre conviction que les études littéraires doivent remplir une fonction sociale, actualisante et enrichissante. La question essentielle qui se pose à ce propos, c'est de savoir comment y parvenir. Au cours de ce mémoire, nous chercherons donc des réponses à ces questions principales : Les études littéraires, sont-elles menacées aujourd'hui ? Faut-il financer les études littéraires ? Dans des programmes d'enseignement surchargés, est-il alors légitime de réserver du temps à l'étude de textes littéraires ?

Méthode

Notre analyse portera sur une sélection d'œuvres qui ensemble constitue une partie importante du débat contemporain qui vient de surgir en France. Comme l'indique Dominique Viart dans son article inaugural de l'anthologie *Fins de la littérature. Esthétiques et discours de la fin* (2011) :

¹ Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, Vincennes, Éditions Thierry Marchaisse, 2011, p. 6.

² Marx, William, *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2005, p. 14.

Si la littérature se sent à ce point menacée, c'est en effet qu'aux discours déclinistes qui vitupèrent contre ses nouvelles formes esthétiques, et que l'on pourrait dire atemporels, en ce qu'ils se réitèrent d'époque en époque et de génération en génération, s'ajoutent en ce début de siècle des mutations économiques, culturelles, sociales (ou plus exactement « sociétales » – si l'on accepte cet anglicisme) et techniques qui affectent profondément les statuts et les structures de la littérature. Sans doute est-ce là ce qui actualise de la sorte les discours de la fin. Loin de constituer que des différends esthétiques, ils trouvent dans ces périls externes une caisse de résonance comme ils n'en ont, peut-être, jamais eue.¹

En premier lieu, nous visons donc à cerner et à évaluer ces discours déclinistes sur les « fins de la littérature » représentés dans les études littéraires constituant notre corpus. L'expression *fins de la littérature* est évidemment ambiguë, ce que notre mémoire exploitera. En effet, cela pourrait signifier les différents raisons par lesquelles la littérature cesse ou diminue (ce qui concerne l'analyse des études littéraires dans notre première partie) ; cela pourrait aussi signifier les objectifs/les fonctions que l'on attribue aux œuvres littéraires, et, en plus, les limites/les horizons de la littérature (ce qui concerne l'analyse des études littéraires dans notre deuxième partie).

Les arguments que nous examinerons partent dans tous les sens, et, afin de mettre en ordre les contributions qui signalent ces « fins » dans le débat littéraire actuel, nous chercherons les argumentations principales en adaptant la catégorisation regroupée par Viart dans ce même article. En effet, d'après Viart, il y a trois grandes catégories qui contribuent à cette polémique contemporaine : 1) Menaces extérieures (réalités économiques, pratiques commerciales et politiques, mutations technologiques), 2) Mutations culturelles et sociales (nouvelles répartitions culturelles, effets médiatiques, le domaine éducatif), 3) Menaces intérieures (ou avec les mots propres de Viart « Le domaine littéraire », c'est-à-dire les alertes formulées à propos du domaine littéraire lui-même, par exemple la critique, la théorie et les pratiques esthétiques). Ces catégories nous serviront comme points de repères dans la première partie en analysant les arguments disant que les études littéraires sont menacées.

Afin de préciser le procédé de la deuxième partie de ce mémoire, il faut d'abord retenir ce qu'écrit Vincent Jouve dans son livre *Pourquoi étudier la littérature ?* (2010) : « Il ne faut pas confondre la question "pourquoi lire les œuvres littéraires ?" avec la question "pourquoi les faire étudier ?"². » C'est sur ce deuxième aspect que nous porterons notre attention principale. D'abord, notre étude portera sur deux concepts de base dans ce débat : d'un côté, l'objet d'étude, c'est-à-dire la conception de « la littérature » manifestée par les critiques dans ce

¹ Viart, Dominique, « Les menaces de Cassandre et le présent de la littérature » dans *Fins de la littérature, Esthétiques et discours de la fin, tome 1*, sous la direction de Dominique Viart et Laurent Demanze, Paris, Armand Colin/Recherches, 2011, p. 11.

² Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 170.

débat. De l'autre côté, nous voulons discuter ce qui caractérise le cadre institutionnel, c'est-à-dire les « études » littéraires. Pour le reste, on focalisera sur les potentialités de l'enseignement littéraire en rassemblant les arguments principaux sous les catégories représentées dans le livre d'Antoine Compagnon, portant le titre : *La littérature, pour quoi faire ?* (2007) Selon Compagnon, la littérature s'est attribuée le mérite des fonctions principales suivantes dans un contexte historique : 1) la fonction de plaire et d'instruire (conception classique), 2) la fonction de remédier aux maux de la société (conception romantique), 3) la fonction de corriger les défauts du langage quotidien afin de découvrir ce que nous n'apercevons pas naturellement (conception moderne) et 4) la position de récuser tout pouvoir autre que sur la littérature elle-même (conception postmoderne). Ces catégories vont nous servir comme points de repères dans la deuxième partie quand nous discuterons la question des puissances et des limites des études littéraires.

Délimitation

Le débat sur la mort de la littérature n'est pas un phénomène récent, ou même caractéristique pour notre temps « en crise¹ ». La crise des humanités et des sciences humaines existe depuis longtemps, et, comme l'écrit Schaeffer : « La seule chose vraiment neuve, aujourd'hui, est que les transformations internationales au sein de la recherche, et la création d'un échelon européen dans son organisation et son financement, ont amené les problèmes au grand jour, devant l'opinion publique². » En effet, cette crise littéraire ne concerne pas seulement la France – la crise et l'avenir douteux de la littérature est un sujet abordé de façon aussi intensive en Europe comme aux États-Unis³, et par conséquent, pour démontrer l'aspect global de ce débat, nous évoquerons parfois des exemples provenant d'autres pays. Pourtant, le point de départ de notre analyse se formule ainsi : sur un plan national et à propos des études littéraires, en quoi consiste le débat actuel qui vient de surgir en France ?

¹ Voir par exemple l'article d'Alexandre Grefen, « "La Muse est morte, ou la faveur pour elle" – Brève histoire des discours sur la mort de la littérature » dans *Fins de la littérature, tome I*, sous la direction de Dominique Viart et Laurent Demanze, Paris, Arman Colin/Recherches, 2011.

² Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, Vincennes, Éditions Thierry Marchaisse, 2011, p. 33.

³ Trois exemples pertinents sont les livres : *Cultural capital : the problem of literary canon formation* (1993) de John Guillory ; *Varför läsa litteratur ?* [Pourquoi lire la littérature ?] (2007) de Magnus Persson ; *Why Literature? The Value of Literary Reading and What it Means for Teaching* (2011) de Cristina Vischer Bruns.

À cause de l'étendue restreinte de notre travail, notre corpus principal se limite à 11 livres¹ parus au début des années 2000, et qui, d'une manière directe ou indirecte, font partie intégrante du débat sur les études littéraires qui nous intéresse. Ce choix a été fait pour capter l'actualité de ce sujet. Dans la plupart des cas, ce sont aussi des auteurs célèbres (au moins dans le domaine littéraire) qui se lancent dans le débat, ce qui montre peut-être le degré de gravité lié à ces questions. En effet, nous aurions également pu rendre compte du débat tenu dans les journaux, dans les revues littéraires et dans les médias sociaux, mais dans ce cas-là, nous aurions dépassé à coup sûr l'étendue convenable d'une mémoire de maîtrise

¹ Dans l'ordre de leur publication, les œuvres au centre de notre analyse sont : *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle* (2005) de William Marx, *Contre Saint Proust ou la fin de la Littérature* (2006) de Dominique Mainueneau, *La littérature en péril* (2007) de Tzvetan Todorov, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* (2007) d'Yves Citton, *La littérature, pour quoi faire ?* (2007) d'Antoine Compagnon, *Pourquoi étudier la littérature ?* (2010) de Vincent Jouve, *La Valeur littéraire en question. Textes réunis et présentés par Vincent Jouve* (2010) sous la direction de Vincent Jouve, *Délit de fiction. La littérature, pourquoi ?* (2011) de Luc Lang, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?* (2011) de Jean-Marie Schaeffer, *Fins de la littérature. Tome 1 et 2* (2011 et 2012) sous la direction de Dominique Viart et Laurent Demanze.

Première partie

1. Menaces extérieures

Le premier chapitre dans cette étude concerne les phénomènes qui, selon les discours de certains critiques, menacent les études littéraires de l'extérieur : en bref, il s'agit des réalités économiques, des pratiques commerciales et politiques et des mutations techniques (ces dernières vont pourtant être intégrées dans le chapitre suivant). Comme l'affirme Antoine Compagnon, le débat sur les études littéraires touche au fond sur une question critique et politique¹. À cet égard, le débat est centré sur cette question : pourquoi une société devrait-elle financer les études littéraires ?

Nous sommes à l'ère démocratique, et depuis longtemps, la France, comme la plupart de pays occidentaux, est largement marquée par l'idéologie capitaliste. Nombreux sont les critiques qui se fondent sur des accusations comme : « Le profit d'abord ! » et « Le Capital ne voit que des chiffres ». Certains critiques se plaignent de la marchandisation de la littérature, accusant le capitalisme et les intérêts commerciaux de niveler toutes les valeurs de qualité littéraire, laissant aux œuvres qui se distinguent de cette médiocrité répandue le risque d'être négligées ou oubliées. Ces discours se concentrent surtout sur le marché littéraire et les œuvres contemporaines, mais aussi sur la culture en générale. Jean-Marie Schaeffer résume cette objection plaintive (sans la partager) : ceux qui déplorent le déclin de la culture littéraire « soutiennent plutôt que ce développement "pilote" par la technologie et la "massification", loin de profiter à la littérature, la dessert. Les nouveaux lecteurs, selon cette vision, ne lisent pas la "vraie" littérature, mais des *ersatz*, qui ne sont qu'une des manifestations de l'inculture de masse qui caractériserait les sociétés contemporaines². »

Nous avons déjà signalé notre position par rapport aux discours antidémocratiques et anticapitalistes. Sans doute est-il vrai que les valeurs littéraires doivent souvent céder aux valeurs pécuniaires aujourd'hui, mais, vu l'histoire littéraire, vus les exemples de Baudelaire, de Rimbaud, de Proust – n'a-t-il pas été le cas depuis longtemps déjà ? Beaucoup d'écrivains classiques étudiés aujourd'hui n'étaient pas lus et connus par un grand public pendant leur vivant. De plus, si l'on veut être provocateur, on dirait avec Olivier Bessard-Banquy : « On pourrait même aller jusqu'à dire que l'on n'a probablement jamais publié autant de bons

¹ Compagnon, Antoine, *La littérature, pour quoi faire ?*, Paris, Collège de France/Fayard, 2007, p. 31-32.

² Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, Vincennes, Éditions Thierry Marchaisse, 2011, p. 11.

livres, ce qui est sans doute mathématiquement irréfutable étant donné que, chaque année, davantage de titres sont disponibles¹. »

Cependant, il est inévitable que les études littéraires soient influencées et par la politique, et par l'économie. D'ailleurs, en revenant à l'objection représentée plus haut par Schaeffer et la conception comprenant « l'inculture de masse qui caractériserait les sociétés contemporaines », si ces menaces extérieures contribuent à transformer la société française en une population d'incultes, il s'agit aussi d'un problème qui touche au fond de l'éducation. En revanche, il est étonnant de trouver si peu de discours sur ces « menaces » politiques et économiques dans notre choix d'œuvres critiques. À l'exception d'Yves Citton et quelques commentaires isolés, les critiques qui s'intéressent aux réalités économiques et politiques ayant un rapport avec les études littéraires sont peu nombreux. Avec la remarque suivante de Viart, nous pourrions quand même cerner le problème actuel : « L'idéologie éducative cible l'efficacité immédiate et la professionnalisation. Aux yeux de nos politiques, la littérature n'y a que très secondairement sa place. Elle souffre d'une dévaluation qui touche aussi la plupart des sciences humaines². » En effet, il est peu probable que les politiciens et les représentants de l'industrie et du commerce parlent souvent de la valeur littéraire *en elle-même* ; Viart fait remarquer que « [d]ésormais, la valeur de la littérature française se mesure à l'aune de sa présence sur le marché de la mondialisation, au nombre d'exemplaires vendus [...]. C'est ainsi que la politique culturelle de la France tend à réduire ses programmes de fond et à fermer nombre de ses instituts disséminés dans le monde au profit d'une politique plus spectaculaire³. » L'exemple devenu célèbre d'un politicien exprimant son mépris pour la littérature est bien entendu Nicolas Sarkozy, qui se demandait dans une interview si les guichetières avaient besoin d'avoir lu *La Princesse de Clèves* (déclaration qui, ironiquement, aboutissait à une véritable renaissance de l'intérêt pour cette œuvre classique). Yves Citton cite un autre exemple de l'ex-président qui, dans une déclaration officielle, disait que « *le contribuable n'a pas forcément à payer vos études de littérature ancienne si au bout il y a 1000 étudiants pour deux places*⁴. »

On pourrait certainement trouver d'autres avis analogues parmi les politiciens actifs aujourd'hui, et ce n'est pas du tout surprenant : leur fonction principale est d'engendrer la

¹ Bessard-Banquy, Olivier, « Fin de la littérature ou crise de la lecture ? » dans *Fins de la littérature, tome 1*, sous la direction de Dominique Viart et Laurent Demanze, Paris, Armand Colin/Recherches, 2011, p. 178.

² Viart, Dominique, *Fins de la littérature, tome 1, op. cit.*, p. 21-22.

³ *Ibid.*, 13-14.

⁴ Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* Paris, Éditions Amsterdam, 2007, p. 250. (Citton souligne)

croissance économique et de réduire le chômage, et souvent la richesse qui consiste en la capacité d'invention et d'innovation est associée aux sciences « dures », aux activités rentables et mesurables. Dans cette perspective, Citton a probablement raison quand il écrit : « Par rapport à une publication scientifique, à un acte notarial ou à [un] reportage journalistique, on a du mal à dire en quoi la parole littéraire est "productive"...¹ » Cette attitude influence aussi la condition des études littéraires, comme l'observe Dominique Maingueneau :

Aujourd'hui la pénétration croissante des pratiques des disciplines scientifiques « dures » dans les études littéraires commence à donner à ces dernières un nouveau visage. À partir du moment où la recherche devient une entreprise collective qui exige des fonds, les chercheurs sont contraints de jouer leur partie dans les institutions capable de faire valoir leurs besoins auprès d'organismes pourvoyeurs de moyens, qui en retour formatent ces besoins : congrès, colloques, séminaires, équipes, projets, budgets prévisionnels, demandes de financement, bilans et rapports de toutes sortes... deviennent le quotidien d'un nombre croissant de spécialistes de littérature.²

Il est évident que le temps de travail réel consacré à l'objet d'étude – la littérature elle-même – devient de moins en moins valorisé. Or, pour la défense de cette « dévaluation » des politiciens à l'égard des études littéraires, il faut aussi tenir compte de l'intérêt public qui est en train de décliner à propos des études littéraires. S'il est vrai que la lecture en tant que telle ne baisse pas, il faut sans doute, conformément à ce que l'écrit Olivier Bessard-Banquy, reconnaître que « la lecture savante ou lettrée est en régression. La littérature perd de son attractivité [...]. Nous sommes entrés dans un monde où le livre de littérature n'occupe plus la place qui a pu être la sienne auparavant³. » On pourrait aussi ajouter que, clairement, les jeunes lycéens sont en train de rejeter la série Littérature⁴. À l'instar de Tzvetan Todorov, on peut les comprendre : « Au terme de leur parcours, en effet, les étudiants en lettres se voient placés devant un choix brutal : ou devenir à leur tour professeurs de lettres, ou pointer au chômage⁵. » Alors, vue cette politique économique – pourquoi financer les études littéraires ?

Afin d'éclaircir cette menace extérieure qui vient de la sphère politique, il faut d'abord préciser en quoi elle consiste au fond : ce sont les politiciens qui gèrent les budgets des institutions culturelles, de l'éducation, etc., et le problème par rapport aux institutions littéraires apparaît quand ces politiciens ne voient pas de valeur (mesurable) dans la littérature et, par conséquent, réduisent ou cessent d'investir de l'argent. Bref, l'enseignement littéraire

¹ Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 254

² Maingueneau, Dominique, *Contre Saint Proust ou la fin de la Littérature*, Paris, Éditions Belin, 2006, p. 115.

³ Bessard-Banquy, Olivier, *Fins de la littérature, tome 1*, op. cit., p. 181.

⁴ Le Figaro : > <http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2010/06/13/01016-20100613ARTFIG00222-bac-la-serie-litteraire-sombre-dans-la-crise.php> < Selon l'article dans *Le Figaro*, « la série L attir[ait] moins de deux lycéens sur dix inscrits en filière générale » en 2010.

⁵ Todorov, Tzvetan, *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007, p. 31.

risque d'être marginalisée et négligée quant aux investissements politiques. Compagnon écrit :

La lecture doit désormais être justifiée, non seulement la lecture courante, celle du lecteur, de l'honnête homme, mais aussi la lecture savante, celle du lettré, de l'homme ou de la femme de métier. L'Université connaît un moment d'hésitation sur les vertus de l'éducation générale, accusée de conduire au chômage et concurrencée par des formations professionnelles censées mieux préparer à l'emploi, si bien que l'initiation à la langue littéraire et à la culture humaniste, moins rentable à court terme, semble vulnérable dans l'école et la société de demain.¹

Souvent, en parlant de l'idéologie capitaliste, beaucoup de critiques s'embrouillent dans une conception « industrielle » du capitalisme, c'est-à-dire que, métaphoriquement, la société est fondée sur une usine qui produit tout et n'importe quoi sans cesse, qui ne voit d'autres valeurs que le profit, et bien entendu, cette conception est toujours pertinente ; mais il faut reconnaître que le capitalisme occidental se penche vers une nouvelle phase, beaucoup plus évoluée que l'on pourrait appeler « capitalisme cognitif ». Comme l'écrit Citton, la montée de cette nouvelle couche « est impulsée par de nouveaux régimes de production et de circulation des connaissances et des affects² », comprenant toutes les caractéristiques suivantes : la délocalisation des biens matériels, une économie du centre qui se concentre sur la production de services et de connaissances, des compétitions financières/des conflits juridiques et politiques qui se concentre sur la production de connaissance, la richesse qui consiste en la capacité d'invention et d'innovation³. Citton résume en disant :

On ne peut plus continuer à prendre la production industrielle d'objets matériels comme modèle de la production de richesse en générale. La spécificité de notre époque tient au fait que la production immatérielle de connaissances et d'affects est en passe de devenir hégémonique dans nos modes de régulation. Cela implique, entre autre choses, que les activités langagières jouent désormais un rôle central à (presque) *tous* les niveaux de la production [...].⁴

Il faut préciser que Citton ne dit pas que les études littéraires soient florissantes dans cette nouvelle condition – c'est bien le contraire, la thèse de son livre se base effectivement sur l'idée qu'elles sont menacées –, mais sa critique met l'accent sur un autre point de vue : ce n'est pas la *valeur littéraire en elle-même* qui est récusée par ces politiciens orientés vers les richesses mesurables⁵, comme les critiques du capitalisme industriel souvent veulent faire entendre, mais plutôt la *fonction sociale* de la littérature. Sur ce point, Citton diffère d'autres critiques (et beaucoup de politiciens, bien sûr). Sans s'inquiéter de la production surabondante des œuvres qui viennent de paraître sur le marché commercial du livre et qui empiète sur les

¹ Compagnon, Antoine, *La littérature, pour quoi faire ?*, op. cit., p. 31.

² Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 235.

³ Ibid.

⁴ Ibid., p. 224.

⁵ « [...] mon propos n'est pas de justifier *la littérature* elle-même (qui n'a pas besoin de nos "justifications" pour devenir ce qu'elle sera) [...]. » Ibid., p. 195.

études littéraires, sur la culture en générale, Citton voit un rôle central par rapport à l'enseignement de la littérature au milieu de ce « capitalisme cognitif ». Pour lui, c'est la raison principale pour laquelle les politiciens *devraient* investir dans les études littéraires. En introduisant une perspective aussi différente qu'effective, Citton se demande quel candidat d'élection pourrait considérer le financement public des études littéraires comme une dépense autre que prioritaire ?

Loin de vouloir décimer les rangs des professeurs de littérature, il devrait en toute justice se triturer les méninges pour trouver une récompense digne de leur mérite. Comment comparer l'enrichissement réel apporté à notre société par les deux étudiants de Lettres assez chanceux pour trouver un emploi littéraire (ainsi que par les 998 autres dont l'esprit aura été enrichi par la pratique des textes littéraires), avec l'appauvrissement, non moins réel mais contagieux, causé par les bienheureux professionnalisés que leur MBA aura tournés vers le marketing des cartes de crédit (fauteur de dette), vers la gestion d'un McDonalds (fauteur d'obésité), vers la fabrication de voitures à grosses cylindrées (fauteuses de pollution), ou vers la vente d'armes, dont la République et l'économie françaises étaient le troisième exportateur mondial à la charnière du XXI^e siècle (fauteurs de morts).¹

L'engagement de Citton pour les études littéraires est admirable, et on se demande pourquoi les autres critiques s'expriment si peu dans cette question politique ? Peut-être est-on d'accord pour dire que ce n'est pas aux politiciens de sauver la littérature ? Jean-Marie Domenach, un critique qui, du reste, représente une attitude trop pessimiste et élitiste pour notre analyse, avance ici une opinion pertinente par rapport à l'influence pratiquée par la politique :

La culture est une affaire d'État, en France, depuis des siècles. Mais, dès lors qu'elle compte sur l'État pour survivre, elle se condamne. Opposer les fonctionnaires de la culture aux industriels de la culture serait la pire des solutions. La culture ne peut être vraiment soutenue que par un peuple, qu'on appelle public. Sans son désir, sans son plaisir, on n'arrivera à rien [...].²

Afin de prolonger cette pensée, Dominique Viart écrit qu'elle « ne croi[t] pas que [le problème] soit lié [...] à la démocratisation de l'éducation. Il s'agit plutôt d'un déficit de démocratie, celui d'une politique élitiste qui considère que la littérature n'est pas un savoir pertinent pour telle ou telle catégorie sociale³. »

Il est difficile de voir d'autres alternatives vraisemblables qui pourront remplacer la forme de gouvernement démocratique, et notre avis est en effet que le problème réside au cœur de l'activité investie dans le procès démocratique lui-même. En revanche, si l'on objecte que la population est responsable d'avoir choisi ces politiciens, d'avoir choisi cette politique, que nous constituons le public devant un monde que nous méritons, la remarque sagace de Citton devient encore plus pertinente : « La véritable démocratie consiste en réalité, on le sait, à

¹ Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 245-246.

² Domenach, Jean-Marie, *Le crépuscule de la culture française ?*, Paris, Librairie Plon, 1995, p. 148.

³ Viart, Dominique, *Fins de la littérature, tome 1*, op. cit., p. 22.

s'emparer du pouvoir de poser les questions qui comptent, plutôt qu'à se contenter de répondre à celles qu'aura formulées autrui (en fonction de ses pertinences propres)¹. »

Pourquoi une société devrait-elle financer les études littéraires ? Une réponse pourrait être: pour éviter de tomber dans ce piège décrit comme l'inculture de masse qui caractériserait les sociétés contemporaines. Une meilleure réponse pourrait être celle de Citton : « [...] la *vraie richesse* d'une société ne se limite pas à ce que cette société se donne les moyens de *compter*, mais s'étend à tout ce qui contribue effectivement à son bien-être et à son développement². » Au lieu de se soumettre à la marginalisation politique et économique, l'enseignement devrait être un rempart contre l'affaiblissement du statut politique à l'égard de la littérature.

Pour résumer ce paragraphe sur les menaces politiques et économiques, attirons l'attention une dernière fois sur une citation de Citton : « Il n'est pas faux de dire que *le public est roi* – pour autant qu'on se rappelle que les rois ne sont le plus souvent que les otages de leurs courtisans et de leurs bouffons³. » En effet, il semble y avoir un déséquilibre dans l'actuelle idéologie éducative qui, en premier lieu, cible l'efficacité immédiate et la professionnalisation. À cet égard, et vu le capitalisme cognitif qui devient de plus en plus important, les politiciens n'ont pas assez d'estime pour les potentialités des études littéraires, comme l'affirme Citton. Dans une autre perspective, il faut souligner qu'une société qui n'estime que des valeurs monétaires n'est pas *riche* au sens propre. Il y a en effet d'autres valeurs culturelles, sociales et existentielles « sans intérêt du gain », mais inestimable pour le peuple. Ces menaces extérieures risquent donc d'être réelles par rapport aux études littéraires si la grande majorité choisit d'ignorer ce dernier fait.

2. Mutations technologiques, culturelles et sociales

Passons aux arguments disant que les menaces viennent des mutations technologiques. En effet, il est impossible de ne pas confondre les mutations technologiques avec les discours regroupés sous la deuxième grande catégorie présentée par Viart : des inquiétudes constituées par des mutations culturelles et sociales. Par conséquent, il s'agit aussi des nouvelles répartitions culturelles et des effets médiatiques par rapport au domaine éducatif.

Avant de commencer l'analyse, il faut constater : les nouvelles technologies sont là, on ne peut pas reculer, on ne peut pas les supprimer. D'abord, il y avait le journal et la radio, puis le cinéma et la télévision, bientôt suivies par l'ordinateur et Internet ; aujourd'hui, la télévision

¹ Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 217 (Citton souligne).

² Ibid., p. 249-250.

³ Ibid., p. 242.

et le cinéma tiennent dans nos poches, nous pouvons accéder aux médias différents aussi bien sur notre portable que sur l'écran d'un ordinateur ou un iPad. Avec la simplicité d'un clic, n'importe où, n'importe quand, nous disposons d'un millier de livres. L'idée d'une bibliothèque mobile, d'une librairie mobile, est devenue réalité. Aurions-nous besoin du livre en papier dans l'avenir ? Sans doute peut-on être de l'avis de Dominique Viart quand elle écrit : « Peu importe en effet que je lise *À la Recherche du temps perdu* dans la Pléiade ou en livre de poche, sur les paperoles de Marcel Proust ou sur un *eBook*. Le texte est lui-même immatériel¹. » Les études littéraires s'occupent principalement du texte lui-même, et on a de la peine à voir un problème si l'on préfère la lecture d'une œuvre sur un écran à un livre en papier ; il s'agit toujours de la même œuvre. En effet, même si les manuels et les livres de cours en papier sont toujours utilisés, on voit déjà les signes d'une introduction numérique dans la salle de classe (notre témoignage personnelle parlait aussi de l'utilisation, parfois distraite, des nouvelles technologies en suivant les cours à l'université).

Alors, à propos des études littéraires, si au fond le moyen d'expression n'a pas d'importance pour que la matière littéraire *en elle-même* persiste, en quoi consiste donc les menaces qui viennent des ces mutations technologiques ? Bien entendu, la condition médiatique a changé. La littérature voit le jour d'une nouvelle concurrence. Antoine Compagnon décrit cette condition actuelle et termine par se poser une question pertinente :

D'autres représentations rivalisent avec la littérature dans tous ses usages, même moderne et postmoderne, son pouvoir de déborder le langage et de se déconstruire. Depuis longtemps, elle n'est plus seule à se réclamer de la faculté de donner une forme à l'expérience humaine. Le cinéma et différents médias, naguère jugés moins dignes, ont une capacité comparable de faire vivre. [...] Bref, la littérature n'est plus le mode d'acquisition privilégié d'une conscience historique, esthétique et morale, et la pensée du monde et de l'homme par la littérature n'est pas la plus courante. Cela signifie-t-il que ses anciens pouvoirs ne doivent pas être maintenus, que nous n'ayons plus besoin d'elle pour devenir qui nous sommes ?²

Compagnon éprouve que le statut de la littérature n'est plus attribué le même privilège dans la société française, et il veut bien entendu soulever une discussion sur la place que gardera la littérature dans cette nouvelle condition technologique et médiatique. Mais, vu l'objet de ce mémoire, il faut d'abord se poser la question suivante : Qu'est-ce que *l'étude* d'un *texte* aujourd'hui ? Si l'on prend l'exemple de l'éducation nationale au collège et au lycée en Suède, la conception du mot « texte » s'est élargie dans le programme national d'études, comprenant maintenant non seulement le texte écrit, mais aussi l'image et le film. Cette conception large par rapport au mot texte est aussi partagée par ceux qui s'occupent de

¹ Viart, Dominique, *Fins de la littérature, tome 1, op. cit.*, p. 17.

² Compagnon, Antoine, *La littérature, pour quoi faire ?*, op. cit., p. 60-61.

Cultural studies, une institution universitaire éclectique qui a émergé dans les pays anglo-saxons et américains et qui est en train de se répandre dans le monde éducatif aujourd'hui¹. Il s'agit ici d'une transformation caractéristique de l'époque. Comme l'écrit Dominique Maingueneau : « La numérisation de la voix, des images, des textes, bouleverse ce que l'on peut entendre par "écriture". Sont ainsi mises en cause des catégories qui semblaient solides, comme celles d'"auteur", de "texte", de "création", de "lecture". [...] Le livre ne disparaît pas : il entre dans un nouveau système². »

Certains critiques comme Compagnon et Citton restent tolérants envers ce nouveau système : les mutations sont là, il faut les accepter en défendant le rôle essentiel que les études littéraires pourront toujours remplir dans la société. Certains critiques comme William Marx veulent même adoucir les problèmes concernant les mutations technologiques en faisant allusion plutôt aux évolutions idéologiques. Il écrit :

On constate en revanche qu'aujourd'hui le cinéma, l'image électronique et l'interactivité apportent au public des satisfactions qu'il demandait auparavant au texte littéraire, pour des raisons qui [...] ne tiennent peut-être pas tant aux innovations technologiques qu'à une évolution politique et morale de la cité. Pour autant, une telle mutation n'entraîne pas nécessairement la disparition de la littérature : il peut ne s'agir que d'un simple changement de fonction.³

Finalement, il y a aussi des critiques comme le linguiste Maingueneau qui trouvent cette concurrence trop puissante, que l'écrivain traditionnel produit des ouvrages qui relèvent d'une technologie ancienne et désuète, parlant même de « la chute de l'empire du Livre⁴ » :

À l'âge du Style, le livre, la revue, le journal, la brochure, le tract portaient les énoncés qui transformaient le monde, et il semblait qu'il n'y ait rien de plus urgent que de multiplier les écoles où l'on apprend à lire des livres. [...] Dès les débuts de la télévision, la production littéraire n'a pu être traitée que comme

¹ « Mais, dans les années 1950, cette définition élitiste d'une culture étroitement centrée autour du noyau des grandes œuvres de la littérature allait subir les assauts de plusieurs chercheurs en sciences sociales, souvent liés à la "nouvelle gauche" (*New Left*) britannique, qui en montrèrent le caractère arbitraire et proposèrent à la place une acception beaucoup plus large du concept de culture, où la littérature n'occupait plus qu'une position réduite, conforme à son importance réelle dans la vie sociale. Tels furent les débuts des "études culturelles" (*cultural studies*) qui, d'abord considérées avec suspicion aussi bien par les sociologues que par les littéraires, conquièrent un territoire toujours plus étendu dans les universités anglo-saxonnes : alors qu'au départ elles étaient intégrées dans les départements d'anglais sous la forme, par exemple, d'un centre de recherche, elles parvinrent en quelques décennies à renverser la situation initiale, en sorte qu'à présent, dans nombre d'universités anglophones de par le monde, les enseignements de littérature dépendent exclusivement des départements d'études culturelles et que, dans les cursus, la critique littéraire a perdu sa position centrale, en se voyant placée au même niveau que les études filmiques ou les recherches sur les médias. Et le phénomène a tendance à se répandre dans les pays non anglophones. » Marx, William, *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 165.

² Maingueneau, Dominique, « Les trois piliers de la Littérature », dans *Fins de la littérature. Historicité de la littérature contemporaine*, Tome 2, sous la direction de Dominique Viart et Laurent Demanze, Paris, Armand Colin/Recherches, 2012, p. 57.

³ Marx, William, *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 169.

⁴ Maingueneau, Dominique, *Contre Saint Proust ou la fin de la Littérature*, op. cit., p. 159.

spectacle [...]. Dans la phase suivante, la littérature est devenue l'un des ingrédients d'un « bouillon de culture » [...].¹

En tout cas, il faut constater que les effets de ces mutations technologiques sont en train de changer notre conception de ce qu'est un texte. Il faut aussi souscrire à ce qu'écrit Luc Lang : « Jamais notre monde ne s'est rendu autant disponible à l'écoute des histoires de chacun, et jamais non plus notre univers technique n'a su diversifier et multiplier à ce point les supports d'inscription des histoires, dont la diffusion peut être immédiatement planétaire². » Il est clair que l'importance des histoires parlant de notre existence, de notre monde, de notre réalité, n'est pas seulement accordée et limitée à la littérature, ce qui, par extension, influence les études littéraires. Pourquoi faire étudier ce que dit un livre sur notre existence et non pas ce que dit le récit dans un blog à propos de la même chose ?

Nous partageons en somme la conception tolérante en soutenant qu'on ne peut pas faire reculer cette évolution technologique et que l'enseignement littéraire doit trouver des nouvelles stratégies dans ce milieu marqué par des intérêts rivaux ; mais nous partageons aussi l'inquiétude que doivent éprouver beaucoup de professeurs en Lettres aujourd'hui. Comment susciter l'intérêt, la passion et le goût pour les études littéraires avec la concurrence que constituent le film, les jeux vidéos, les médias sociaux, etc. ? Il nous semble aussi que la plupart des étudiants aujourd'hui n'ont pas l'endurance pour aller au fond des belles lettres, ce qui est attesté par l'analyse d'Olivier Bessard-Banquy :

Les statistiques de la lecture font ainsi apparaître une nette désaffection pour la fiction et plus globalement pour la lecture suivie. De plus en plus, la lecture de consolation, la lecture rapide, la lecture *zapping* l'emporte sur la lecture soutenue qui demande attention et concentration. Non seulement, pour les jeunes lecteurs, le livre n'est qu'un divertissement très secondaire (seulement 6 % des 18-30 ans déclarent que la lecture est leur activité préférée) mais ils délaissent sans regret les belles lettres pour la pratique, la BD, le polar, la SF et la *fantasy* : à la question « Quel genre de livres avez-vous lus au cours des douze derniers mois ? », les 18-30 ans sondés par Ipsos n'ont évoqué la littérature classique (22 %) et le roman contemporain (19%) que bien après le pratique (43 %), la BD (38 %), le polar (35 %) et la SF (34 %).³

Nous trouvons sans doute l'explication de ce problème dans cette « phase suivante » marquée par ce « bouillon de culture », dont parle Maingueneau. Passons donc à l'analyse des discours sur les mutations culturelles et sociales qui, avec cette évolution technologique, pourraient constituer une menace pour les études littéraires.

Nous avons déjà évoqué l'idéologie capitaliste. Or, en réalité, il s'agit bien entendu d'une idéologie très complexe, très nuancé, et plusieurs critiques évoquent la condition dite

¹ Maingueneau, Dominique, *Contre Saint Proust ou la fin de la Littérature*, op. cit., p. 159-160.

² Lang, Luc, *Délit de fiction. La littérature, pourquoi ?*, Paris, Éditions Gallimard, 2011, p. 22.

³ Bessard-Banquy, Olivier, *Fins de la littérature, tome 1*, op. cit., p. 180.

postmoderne comme elle est décrite par Jean-François Lyotard, ou bien la culture dite liquide comme elle est décrite par Zygmunt Bauman. Par exemple, Luc Lang écrit : « [...] ce qui marque aujourd'hui la fin de notre époque *moderne*, c'est bien la fin (largement consignée) des grands récits officiels : marxiste, maoïste, libéral, néo-libéral, qui ont disparu, remplacés par une multitude de petits récits [...] ¹. » Yves Citton ajoute que « [...] nous avons tous à nous situer au sein d'une concurrence entre vocabulaires finaux, dont aucun ne saurait de droit prétendre à être, dans l'absolu, plus "vrai" (plus surplombant) que les autres ². » Le temps des grands récits est passé ; désormais, le monde est désigné comme relativisé, fragmentaire, incohérent, changeable et selon Tzvetan Todorov, « [l']intersubjectivité, qui repose sur l'existence d'un monde commun et d'un sens commun, cède la place à la pure manifestation de l'individu ³. » Le même esprit individualiste est exprimé par Oliver Bessard-Banquy : « Dans un monde hyper-démocratique où il est vrai que les hiérarchies sont mises à mal, le "c'est mon choix" l'emporte sur toute autre considération ; toutes les pratiques désormais se valent, tous les comportements s'équilibrent ⁴. » Les études littéraires se trouvent face à un monde déséquilibré où chaque sphère culturelle doit lutter pour sa propre légitimation. Si autrefois la légitimation d'un certain art était maintenue par le pouvoir d'une certaine classe sociale partageant un intérêt commun (comme Bourdieu a démontré dans son œuvre *La Distinction* (1979)), elle dépend aujourd'hui à un choix plus personnel, plus individuel ⁵. Par conséquent, il semble même que la conception d'élitisme culturel a fondamentalement changé ⁶. Culture savante et culture vernaculaire ne cessent de se nourrir l'une l'autre.

En effet, dans une culture où toutes les expressions méritent attention, cet individualisme et ce relativisme par rapport aux connaissances influencent aussi le domaine éducatif. De nos jours, l'enseignement se trouve devant plusieurs questions difficiles : Pourquoi enseigner cette matière-ci plutôt que celle-là ? Pourquoi faire étudier ce livre-ci au lieu de ce film-là ?

¹ Lang, Luc, *Délit de fiction. La littérature, pourquoi ?*, op. cit., p. 143.

² Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 164.

³ Todorov, Tzvetan, *La littérature en péril*, op. cit., p. 65.

⁴ Bessard-Banquy, Olivier, *Fins de la littérature, tome 1*, op. cit., p.176.

⁵ Comme l'écrit Bauman dans *Culture in a liquid modern world* (Cambridge, Polity press, 2011): « It can be said that in liquid modern times, culture (and most particularly, though not exclusively, its artistic sphere) is fashioned to fit individual freedom of choice and individual responsibility for that choice; and that its function is to ensure that the choice should be and will always remain a necessity and unavoidable duty of life, while the responsibility for the choice and its consequences remains where it has been placed by the liquid modern human condition – on the shoulders of the individual, now appointed to the position of chief manager of 'life politics' and its sole executive. » p. 12.

⁶ Bauman continue : « The sign of belonging to a cultural elite today is maximum tolerance and minimal choosiness. Cultural snobbery consists of an ostentatious denial of snobbery. The principle of cultural elitism is omnivorousness – feeling at home in every cultural milieu, without considering any as home, let alone the only home. » Ibid., p. 14.

Pourquoi faire étudier la même œuvre à tout le monde ? Parfois on a l'impression qu'il s'agit d'une contre-culture, d'une déconstruction culturelle des critères qui définissent le progrès de l'humanité, qui ne met en valeur que la pluralité (toutes les manifestations culturelles sont équivalentes), et qui a pour but de réaliser l'individu plutôt qu'une substance identitaire à la société. Thomas Seguin, l'auteur du livre *Le Postmodernisme. Une utopie moderne* (2012), fait cette remarque : « Dans ce nouvel ordre du savoir, la connaissance n'est plus basée sur la *continuité*, l'*unité* ou la *totalité* mais commence à être compris en termes de *discontinuité*, de *différence* et de *dissémination*¹. » Dans la culture postmoderne (ou liquide) émergente, toutes sortes de frontières conventionnelles ont été remises en question, surtout dans le champ artistique. Par conséquent, la littérature ne possède plus le même statut dans la culture. Antoine Compagnon décrit très bien ce qui a changé par rapport à la littérature dans la société française, surtout parmi les jeunes et dans le domaine éducatif :

Car le lieu de la littérature s'est amenuisé dans notre société depuis une génération : à l'école, où les textes documentaires mordent sur elle, ou même l'ont dévorée ; dans la presse, où les pages littéraires s'étiolent et qui traverse elle-même une crise peut-être funeste ; durant les loisirs, où l'accélération numérique morcelle le temps disponible pour les livres. Si bien que la transition n'est plus assurée entre la lecture enfantine – laquelle ne se porte pas mal, avec une littérature pour la jeunesse plus attrayante qu'auparavant – et la lecture adolescente, jugée ennuyeuse parce qu'elle requiert de longs moments de solitude immobile. Quand on les interroge sur le livre qu'ils aiment le moins, les lycéens répondent *Madame Bovary*, le seul qu'on les ait obligés à lire.²

On voit se dessiner une société où la littérature a perdu de son importance en faveur d'autres médias. Sans doute, les études littéraires attirent moins de lecteurs, et peut-être aussi moins de talents créatifs, qui se déploient alors dans d'autres domaines, de sorte que la diminution de la valeur sociale de la littérature risque de marginaliser les belles lettres. Maingueneau écrit : « Comme il arrive en pareil cas, il se produit un mécanisme d'ajustement "spontané" par lequel nombre de créateurs potentiels ne se tournent plus vers la littérature, mais investissent leur énergie dans un espace qui leur semble pleinement *ouvert* à l'innovation, un espace qui soit hautement *visible*, par lequel on peut être au nombre de ceux qui *comptent*³. » En plus, la littérature n'est pas la seule forme que puisse prendre l'activité littéraire : le lecteur normal pourrait aller au cinéma ou sur le Web pour assouvir sa soif d'orientation dans ce monde désorienté. Comme l'écrit Maingueneau : « Ce dont il s'agit ici, ce n'est pas de la victoire de la communication inauthentique sur la communication authentique, mais d'une transformation du régime même de toute communication et de notre manière de la penser⁴. » Il faut aussi

¹ Seguin, Thomas, *Le postmodernisme. Une utopie moderne*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 114.

² Compagnon, Antoine, *La littérature, pour quoi faire ?*, op. cit., p. 29.

³ Maingueneau, Dominique, *Contre Saint Proust ou la fin de la Littérature*, op. cit., p. 152.

⁴ Ibid., p. 177.

souligner ce qu'ajoute Luc Lang à propos la récusation de la légitimation littéraire : « Mais ce n'est pas en tant qu'objet littéraire, sans doute, qu'est suspectée sa légitimité, mais bien en tant que sujet et technique capable de saisir, de présenter et d'interpréter le monde¹. »

En effet, dans cette « société d'abondance » marquée par le suréquipement technologique, les divertissements, le tourisme, les hobbies, le confort, l'épargne de temps, etc., les publics n'ont fait que grossir en taille et en puissance. Les études littéraires ne constituent qu'une institution minuscule parmi une masse d'occupations rivales. Cette concurrence se voit aussi dans le contenu de l'enseignement littéraire².

Dans la culture postmoderne, les modèles d'explication et d'interprétation deviennent complexes et riches en nuances. Les disciplines scientifiques se mêlent, se complètent et parasitent les unes les autres. La question de fond est de savoir si les études littéraires définissent *une* discipline ou *plusieurs* ? À cet égard, Maingueneau pose une question qu'on ne peut pas éluder : la littérature « est-elle définie par un intérêt épistémologique spécifique ou n'est-ce qu'un groupement de chercheurs de divers disciplines travaillant sur un même territoire, en l'occurrence la littérature ?³ » Un aspect important de cette crise littéraire touche à ce changement culturel et social : la difficulté de maintenir son autonomie. La situation du spécialiste de littérature est foncièrement ambiguë : d'un côté, il veut à tout prix confirmer la spécificité de son objet d'étude (la littérature) ; de l'autre côté, ses études se font au gré des conjonctures narratologiques, linguistiques, sociologiques, psychanalytiques, pragmatiques, etc. On ne peut pas exclure ni les sciences humaines et sociologiques, ni la littérature « pure ». Comme l'affirme Schaeffer : « Pour comprendre ce qu'est la fiction, nous devons donc adopter une approche pluridisciplinaire. On pourrait multiplier les cas : pratiquement tous les objets littéraires réellement importants exigent une approche qui multiplie les angles de vue⁴. » À l'instar de Vincent Jouve, il faut aussi se demander : « Si l'intérêt d'une œuvre tient au contenu qu'elle véhicule, l'autonomie des études littéraires fait légitimement question. Comme le font valoir les *cultural studies* anglo-saxonnes, toute forme sociale est signifiante, tout objet culturel est porteur de sens. Pourquoi, dès lors, faire une place d'exception à la littérature ?⁵ » Sans doute a-t-on tort en maintenant obstinément une discipline littéraire

¹ Lang, Luc, *Délit de fiction. La littérature, pourquoi ?*, op. cit., p. 54-55.

² Maingueneau, Dominique, *Fins de la littérature. Historicité de la littérature contemporaine*, Tome 2, op. cit., p. 60.

³ Maingueneau, Dominique, *Contre Saint Proust ou la fin de la Littérature*, op. cit., p. 125.

⁴ Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, op. cit., p. 31.

⁵ Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, op. cit., p. 65.

autonome. William Marx résume cette nouvelle situation, par certains éprouvée comme menaçante, à l'égard des études littéraires : « Car la littérature ne forme plus un corpus autonome, régi par des lois propres et organisé selon une hiérarchie distinctive ; ses lois et sa hiérarchie coïncident dorénavant avec celles du corps social dont elle représente l'émanation, sinon le simple reflet¹. » En reconnaissant cette nouvelle situation, il faut se poser la question suivante : quel rôle les études littéraires auront-elles dans notre société complexe ?

Pour conclure l'analyse des arguments selon lesquels les menaces viennent des mutations technologiques, culturelles et sociales par rapport aux études littéraires, et aussi pour équilibrer avec un peu d'optimisme, nous évoquons encore une citation de Citton :

Même si la place de la littérature a peut-être décliné depuis l'émergence du cinéma, de la télévision, puis des jeux vidéo, dans les loisirs de certaines couches sociales, il reste que jamais sans doute la planète terre n'a connu autant d'alphabétisés, et que, même dans nos sociétés prétendument conquises par « l'image », la lecture de fictions demeure assez répandue pour peser d'un poids significatif au sein de nos pratiques culturelles. Cela dit, il reste vrai que nous avons tous eu besoin de *motivations extérieures* pour devenir les lecteurs (les amateurs, les enseignants, les critiques) que nous sommes aujourd'hui.²

En effet, dans une société postmoderne, les études littéraires ont probablement besoin de motivations extérieures, comme l'écrit Citton. Les études littéraires se trouvent au milieu d'une situation marquée par la concurrence d'autres études culturelles. Il faut probablement reconnaître que l'enseignement littéraire ne possède plus le même statut dans la culture. Mais avant d'examiner quelles adaptations les critiques proposent à l'enseignement littéraire, il faut d'abord analyser la critique adressée au domaine littéraire d'où ces motivations mêmes auraient dû se produire.

3. Menaces intérieures : la critique, la théorie et les pratiques esthétiques

La dernière catégorie que nous allons analyser dans cette première partie est aussi la plus importante dans notre débat. En effet, la majorité des critiques sont autocritiques : beaucoup d'entre eux considèrent que le domaine littéraire lui-même est responsable de cette dévalorisation des études littéraires. Schaeffer, par exemple, écrit : « Mon hypothèse est que la supposée crise de la littérature cache une crise bien réelle, celle de notre représentation savante de "La Littérature" [...]. Bref, si crise il y a, c'est d'une crise des études littéraires qu'il s'agit³. » À cet égard, le problème réside plutôt dans la critique, la théorie et les pratiques esthétiques par rapport à l'enseignement. William Marx nous rappelle les mots de Paul Valéry qui considérait « l'université comme le cimetière des textes que personne ne lit

¹ Marx, William, *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 166.

² Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 210.

³ Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, op. cit., p. 6.

plus et qu'on embaume sous la forme de thèses et d'articles¹. » Nous avons éprouvé la même chose comme étudiant à la Sorbonne. Alors, en quoi consisterait la faute des études littéraires ?

Comme nous venons de montrer en examinant les mutations culturelles et sociales liées aux études littéraires, il y a une ambiguïté insoluble qui caractérise la situation actuelle du spécialiste de littérature : l'autonomie de son objet d'étude versus l'influence et la dépendance d'autres sciences. Certains critiques, comme Florence Balique, trouvent cette condition repoussante : « [...] l'enseignement littéraire, complexé par rapport aux disciplines scientifiques, se transforme en une pseudo-science rebutante qui, voulant évacuer la subjectivité, vide le texte littéraire de son énergie créatrice². » Or, en continuant la lecture de sa critique, on comprend bientôt où elle veut nous amener : « L'obsession de l'outil nous semble devoir être dépassé, ce qui implique de considérer directement le texte, d'en accepter les mystères, les zones d'ombre, plutôt que de chercher d'emblée à les réduire. Car le plaisir du texte passe d'abord par cette acceptation d'une impuissance à le cerner entièrement, d'une résistance qui en assure la valeur et l'autonomie³. » Effectivement, Balique fait partie de ces critiques qui à tout prix visent à défendre la spécificité de la littérature – la séduction de l'objet d'étude elle-même. Le but des critiques comme Balique consiste à défendre l'enseignement autonome de l'art littéraire où « seule l'œuvre, inédite, importe, et non l'étiquette qu'on lui attribue⁴. » À proprement parler, avec leur parti pris antithéorique, on veut rétablir les grandes lignes d'un domaine littéraire autonome.

Par rapport à ce malaise exprimé par certains critiques dans la condition littéraire actuelle, l'objection de Viart est pertinente : « Tous ces discours sur la "fin" [de la] littérature se fondent en effet sur des modèles antérieurs et proclament, implicitement ou explicitement, la nostalgie qu'ils en ont. [...] Que reproche-t-on finalement à la littérature d'aujourd'hui, sinon de n'être pas, de n'être plus, celle d'hier ?⁵ » De plus, si l'on adopte le point de vue d'une critique qui souhaite le retour à un état antérieur où les études littéraires se portaient mieux, la remarque de Bernard Leclair est sous-entendue : « Il faut penser qu'il y eut un âge d'or⁶. » Or,

¹ Marx, William, *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 161.

² Balique, Florence, *De la séduction littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 13-14.

³ Ibid., p. 38.

⁴ Ibid., p. 63.

⁵ Viart, Dominique, *Fins de la littérature, Tome 1*, op. cit., p. 28.

⁶ Leclair, Bertrand, « La littérature, à la fin comme au début », dans *Fins de la littérature, tome 1*, sous la direction de Dominique Viart et Laurent Demanze, Paris, Armand Colin/Recherches, 2011, p. 237.

c'est exactement l'idée de William Marx quand il explique cette crise littéraire dans son livre *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle* (2005).

En effet, à l'encontre des interdictions de notre condition postmoderne, W. Marx nous présente un « grand récit¹ », une explication proprement historique et littéraire sur l'évolution de la littérature². En bref, il décrit trois phases successives de l'histoire littéraire sur les trois derniers siècles en France : « une expansion [la survalorisation du XVIII^e siècle], suivie d'une autonomisation [l'art pour l'art ou « l'âge d'or » du XIX^e siècle], et enfin d'une dévalorisation [le formalisme du XX^e siècle]. La dépréciation à laquelle on assiste aujourd'hui correspond à la dernière phase, qui commença il y a plus d'un siècle³. » En vue de tracer l'adieu à la littérature, W. Marx cherche à nous convaincre que la littérature n'eut besoin de personne pour se faire chasser du monde : « elle fut assez grande, malheureusement, pour s'enfermer toute seule dans la tour d'ivoire qu'elle s'était elle-même édifiée⁴. » Maingueneau, qui décrit cette phase finale comme « L'âge du Style », partage ce point de vue quand il écrit : « Dire que les œuvres littéraires mettent en scène des problèmes de société, c'est, semble-t-il, aller à l'encontre de la prétention fondamentale de l'âge du Style, qui rêve d'œuvres déliées de toute utilité⁵. »

Une des menaces qui semble avoir émergé à l'intérieur du domaine littéraire est constituée par la survalorisation d'une certaine idée de la littérature qui s'est développée tout au long de l'histoire littéraire en France. Au contraire de Balique, W. Marx trouve le problème principal dans l'effort d'*atteindre* l'autonomie institutionnelle :

Investie au début du XIX^e siècle des espoirs de toute la société, la littérature commit le péché d'*hybris* en croyant pouvoir conquérir son autonomie. À partir de la seconde moitié du siècle, la société eut beau commencer à ne plus trouver son compte dans cette affaire et à se désintéresser peu à peu de l'art littéraire, la littérature ne se soucia pas de perdre tout le crédit dont elle disposait puisqu'elle avait

¹ « [...] il était pour moi trop tentant de proposer un "grand récit", malgré toutes les interdictions de la philosophie postmoderne. C'est un choix que j'assume entièrement, car je persiste à penser que le récit fait partie des formes principales et qu'il serait dommage de se priver d'un tel outil. Rudimentaire, partiel, simplificateur, sans doute ; mais il fait penser. On pourrait bien sûr refuser purement et simplement tout effort vers l'intelligibilité de l'histoire, selon un choix très postmoderne : ce n'est pas le mien. » Marx, William, *Fins de la littérature, Tome 2, op. cit.* p. 33.

² « [...] ce qui est tenté ici, c'est moins une histoire des relations de la littérature et de la société qu'une étude de la façon dont la littérature elle-même réfléchit son propre rapport au monde. » Marx, William, *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle, op. cit.*, p. 14.

³ Ibid., p. 12.

⁴ Ibid., p. 73.

⁵ Maingueneau, Dominique, *Contre Saint Proust ou la fin de la Littérature, op. cit.*, p. 148.

construit un système de valeurs indépendant. Plus elle se vit méprisée, plus elle méprisa ceux qui la méprisaient, en s'enfermant davantage dans son monde artificiel.¹

D'après W. Marx, la survalorisation et l'autonomisation de la littérature ont créé une scission entre la langue quotidienne et le langage poétique, rendant l'œuvre complètement coupée du réel et réduisant l'art du langage à un pur problème formel. Bref, la littérature est devenue incompatible avec la vie. Le critique littéraire développe ce point de vue : « La littérature se replie sur elle-même soit parce qu'elle se considère comme seule digne d'être prise pour objet, soit parce qu'a été perdue la croyance en sa capacité à agir sur le réel². » À l'instar de la religion qui a vu l'évolution de la sécularisation, il est vrai que l'institution littéraire a graduellement perdu ses croyants³. Les prêcheurs et les dévots sont ailleurs maintenant – probablement dans les médias, à la télévision – et sans doute exagère-t-il en écrivant : « à nous qui vivons encore sous le régime d'une littérature dévalorisée et marginalisée, il est très difficile à présent d'imaginer ce que put être une société qui avait foi dans les arts du langage et élevait les écrivains au rang de grands prêtres⁴. » Mais, à tout prendre, l'analyse de Dominique Viart semble être d'accord avec celle de W. Marx :

C'est la perte du « sacré » de la littérature, la dissipation de la « sacralisation de l'art » – que Paul Bénichou, Tzvetan Todorov ou William Marx associent à juste titre à la sécularisation de l'expérience religieuse – et, avec elle, la dissipation du pouvoir de ses prêtres. Sans doute peut-on être nostalgique de ce « sacré », mais ce serait une erreur que d'y prétendre encore, alors même que le sens de la littérature – sa signification, sa direction – aura justement été de défaire les sacralisations. La période contemporaine, qui ne se répartit plus en quelques grands rassemblements d'écoles ou de mouvements, fait l'épreuve du divers. Elle ne peut se penser qu'au pluriel. Elle est une puissance d'interrogation – et non de foi.⁵

Selon ce point de vue, le manque de flexibilité par rapport aux mutations culturelles et sociales dans le monde, a lentement, mais sûrement causé une crise des études littéraires.

Constatons à ce propos que Tzvetan Todorov fait la différence entre trois domaines dominants dans la littérature et l'enseignement littéraire contemporains : formalisme, nihilisme, et solipsisme. Il voit aussi l'ébranlement des temps modernes constitué par la sécularisation de l'expérience religieuse et une sacralisation concomitante de l'art ; Dieu est

¹ Marx, William, *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 80.

² Ibid., p. 78-79.

³ Vincent Jouve fait un exposé intéressant sur la religion, la modernité, la philosophie et la littérature : « Cette idée d'une fracture consécutive à l'affaiblissement du sentiment religieux est au cœur de la définition de la "modernité". A partir du moment où l'homme, pensant le monde, le met à distance, il le pose comme extérieur à lui. Si la raison lui permet de mieux comprendre le réel, le lien intime qui l'unissait à la nature se distend. C'est ce constat qui explique qu'on fasse parfois remonter la modernité à Descartes. Dans une acception plus restreinte, la modernité renvoie à un ensemble de textes écrits dans la première moitié du XX^e siècle (entre autres, ceux de Proust, Musil, Mann et Joyce) qui thématisent le doute épistémologique (il n'est plus de sens certain) et axiologique (il n'y a plus de valeur sûre). » *Pourquoi étudier la littérature ?*, op. cit., p. 205-206

⁴ Marx, William, *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 38.

⁵ Viart, Dominique, *Fins de la littérature. Esthétique et discours de la fin, Tome 1*, op. cit., p. 31.

remplacé par le créateur humain, un macrocosme par un microcosme. Le problème consiste en ce fait que les études littéraires n'ont pas été de son temps. Elles ne sont pas adaptées à ces mutations culturelles et sociales. Todorov écrit :

Les sociétés occidentales de la fin du XX^e siècle et du début du XXI^e siècle se caractérisent par la coexistence plus ou moins pacifique d'idéologies différentes, et donc de conceptions de l'art concurrentes [...]. Il n'en reste pas moins que, tout en se réclamant de la contestation et de la subversion, en tout cas en France, les représentants de la triade formalisme-nihilisme-solipsisme occupent des positions idéologiquement dominantes. [...] Pour eux, la relation apparente des œuvres au monde n'est qu'un leurre. [...] Il reste que la forte présence dans les institutions, les médias, l'enseignement de cette conception à la française produit une image singulièrement appauvrie de l'art et de la littérature.¹

La critique de Todorov est particulièrement dirigée contre les études littéraires. Selon lui, l'origine de cette crise se retrouve dans les années 1960 et dans le mouvement formaliste et structuraliste, ironiquement une évolution à laquelle il a assistée. À l'époque, Todorov voulait « établir un meilleur équilibre entre l'interne et l'externe, comme entre théorie et pratique² » – ce qui, avec le corrigé en main, n'a pas été le résultat. Après Mai 68, les structures universitaires en France ont été bouleversées : « Seules comptent aujourd'hui les approches internes et les catégories de la théorie littéraire³ », se plaint Todorov. Depuis lors en France, l'autonomisation de la littérature par rapport à la société a été poussée plus loin qu'ailleurs. En adaptant une méthode pédagogique où l'on n'apprend pas de quoi parlent les œuvres mais de quoi parlent les critiques, on a réussi à émanciper l'art du réel. Par conséquent, au lieu de donner une recette ou un remède à cette condition nombriliste, Todorov veut de nouveau retrouver un équilibre, mais cette fois-ci du côté opposé :

L'analyse des œuvres à l'école ne devrait plus avoir pour but d'illustrer les concepts que vient d'introduire tel ou tel linguiste, tel ou tel théoricien de la littérature, et donc de nous présenter les textes comme une mise en œuvre de la langue et du discours ; sa tâche serait de nous faire accéder à leur sens – car nous postulons que celui-ci, à son tour, nous conduit vers une connaissance de l'humain, laquelle importe à tous. [...] [I]l faut passer des idées aux actions.⁴

L'argument de passer aux actions dans le domaine des études littéraires est partagé par Yves Citton qui préconise une lecture actualisante plutôt qu'une explication des œuvres anciennes, une pédagogie qui se concentre sur une conversation interprétative plutôt qu'un discours monologal. Il a raison en écrivant qu'il faut toujours ranimer la littérature dans la salle de classe : « Qu'un texte littéraire ne continue à exister que pour autant qu'il *nous parle*, et qu'il ne nous parle que *par rapport à nos pertinences actuelles*, voilà la double évidence

¹ Todorov, Tzvetan, *La littérature en péril*, op. cit., p. 67-68.

² Ibid., p. 29.

³ Ibid.

⁴ Ibid., p. 85.

sur laquelle s'appuiera mon argumentation¹. » Il nous présente une vision où les études littéraires constitueront un espace commun d'une réflexion collective sur notre société complexe et l'ensemble de la nature humaine. Pourtant, si l'on veut créer un lieu d'un *bien* commun, il ne faut pas monopoliser l'intelligence, la démocratie ou l'interprétation pour en faire un privilège exclusif des littéraires. Comme l'écrit Citton : « il serait aussi dangereux de l'abandonner aux seuls "professionnels" de l'enseignement littéraire qu'il serait suicidaire de faire tarir les sources de financement (déjà cruellement insuffisantes) qui permettent encore de le faire survivre². » En affirmant que le domaine littéraire serait retenu par le prestige des anciennes habitudes, Citton pose des questions qui donnent à réfléchir :

Lorsqu'on propose de faire des enseignements littéraires des lieux de *conversation* plutôt que des exercices d'éloquence magistrale, fait-on offense aux talents supérieurs du « professeur des universités », qui ne sera peut-être guère flatté de se voir réduit au statut plus modeste, sinon humiliant, de simple modérateur ? [...] [P]ourquoi ne pas présupposer que les enseignants sauront être aussi rigoureux et exigeants envers la conversation qui se mettra en place sous leur direction qu'ils savent être actuellement prudents, équilibrés et « monologalement pluralistes » (c'est-à-dire capables de refléter diverses opinions contradictoires au sein de leur monologue magistrale), dans leur usage des formes endoctrinantes de communication pédagogique ?³

Citton témoigne d'un enseignement démodé et uniforme et il préconise en effet un changement de ces méthodes conservatrices et explicatives en faisant l'argument pour un enseignement plus interactif et dynamique. Bref, selon Citton, l'enseignement littéraire doit être plus orienté vers le dialogue, l'interprétation ouverte, et une lecture actualisante. Il souligne quand il écrit : « Qu'un texte littéraire ne continue à exister que pour autant qu'il nous parle, et qu'il ne nous parle que *par rapport à nos pertinences actuelles* [...]»⁴.

Afin de comprendre l'étendue de cette autonomisation formaliste et monologique du domaine littéraire, il faut aussi se déplacer hors du champ universitaire. Les problèmes semblent toucher au domaine scolaire en entier. Jean-Marie Schaeffer, par exemple, voit les symptômes de cette crise dans la perte de crédit social de la filière littéraire dans les lycées. Il y a un « [...] déphasage de la filière littéraire avec la société [...]. Cela n'a rien d'étonnant : après tout, le modèle sur lequel repose cette filière a été établi dans le cadre d'une société beaucoup plus hiérarchisée que ne l'est la nôtre, y compris dans le champ des conduites esthétiques⁵. » Selon Schaeffer, le problème par rapport aux études littéraires commence avant que les élèves arrivent à l'université, et ce problème réside au cœur du domaine

¹ Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 26.

² Ibid., p. 229.

³ Ibid., p. 219-220.

⁴ Ibid., p. 26.

⁵ Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, op. cit., p. 14.

littéraire elle-même. Déjà au collège et au lycée on remplace trop tôt les pratiques de la lecture par celles de la dissertation savante (pseudo-savante, d'après Schaeffer) et de l'explication de texte, bref, les mêmes méthodes conservatrices dont parle Citton ci-dessus. À notre avis, Todorov a raison quand il écrit : « L'enseignement secondaire, qui ne s'adresse pas aux spécialistes de la littérature mais à tous, ne peut avoir le même objet : c'est la littérature elle-même qui est destinée à tous, non les études littéraires [...] »¹. Les outils analytiques sont valorisés aux dépens de la lecture commune et, par conséquent, les études littéraires perdent de l'intérêt. Schaeffer continue :

Il y a d'abord un problème de méthode. Pour pouvoir manier efficacement, donc de façon créative, les outils de l'analyse structurale – ou de toute autre analyse technique –, il faut avoir déjà acquis une grande expérience de la lecture littéraire. Ce n'est évidemment le cas des collégiens et des lycéens. Il y a ensuite, et plus fondamentalement, un problème concernant le but de l'enseignement de la littérature au niveau élémentaire et secondaire. Convient-il d'enseigner la connaissance de la littérature, ou ne faut-il pas plutôt d'abord *activer* l'écriture « littéraire », comme mode particulier d'accès au réel ? Les programmes scolaires ont choisi pour l'essentiel le premier but.²

Le développement décrit par Todorov et Schaeffer ressemble à celui qu'on voit s'étendre en Suède, surtout par rapport à l'enseignement littéraire au collège et au lycée. Par rapport aux études de suédois, le programme d'étude national exige explicitement que les élèves montrent la capacité d'identifier et utiliser les outils narratologiques, stylistiques et théoriques en s'occupant de la littérature. On pourrait discerner deux raisons principales derrière ce développement : 1) l'influence par d'autres sciences, surtout les sciences « dures » de priorité politique, et la revendication à un résultat plus mesurable par rapport à la compréhension écrite. 2) L'héritage d'une tradition universitaire, expliquée davantage par Todorov à propos le développement français :

Si les professeurs de français à l'école ont, dans leur très grande majorité, adopté cette optique nouvelle, c'est que les études littéraires ont évolué parallèlement à l'université : avant d'être professeurs ils ont été étudiants. Cette mutation a eu lieu une génération plus tôt, dans les années soixante et soixante-dix du siècle dernier, et elle s'est souvent faite sous la bannière du « structuralisme ».³

Les menaces apportées par ce développement « mesurable » et alourdi de théorie sont inquiétantes : les études littéraires courent le risque d'aboutir à un exercice statique et vide, sans évoquer ni plaisir ni passion. Comme se demande Todorov : « Pourquoi étudier la littérature si elle n'est que l'illustration des moyens nécessaires à son analyse ?⁴ » À partir de là, il semble motivé de dire que la grande tâche de l'enseignement littéraire est celle de se

¹ Todorov, Tzvetan, *La littérature en péril*, op. cit., p. 33.

² Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, op. cit., p. 25.

³ Todorov, Tzvetan, *La littérature en péril*, op. cit., p. 27.

⁴ Ibid., p. 31.

réformer elle-même. Afin de trouver les voies qui lient les études littéraires à une réalité culturelle et sociale intéressante, il faut à notre sens rompre avec cette exigence principalement formaliste, sans exclure ses avantages dans l'enseignement.

Il faut aussi tourner l'analyse vers la prétendue crise de l'objet étudié, la littérature elle-même. À l'instar de Todorov, Maingueneau et W. Marx, Schaeffer parle de la culture littéraire comme une réalité close sur elle-même, un modèle éducatif *ségrégationniste* qui a été mis en place déjà au XIXe siècle et qui continue à façonner nos représentations actuelles des études littéraires. Il souligne aussi que s'il y a crise, en l'occurrence c'est d'abord celle des *études* et non celle des *pratiques* littéraires. Il résume son point de vue en disant : « Bref, je suis convaincu que si les études littéraires sont en difficulté, ce n'est pas parce que leur objet est menacé par le déferlement de l'inculture, mais plus banalement parce qu'elles confondent leur objet avec une de ses institutionnalisations passées¹. » Selon Schaeffer, tous les discours de crise tournent autour « La Littérature » avec un L majuscule, une conception souvent contestée, surtout dans les débats canoniques. Ce qui est mis en cause est l'usage qu'il convient de faire de l'écriture littéraire en contexte scolaire : « Autrement dit, la crise est liée directement à une mise en question de la *légitimité* des études littéraires. À quoi peuvent-elles servir dès lors que leur supposé objet – "La Littérature" – se délite comme vision globale des faits littéraires et de leur place dans la culture contemporaine² ? »

Alors, comment décrire cette vieille conception canonique de La Littérature que l'on enseigne toujours, selon Schaeffer, en France ? D'après Schaeffer elle serait autonome, délimitée, cloisonnée, individualisée, nationaliste, descriptive, formaliste, analytique, imaginaire, coupée de la réalité et la vie sociale. La plupart de ces attributs va à l'encontre de la condition postmoderne décrite ci-dessus : au lieu de préconiser une approche pluridisciplinaire, le domaine littéraire « délimite sa propre niche en essayant d'entrer le moins possible en contact avec les autres, sinon pour défendre son pré carré³ ». Au lieu de s'adapter à une collaboration transnationale, « [c]e cloisonnement a été particulièrement fort dans les études littéraires. Il explique les différences nationales si marquées qui les caractérisent, aujourd'hui encore⁴ ». Au lieu d'être un mode particulier d'accès au réel et de fortifier une fonction sociale, et contrairement à l'objet naturel des sciences de l'homme qui

¹ Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, op. cit., p. 14-15.

² Ibid., p. 15.

³ Ibid., p. 31.

⁴ Ibid., p. 21.

opèrent sur le mode de la compréhension (« connaître des faits humains, c'est savoir ce qu'ils signifient, ce qu'ils veulent dire¹ »), les études littéraires, influencées par les sciences qui sont explicatives, donnent priorité à l'explication des textes littéraires. À cause de ces pressions de l'extérieur, l'objet que les études littéraires ont construit (et qu'on maintient toujours obstinément) pour légitimer leur propre existence est en train de s'effondrer. Selon Schaeffer, il faut préconiser une conception plus charitable du littéraire, surtout un usage esthétique et actif². D'après Todorov « [...] il n'existe pas de consensus, parmi les enseignants et chercheurs dans le champ littéraire, sur ce qui devrait constituer le noyau de leur discipline³. »

Finalement, il faut aussi comprendre ce développement interne dans une perspective plus large. Dominique Maingueneau écrit :

Le repli des études littéraires, après la glorieuse phase du structuralisme, n'est pas seulement la conséquence de quelque frilosité d'esprit, elle-même liée à la résistance croissante des institutions à l'innovation dans une période de pénurie : elle est inscrite dans le principe même de ces études, condamnées à emprunter sans cesse aux autres disciplines des éléments de connaissance qu'en même temps elles récusent.⁴

La survalorisation des études littéraires semblent résulter en des difficultés à maintenir l'autonomie sur plusieurs niveaux. Maingueneau nous donne encore un point de vue par rapport à l'évolution des études littéraires à la fin du dernier siècle :

C'est dans les années 1960 que s'est modifiée cette distribution des tâches entre une critique universitaire plutôt philologue, soucieuse de sources et de variantes, et une critique esthète, à visée interprétative, destinée à un public plus large. Cette évolution résulte de divers facteurs ; en particulier l'accroissement considérable du nombre des étudiants et des universités, la multiplication des postes d'enseignants de lettres dans l'enseignement secondaire, l'apparition de diplômes de « lettres modernes » où la part du grec était nulle et celle du latin marginale.⁵

En effet, aujourd'hui les études littéraires sont plus accessibles que jamais. Avec plus d'étudiants, plus de professeurs, plus de cours, l'identité de l'enseignement littéraire a dû changer profondément. Depuis longtemps déjà, les études littéraires se retrouvent devant la question suivante : comment se rendre intéressants pour un public plus grand ? Si les critiques

¹ Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, op. cit., p. 60-61.

² Un point de vue qui semble être assez proche de celui soutenu par Yves Citton, qui écrit : « Si les études de "littérature ancienne" se trouvent parfois dénoncées comme obsolètes, c'est peut-être que la corporation qui en a la charge n'a pas su s'adapter aux évolutions du corps social dans lequel ces études s'inscrivent. [...] [I]l ne s'agit pas ici de condamner l'histoire littéraire, mais de proposer de réduire son hégémonie présente, afin de la compléter d'une autre approche, complémentaire, qui pourra la dynamiser grâce aux échanges appelés à se développer entre les deux. » *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 25.

³ Todorov, Tzvetan, *La littérature en péril*, op. cit., p. 22.

⁴ Maingueneau, Dominique, *Contre Saint Proust ou la fin de la Littérature*, op. cit., p. 142.

⁵ *Ibid.*, p. 109.

littéraires voient un problème par rapport à une conception littéraire trop analytique, trop obscure et de plus en plus coupée du réel, il faut aussi illustrer ce problème dans un cadre historique par rapport au statut élitiste des études littéraires, ici illustré par Yves Citton :

Ce qui prend fin (peut-être) aujourd'hui, c'est la situation *hégémonique* dont avait bénéficié la littérature comme institution depuis deux siècles. La « littérature » a en effet exercé une fonction de domination, voire d'oppression sociale, qui permettait de discriminer, parmi les masses nouvellement alphabétisées, ceux qui avaient « des lettres » (appelés à dominer) et ceux qui étaient dépourvus (condamnés à se soumettre). Culture générale, références aux auteurs classiques, maîtrise de l'orthographe, élégance de style ont fait de « la littérature » un marqueur social essentiel, administré par des armées d'enseignants fiers de répandre l'amour des lettres, d'imposer cet amour à grands coups de canon, tout en sanctionnant les fautes et les ignorances à petits coups de mauvaises notes.¹

En croyant être capable de soutenir cette situation hégémonique des études littéraires dans une culture postmoderne, il nous semble qu'il n'y a pas beaucoup d'espoir par rapport à l'espace désigné à l'enseignement littéraire dans l'avenir. Selon Dominique Maingueneau, le domaine littéraire autonome, enfermé dans « l'âge du Style », ne règne plus. Nous sommes d'accord. L'activité littéraire n'engage guère au-delà d'elle-même. Aujourd'hui les choses se passent ailleurs, sans doute dans l'univers multimédiatique. Cependant, il faut aussi poursuivre ce qu'écrit Maingueneau :

Certes les « nouvelles technologies » sont là, certes les problématiques du discours infiltrent l'ensemble des sciences humaines, certes les facultés de lettres peinent de plus en plus à recruter, certes les écrivains tiennent de blogs, mais l'on veut croire que la Littérature majuscule, celle du Style majuscule et de Proust, sera toujours à l'abri. Nul ne sait quelle configuration nouvelle va émerger, tant pour la création littéraire que pour son étude, mais force est d'assumer les conséquences de ce qui est déjà à l'œuvre.²

Au cours de cette première partie, nous avons examiné les circonstances qui laissent supposer que les études littéraires sont menacées. Pour conclure cette dernière catégorie, nous pouvons constater avec les mots de Dominique Viart : « ce qui meurt n'est finalement qu'une certaine conception de la littérature, dont l'énoncé de ces menaces accumulées dessine le visage en creux³. » Heureusement, les étudiants s'intéressent toujours aux études littéraires. Pourtant, nous avons l'impression que cet intérêt est en train de diminuer. Beaucoup de critiques (Todorov, Citton et Maingueneau, entre autres) soutiennent que l'enseignement littéraire n'occupe plus la place qui a pu être la sienne auparavant. Cet affaiblissement semble, d'une grande part, dépendre du domaine littéraire lui-même. Le cadre institutionnel a obstinément maintenu la conception d'une activité estimée qui en réalité est devenue de plus en plus séparée des mutations et des changements à la fois extérieurs et intérieurs.

¹ Citton, Yves, « La fin de l'hégémonie et le début de quelque chose » dans *Fins de la littérature. Historicité de la littérature contemporaine, Tome 2, op. cit.*, p. 47.

² Maingueneau, Dominique, « Les trois piliers de la Littérature » dans *Fins de la littérature. Historicité de la littérature contemporaine, Tome 2, op. cit.*, p. 63.

³ Viart, Dominique, *Fins de la littérature. Esthétique et discours de la fin, Tome 1, op. cit.*, p. 30.

Aujourd'hui, le manque de foi en l'enseignement littéraire semble marquer la politique, le marché, la société, les jeunes – les enseignants mêmes. Il faut donc réévaluer les études littéraires.

Dans la deuxième partie on va analyser les propositions données pour une reconfiguration nouvelle de l'enseignement littéraire. Avec la mise en place de ce tableau des différentes menaces contemporaines, il faut se demander : comment les critiques veulent-ils légitimer les études littéraires à l'avenir ?

Deuxième partie

Cette deuxième partie focalisera principalement sur les potentialités de l'enseignement littéraire. Mais avant d'examiner ces potentialités, il faut d'abord préciser de quoi les critiques parlent en désignant l'étude de « la littérature ». À propos du mot « étude », nous voulons aussi discuter ce qui a caractérisé le cadre institutionnel littéraire les 50 dernières années. Ce faisant, notre objectif est d'encore approfondir les concepts de base dans ce débat. Vu l'affaiblissement des hiérarchies aujourd'hui, il faut, à notre avis, essayer de comprendre les causes et les conséquences de ces changements.

De quelle « littérature » parle-t-on ?

« Tout dépend au fond de ce qu'on entend à travers ce mot : littérature. Car ce n'est qu'un mot¹. » Ainsi commence l'article « Notre idée de la littérature » par Jean-Pierre Martin, inclus dans l'anthologie *Fins de la littérature. Esthétiques et discours de la fin* (2011). Nous avons constaté que c'est une certaine conception de la littérature qui est récusée, parfois même menacée. À l'instar de Schaeffer, Maingueneau et W. Marx, constatons aussi que « [p]arlant de "la" littérature, nous visons un objet éminemment fragile, vacillant et problématique, nous évoquons des phénomènes divers, des postures distincts et parfois antinomiques². » Déjà en 1983, le critique littéraire anglais, Terry Eagleton, résumait le problème dans son livre *Literary theory* : « The present crisis in the field of literary studies is at root a crisis in the definition of the subject itself³. » En effet, la théorie littéraire du XX^e siècle s'est embrouillée dans une question devenue insoluble: qu'est-ce que la littérature ? La question est bien entendu complexe, et mériterait plus qu'un modeste chapitre dans notre mémoire. Pourtant, comme l'écrit Jean-Pierre Martin :

Nous savons aujourd'hui qu'on peut faire littérature de tout – de soi, de l'histoire, de la trivialité du monde, de la violence d'un fait divers, du sublime de la passion, d'une goutte d'eau, du détail de l'existence ; que la dimension historique, ethnographique ou anthropologique d'un texte n'exclut pas sa qualité littéraire ; que dans tout écrit de littérature se loge une valeur qui ne se confond pas avec la valeur esthétique et qui pourtant l'augmente.⁴

William Marx écrit pareillement :

¹ Martin, Jean-Pierre, « Notre idée de la littérature » dans *Fins de la littérature. Esthétique et discours de la fin*, Tome 1, *op. cit.*, p. 67.

² Ibid.

³ Eagleton, Terry, *Literary theory: an introduction*, Oxford, Blackwell, 1983, p. 187.

⁴ Martin, Jean-Pierre, *Fins de la littérature. Esthétique et discours de la fin*, Tome 1, *op. cit.*, p. 77.

La littérature en général, personne ne sait ce que c'est, sinon peut-être qu'elle est un usage particulier du langage. Ainsi, quand il est ici question de l'adieu à la littérature, c'est par commodité d'expression : il s'agit en fait de l'adieu à un certain état de la littérature que les écrivains concernés considèrent à tort comme *la* littérature par excellence. De même, quand je parle de dévalorisation, c'est aussi par abus de langage : je veux simplement faire le constat qu'à l'objet appelé littérature au temps $t+n$ (au XX^e siècle) est attachée une moindre valeur qu'à celui du temps t (à la fin du XVIII^e siècle). Pourquoi ? Parce qu'entre ces deux moments la société a changé, bien entendu (c'est l'explication sociologique) ; mais aussi et surtout parce qu'il ne s'agit plus du même objet (c'est l'explication proprement historique et littéraire).¹

En général, dans ce débat on dit très peu au sujet des œuvres qu'il faudrait faire étudier. En effet, il faut souligner que ce débat français ne s'inscrit pas dans la polémique canonique du même genre que celle du critique littéraire Harold Bloom². C'est probablement parce que l'objet d'étude est si difficile à identifier que la critique de Todorov veut entendre « la littérature dans son sens large³ ». Il évite une sélection en généralisant : « Toutes les grandes œuvres, quelle qu'en soit l'origine, engagent la réflexion là-dessus⁴. » Maingueneau se demande comment définir ce que recouvre exactement cette « littérature » que la discipline universitaire est censée étudier : « C'est n'est pas seulement une incertitude quant au type de textes à prendre en compte [...], c'est aussi une incertitude sur l'extension de ce domaine⁵. » En effet, selon Maingueneau la littérature est prise dans une sorte d'antinomie :

Pour être légitime dans l'institution académique, il lui faut se réclamer des normes dominantes, celles des sciences humaines et sociales ; mais pour fonder son autonomie, il lui faut refuser que ces mêmes sciences humaines et sociales aient droit de regard sur son objet. Symptôme révélateur, les spécialistes de littérature se groupent essentiellement par siècles et par auteurs, là où dans les sciences humaines ou sociales les découpages se font plutôt par écoles, par méthodologies et concepts.⁶

Yves Citton s'adresse au « grand public », non pas pour recommander la lecture de *certaines œuvres littéraires*, mais pour l'introduction d'une *lecture littéraire*. En effet, sa matière préconisée est la littérature ancienne, mais, à l'instar de W. Marx, il trouve que la conception commune de la littérature a fondamentalement changé. Par conséquent, il parle des différentes méthodes interprétatives qu'il faut adopter plutôt que des œuvres spécifiques qu'il faut faire étudier. En revanche, la solution qu'il présente est un peu radicale : « Il vaudrait peut-être mieux consacrer le mot "littérature" à la période 1800-2000 – et se mettre en quête d'un autre terme pour désigner le "quelque chose" qui pourra (peut-être) s'y substituer (de façon non

¹ Marx, William, *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 15.

² L'auteur des livres controversés: *The Western Canon: The Books and School of the Ages* (1994) et *How to Read and Why* (2000).

³ Todorov, Tzvetan, *La littérature en péril*, op. cit., p. 87.

⁴ Ibid., p. 86.

⁵ Maingueneau, Dominique, *Contre Saint Proust ou la fin de la Littérature*, op. cit, p. 127.

⁶ Ibid., 127-128

hégémonique) dans les années qui viennent¹. » À cet égard nous sommes d'accord avec W. Marx qui lui aussi parle de la fin de cette conception historique et hégémonique de la littérature. Mais d'après W. Marx, « la mort de la littérature n'empêche pas la littérature d'avoir lieu². » À notre avis, la question centrale est sous quelle forme elle subsistera, et pas quel nom elle portera.

Les œuvres critiques que nous avons examinées ne demandent pas que tous les étudiants en littérature lisent les mêmes œuvres, les mêmes auteurs. Bien entendu, on parle de la littérature ancienne, la littérature savante, la littérature sérieuse, la littérature artistique, mais tout le monde qui est versé dans la théorie littéraire connaît l'énorme difficulté d'identifier une valeur objective qui distingue les différentes œuvres. Celui qui, de notre temps, recommande l'étude d'une certaine littérature avec la motivation qu'elle est plus importante ou meilleure qu'une autre, va être contesté et souvent critiqué pour son attitude élitiste. En effet, on pourrait choisir une œuvre littéraire en vue d'étudier sa valeur esthétique, sa valeur historique, sa valeur poétique, sa valeur politique, sa valeur anti-littéraire... En bref, les valeurs littéraires sont si nombreuses qu'il devient difficile d'en faire valoir une seule et en même temps atteindre un consensus, et c'est à notre sens la raison pour laquelle on voit les cours en littérature se multiplier dans les universités. Aujourd'hui on fait étudier la littérature de différentes époques, la littérature de certains mouvements artistiques, la littérature contemporaine, la littérature pour la jeunesse, la littérature féministe, la littérature post-coloniale, la littérature et la peinture, etc. En plus, on voit que l'intérêt public augmente pour la BD, le polar, la *chic lit*, la SF – et dans un temps marqué par l'individualisme dans lequel les institutions littéraires sont sous la dépendance économique d'attirer un certain nombre d'étudiants, réciproquement le nombre de différentes branches spécialisées va probablement continuer à se diviser afin de plaire au public ciblé, c'est-à-dire les jeunes. W Marx fait cette remarque : « En fait, c'est la notion même d'essence de la littérature qu'il faut remettre en question. Parlons plutôt de flux, de transformation [...]. À chaque changement, il faudrait s'écrier : "La littérature est morte, vive la littérature !" »³. Alors, pour survivre dans cette condition changeante, il faut sans doute trouver une nouvelle identité en s'adaptant à une réalité multidisciplinaire.

¹ Citton, Yves, « La fin de l'hégémonie et le début de quelque chose » dans *Fins de la littérature. Historicité de la littérature contemporaine, Tome 2, op. cit.*, p. 48.

² Marx, William, *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle, op. cit.*, p. 18

³ Ibid., p. 14

Il est vrai que notre idée de la littérature est le produit de nos influences et de nos constructions historiques ; les critères eux-mêmes varient selon les époques, les goûts et les consensus dominants. On pourrait dire que les études littéraires cherchent une norme nouvelle par rapport à leur objet. En revanche, comme le note Schaeffer : « [...] proposer une norme nouvelle implique aussi des changements au niveau de la base descriptive, donc du corpus des œuvres : toute norme est corrélée à une description¹. » Selon Schaeffer il n'est pas impossible d'adopter une attitude descriptive pour étudier les œuvres littéraires. D'un côté, dit Schaeffer, il faut admettre qu'elles-ci sont toujours des objets évalués – positivement ou négativement – et que cette valeur est un fait. De l'autre côté, sans décrire les objets qu'il veut préconiser, Schaeffer généralise quand il écrit : « Les œuvres littéraires, sous toutes leurs formes, sont elles-mêmes un formidable moyen de développement cognitif, émotif, éthique². » Plus tard dans sa critique il précise : « La visée alors n'est pas de mettre les outils descriptifs au service du développement d'un idéal culturel donné, mais de traiter le programme descriptif comme étant le but propre de l'enquête³. »

Pour résumer les positions de Maingueneau, Citton et Schaeffer, nous dirons que leur priorité est de chercher les bonnes *méthodes*, les *buts* pertinents, plutôt que d'identifier quelles œuvres littéraires il faut mettre en valeur.

Résumons alors cette discussion en disant que les auteurs que nous lisons semblent peu portés à vouloir préconiser l'étude d'une *certaine* littérature. Désormais les œuvres littéraires coexistent sous toutes leurs formes. La question est pourtant de savoir s'il est possible de maintenir cette position dans tout le domaine scolaire ? En effet, constatons avec Vincent Jouve que la littérature est un concept « ouvert », impossible à définir sans la transformer en un concept fermé et limité⁴. La question fondamentale mais peut-être insoluble de savoir ce que c'est que la littérature poserait ainsi un problème à l'enseignement de la littérature : Doit-on enseigner tout ce que recouvre le concept ? Sinon, comment choisir ? Évidemment, il faut toujours choisir, et on va essayer de montrer qu'il est possible de motiver ce choix dans un cadre institutionnel. Bien entendu, la littérature fait aussi partie de la culture, un champ vaste et fondamental dans l'enseignement en général. En plus, il y a un canon littéraire que l'on utilise à la fois dans l'enseignement secondaire et dans l'enseignement supérieur. Ne devrait-

¹ Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, op. cit., p. 36.

² Ibid., p. 25.

³ Ibid., p. 40-41.

⁴ Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, op. cit., p. 12-13.

on pas continuer à se limiter à ces œuvres-là ? Ici, nous sommes placés devant un autre problème : d'autres œuvres littéraires, d'autres œuvres d'art, d'autres médias font aujourd'hui concurrence aux études de la littérature classique. Bref, la culture ne se limite pas à la littérature ancienne. À l'instar de Maingueneau qui fait allusion à l'émission multiculturelle francophone qui a relayé son prédécesseur entièrement littéraire *Apostrophes*, nous poserons la question : Quel peut être le rôle des études littéraires dans ce « bouillon de culture » ? Pourtant, avant d'analyser les arguments apportés par les œuvres critiques que nous avons lues, il faut d'abord encore examiner la spécificité des études littéraires.

Qu'est-ce qui caractérise les études littéraires ?

Dans l'œuvre importante de René Wellek et Austin Warren, *La théorie littéraire* de 1948, le premier chapitre est consacré à distinguer littérature et études littéraires : « l'une est créatrice, et par là un art ; l'autre, sans être à proprement parler une science, est une branche de la connaissance ou du savoir¹. » Mais si les études littéraires ne sont pas une science comme la physique ou la biologie, il faudrait peut-être préciser la spécificité de cette connaissance. Le problème se résume à l'interrogation suivante : Comment étudier la littérature en tant qu'art, art de langage, art de récit ?

D'après Wellek et Warren, on a essayé de transposer les méthodes propres aux sciences de la nature au domaine de la littérature. Vu l'histoire, certains critiques ont visé à atteindre l'idéal scientifique d'objectivité, d'impersonnalité, de certitude. On a voulu appliquer la causalité scientifique en examinant les conditions économiques, sociales et politiques, parfois même biologiques dans le domaine de la création littéraire. L'objectif des sciences de la nature est d'expliquer les phénomènes divers de la nature justement ; il s'agit d'établir une méthode généralisante, ce qui pose des problèmes pour l'enseignement littéraire si elle est mise en pratique parce que les études littéraires s'occupent souvent du particulier, par exemple, l'originalité d'une œuvre, le style singulier d'un écrivain ou bien, l'exception créative pendant une époque littéraire. Wellek et Warren affirment : « ceux qui ont tenté de découvrir des lois générales en littérature ont toujours échoué². » C'est sur ce point que les études littéraires (et les autres sciences humaines aussi, sans doute) se distinguent des sciences de la nature, selon Wellek et Warren : « La physique trouve sa plus grande gloire à découvrir une théorie d'ensemble permettant de réduire l'électricité et la chaleur, la pesanteur et la

¹ Warren, Austin et Wellek, René, *La théorie littéraire* (1948), Paris, Éditions du Seuil, 1971, p. 17.

² Ibid., p. 20.

lumière, à une formule, mais il n'est point de loi générale capable de répondre aux ambitions des études littéraires¹. »

Selon Wellek et Warren, il y a, au cœur des études littéraires, une opposition entre explication et compréhension, entre méthode généralisante et méthode particularisante. Cela provoque parfois des objections selon lesquelles « on ne peut absolument pas [...] "étudier" la littérature. On peut la lire, l'apprécier, y prendre plaisir. Pour le reste, on ne peut qu'accumuler toutes sortes de renseignements "autour" de la littérature². » Bien entendu, il y a des adversaires à l'idée d'une science de la littérature à cause du caractère trop personnel de toute compréhension littéraire. Par conséquent, le danger évident d'une solution antiscientifique dans un cadre institutionnel est de tomber dans le subjectivisme. En plus, vu l'actuelle préférence politique pour les sciences « dures » et la fréquente aspiration à un résultat mesurable (cf. le chapitre « Menaces extérieures »), ces objections menacent sans doute toujours l'espace donné aux études littéraires dans le cadre scolaire. Il faut donc répondre à cette critique, comme le font Wellek et Warren :

Des méthodes aussi fondamentales que l'induction, la déduction, l'analyse, la synthèse et la comparaison sont communes à tous les types de connaissance systématique. Mais c'est, de toute évidence, l'autre solution qui s'impose : les études littéraires ont leurs propres méthodes, qui sont valides, et qui sans être toujours celles des sciences de la nature sont cependant des méthodes intellectuelles. Il faut avoir une conception bien étroite de la vérité pour exclure les succès remportés par les sciences de l'homme du domaine de la connaissance. Bien avant le développement scientifique de l'époque moderne, la philosophie, l'histoire, la jurisprudence, la théologie et même la philologie avaient mis au point des méthodes permettant d'atteindre valablement à un savoir. Même si leurs succès ont pâli devant les triomphes pratiques et théoriques des sciences physiques modernes, ils sont réels et permanents et peuvent facilement, parfois après quelques modifications, être ressuscités ou rénovés. Il faut tout simplement reconnaître qu'il y a une différence de méthode et de propos entre sciences de la nature et sciences de l'homme.³

Selon Wellek et Warren, la tâche du critique est de traduire son expérience de la littérature en termes intellectuels et de la formuler en une vision cohérente qui doit être rationnelle, même si l'objet de son étude est irrationnel, ou du moins contient des éléments fortement non rationnels. Contrairement aux sciences de la nature, les études littéraires s'intéressent donc aussi à la spécificité de l'objet unique. Prenons cet exemple pratique de Wellek et Warren :

Pourquoi étudier Shakespeare ? De toute évidence, nous ne nous intéressons pas avant tout à ce qu'il a de commun avec tout homme, sans quoi nous pourrions étudier n'importe qui, ni non plus à ce qu'il a de commun avec tout Anglais, tout homme de la Renaissance, tout élisabéthain, car alors nous pourrions tout aussi bien étudier Dekker ou Heywood. Nous voulons plutôt découvrir ce qui est particulièrement shakespearien, ce qui fait que Shakespeare est Shakespeare ; et c'est bien évidemment un problème de

¹ Warren, Austin et Wellek, René, *La théorie littéraire*, op. cit., p. 21.

² Ibid., p. 17.

³ Ibid., p. 19.

valeur au niveau de l'individuel, de caractéristique, aux qualités qui les distinguent d'autres ensembles analogues.¹

En revanche, si chaque œuvre était totalement « unique » elle serait aussi totalement incompréhensible. Comme l'écrit Milan Kundera dans l'essai *Le Rideau* (2005) : « La meilleure façon de comprendre un phénomène [...] est de le comparer². » Wellek et Warren continuent : « De plus, dans toute œuvre littéraire, les mots, par leur nature, ressortissent au général et non au particulier. [...] Mieux vaut reconnaître que toute œuvre littéraire ressortit à la fois au général et au particulier, ou ce qui est peut-être préférable, est à la fois individuelle et générale³. »

La condition préalable à notre connaissance et à nos réflexions sur le texte littéraire se compose bien entendu d'une lecture marquée par la compréhension et le plaisir spontanés, mais, selon Wellek et Warren, ces critères sont trop orientés vers l'individuel :

Dire que les études littéraires sont au service du seul art de la lecture, c'est avoir une idée fautive de ce que doit être une connaissance organisée, si indispensable que soit cet art dans l'étude de la littérature. Même si le mot de « lecture » est utilisé au sens large et recouvre compréhension et sensibilité critiques, l'art de la lecture demeure un idéal de culture purement individuelle. En tant que tel, il est tout à fait souhaitable et sert de base à une culture littéraire élargie. Mais il ne saurait remplacer la notion « d'études littéraires » ; entendons par là une tradition supra-individuelle, un corpus sans cesse accru de connaissances, d'intuitions et de jugements.⁴

Afin de fonder une connaissance systématique par rapport aux études littéraires, il faut, d'après Wellek et Warren, assimiler des méthodes scientifiques avec des méthodes historiques : « Les études littéraires et l'histoire littéraire s'efforcent toutes deux de dégager l'individualité d'une œuvre, d'un auteur, d'une période, ou d'une littérature nationale. Mais cet effort ne peut être accompli qu'en termes universels, sur la base d'une théorie littéraire⁵. » À l'époque de Wellek et Warren, les études littéraires avaient grandement besoin de nouvelles théories de la littérature. Leur livre a en effet contribué à couvrir ce déficit. Plus tard, surtout dans les années soixante et soixante-dix, les théories littéraires se sont développées de manière explosive. Ensuite, elles se sont arrêtées, comme l'affirme Antoine Compagnon dans le livre *Le Démon de la théorie* (1998) : « Après la frénésie des années soixante et soixante-dix [...], les recherches théoriques n'ont pas connu de développements majeurs en France⁶. » Mais l'évolution des théories littéraires pendant la deuxième moitié du siècle dernier a inévitablement laissé des traces dans les études littéraires contemporaines. Compagnon écrit

¹ Warren, Austin et Wellek, René, *La théorie littéraire*, op. cit., p. 20.

² Kundera, Milan, *Le Rideau*, Paris, Éditions Gallimard, 2005, p. 109.

³ Warren, Austin et Wellek, René, *La théorie littéraire*, op. cit., p. 21-22.

⁴ Ibid., p. 22.

⁵ Ibid.

⁶ Compagnon, Antoine, *Le Démon de la théorie*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, p. 9.

par exemple : « il est impossible aujourd'hui de réussir à un concours sans maîtriser les distinguos subtils et le parler de la narratologie¹. » Todorov, de son côté, trouve que les études littéraires se concentrent trop sur les différentes méthodes et théories. D'un côté nous voyons en effet le développement d'une vision formaliste (un développement critiqué, comme on va le voir). De l'autre côté, les autres méthodes sociologiques, psychologiques, philosophiques et historiques défient toutes les tentatives pour fonder la spécificité des études littéraires sur une « essence » qui lui serait propre – bref, la conception de l'autonomie des études littéraires. À l'appui de cette conception, Annick Louis écrit dans un article :

Nous ne sommes plus dans l'ère de l'autonomie, et dans ce contexte les problèmes, les questions, les objets de la critique subissent aussi un processus de transformation. Aujourd'hui, les enjeux tiennent aux fusions, aux contaminations, aux exodes, ce qui conduit à repenser le concept de valeur littéraire ainsi que son rôle dans notre culture et dans le domaine de la critique (sans oublier sa part de responsabilité dans la crise actuelle des institutions).²

Contrairement à Wellek et Warren, les enseignants en littérature n'éprouvent sans doute plus le besoin de nouvelles théories littéraires. En fait, la conclusion tirée de l'expérience de toutes ces théories littéraires se résume avec les mots de Compagnon : « La théorie de littérature, comme toute épistémologie, est une école de relativisme, non de pluralisme, car il n'est pas possible de ne pas choisir. Pour étudier la littérature, il est indispensable de prendre parti, de se décider pour une voie, car les méthodes ne s'ajoutent pas et l'éclectisme ne mène nulle part³. » À propos de cette dernière remarque, Roland Barthes et Michel Foucault peuvent en effet soutenir dans leurs œuvres que l'auteur est mort, mais, par conséquent, ils n'arrivent pas à supprimer l'étude de l'auteur dans l'enseignement littéraire. En revanche, conformément au but du livre de Compagnon, les études littéraires pourrait « éveiller la vigilance du lecteur, de l'inquiéter dans ses certitudes, d'ébranler son innocence ou sa torpeur, de le déniaiser en lui donnant les rudiments d'une conscience théorique de la littérature⁴. » Même si la méthode ou la théorie par excellence n'existe pas dans les études littéraires, même si l'enseignement littéraire ne peut se rendre autonome par rapport aux autres sciences humaines, nous dirons pour notre part que l'enseignement littéraire constitue un savoir spécifique et utile.

L'objectif de ce chapitre a été de montrer, avec l'aide de Wellek et Warren, que l'idée fondamentale des études littéraires est d'établir une branche de la connaissance ou du savoir

¹ Compagnon, Antoine, *Le Démon de la théorie*, op. cit., p. 10.

² Louis, Annick, « Valeur littéraire et créativité critique » dans *La Valeur littéraire en question. Textes réunis et présentés par Vincent Jouve*, Paris, Éditions L'improviste, 2010, p. 45.

³ Compagnon, Antoine, *Le Démon de la théorie*, op. cit., p. 311.

⁴ Ibid.

fondée sur une tradition collective, un corpus et des méthodes plus ou moins scientifiques. Cependant, les conditions ont changé. Après Wellek et Warren, les études littéraires ont trouvé une légitimité avec l'intérêt croissant pour les différentes théories littéraires, mais ce développement a aussi abouti à un relativisme qui a probablement favorisé l'approche formaliste dans les études littéraires et la concurrence des autres sciences. Dominique Viart fait la remarque suivante à propos de la situation actuelle des études littéraires : « Au lieu d'être l'autre de la technique et de la science, ce qui résiste et échappe à leurs élucidations fonctionnelles, la littérature fut elle-même l'objet d'une approche scientifique¹. »

En effet, aujourd'hui, certains critiques trouvent qu'il faut réévaluer la légitimité des études littéraires. Vincent Jouve écrit par exemple : « À cette nécessité structurelle d'évaluer les textes semble s'ajouter aujourd'hui, dans un contexte de marginalisation du littéraire, une obligation "éthique". [...] Dans cette situation de crise, il ne suffit donc pas de se référer à des valeurs ; il convient de s'interroger sur leur légitimité². »

Même s'il ne s'agit pas d'une science au sens propre, les études littéraires peuvent, à l'instar de toutes les sciences de l'homme, certainement nous apprendre quelque chose de spécifique. Il faut pourtant considérer et adapter ce qu'écrit Alain Trouvé : « L'art littéraire ne saurait se passer d'une évaluation et d'une réévaluation constante, seule à même de contrer l'invasion par la médiocrité ou la désaffection³. » Pour le reste de cette deuxième partie, notre analyse portera sur l'évaluation de ce que peuvent les études littéraires.

¹ Viart, Dominique, *Fins de la littérature. Esthétique et discours de la fin, Tome 1, op. cit.*, p. 23.

² Jouve, Vincent, *La Valeur littéraire en question. Textes réunis et présentés par Vincent Jouve, op. cit.*, p. 10.

³ Trouvé, Alain, « Critique du jugement littéraire » dans *La Valeur littéraire en question. Textes réunis et présentés par Vincent Jouve, op. cit.*, p. 29.

Ce que peuvent les études littéraires

La littérature, pour quoi faire ? Voilà le titre de la leçon inaugurale du Collège de France d'Antoine Compagnon. Au début de ce texte concis, Compagnon se demande : « Pourquoi et comment parler de la littérature contemporaine au XXI^e siècle¹ ? » Il n'est pas surprenant qu'il trouve le pourquoi à la fois plus difficile, et plus urgent que le comment. L'interrogation de Compagnon s'exprime ainsi : « La littérature est-elle indispensable, ou bien est-elle remplaçable² ? » Afin de répondre à cette question, le critique nous présente quatre catégories (trois positives et une négative) avec lesquelles il essaie de saisir historiquement les pouvoirs attribués à la littérature : la fonction de plaire et d'instruire (conception classique), la fonction de remédier aux maux de la société (conception romantique), la fonction de corriger les défauts du langage quotidien afin de découvrir ce que nous n'apercevons pas naturellement (conception moderne) et la position de récuser tout pouvoir autre que sur la littérature elle-même (conception postmoderne). Afin de pouvoir mener une argumentation progressive et positive, il faut commencer cette analyse en sens inverse. L'ordre des titres suivants sera donc : récuser, plaire et instruire, remédier, découvrir. Cet essai de réévaluer les études littéraires a pour objectif de relier à cette idée fondamentale des études littéraires présentée dans le chapitre précédent, qui consiste en l'établissement d'une branche de la connaissance qui peut être à la fois utile, instructif et intéressant pour la collectivité.

1. Récuser (conception postmoderne)

La quatrième et dernière catégorie présentée par Compagnon est en effet négative : au lieu d'attribuer un objectif utile à la littérature, les porte-parole prennent une position littéraire qui récuse tout pouvoir chez la littérature autre que sur elle-même. Il s'agit d'une impuissance, d'une neutralité absolue. C'est l'idée que les études littéraires seraient équivalentes d'une manipulation des signes, d'un jeu servant à tuer le temps. Une variante de cette conception émerge déjà au XIX^e siècle avec les artistes qui se consacrent à « l'art pour l'art³ », un mouvement qui a contribué à rendre la littérature autonome. Compagnon évoque cependant des exemples plus récents, tel que les théories de Blanchot et d'Adorno et les œuvres de Celan et de Beckett, bref des critiques et des écrivains influents qui jugent la littérature d'être vaine, soupçonneuse, parfois même coupable après Auschwitz. Comment écrire au nom de la beauté,

¹ Compagnon, Antoine, *La littérature, pour quoi faire ?*, *op. cit.*, p. 17.

² *Ibid.*, p. 27.

³ Selon W. Marx, l'art pour l'art désignait « un art qui échappait délibérément aux catégories politiques connues et tournait franchement le dos à la société et à ses valeurs, quelles qu'elles fussent. » *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 68.

de la justice, de la liberté après une telle catastrophe ? Bref, on ne pense plus que la littérature sert de justes causes.

Ainsi la littérature devient-elle un objet clos et autosuffisant. Les œuvres et les théories deviennent de plus en plus obscures et difficiles à étudier parce que l'on met au point la forme aux dépens du contenu. Selon Compagnon, la littérature dite postmoderne est une littérature qui se replie sur elle-même. Lentement, mais sûrement le domaine littéraire perd son pouvoir et son contact avec le monde.

Comme nous avons noté ailleurs, Todorov voit trois tendances actuelles en France : formalisme, nihilisme et solipsisme. D'un côté, il trouve que la littérature contemporaine est atteinte d'une déconstruction qui ne conduit dans aucune direction ; de l'autre côté, il trouve que la base du problème se retrouve dans les études littéraires :

À chaque fois, mais selon des modalités différentes, c'est le monde extérieur, le monde commun au moi et aux autres, qui est nié ou déprécié. C'est en cela que, pour une très large part, la création contemporaine française est solidaire de l'idée de littérature que l'on trouve à la base de l'enseignement et de la critique : une idée absurdemement restreinte et appauvrie.¹

Cette idée restreinte et solipsiste semble dépendre d'une ambition de rendre les études littéraires autonomes, parfois même au-dessus d'autres études culturelles. En réalité, le public semble de moins en moins reconnaître cette conception d'une forte autonomie par rapport à l'enseignement littéraire. Compagnon développe cette remarque quand il écrit : « Après les États-Unis, La France a été gagnée par le ressentiment contre la littérature vue comme l'exercice d'une domination. Renversant l'idée des Lumières, elle est de plus en plus souvent perçue comme une manipulation et non plus comme une libération². » Selon Compagnon, nous vivons dans une « époque de latence où le progressisme comme confiance dans le futur n'est plus à l'ordre du jour, l'évolutionnisme sur lequel la littérature s'est reposée durant un bon siècle semble révolue³. » Par rapport à notre temps, Dominique Maingueneau tire à peu près la même conclusion : « La possibilité pour la littérature de ne relever que d'elle-même accomplit l'idéal romantique, mais elle ne peut l'accomplir qu'en portant atteinte à sa propre souveraineté : maintenant qu'elle peut à juste titre se dire libérée de ce qui lui était "étranger", qu'elle peut se dire autonome, elle ne règne plus⁴. » Avec un autre exemple, Compagnon semble capter un certain esprit du temps dans une situation quotidienne : « L'autre jour, je surpris trois garçons arrêtés au seuil d'une librairie comme d'un mauvais lieu ; l'un d'eux

¹ Todorov, Tzvetan, *La littérature en péril*, op. cit., p. 36.

² Compagnon, Antoine, *La littérature, pour quoi faire ?*, op. cit., p. 58.

³ Ibid., p. 32-33.

⁴ Maingueneau, Dominique, *Contre Saint Proust ou la fin de la Littérature*, op. cit., p. 149.

protestait fièrement : "J'ai jamais ouvert un bouquin de ma vie. Tu me fais entrer là-dedans !" ¹ »

Nous sommes convaincus que la position disant que seule compte la maîtrise de la littérature elle-même est insoutenable dans un cadre institutionnel. Contrairement aux formalistes russes et au Cercle de Prague – deux écoles de la critique littéraire influentes au début du XX^e siècle qui considéraient la littérature comme un système clos sur elle-même – il faut aujourd'hui avancer des valeurs utiles et collectives pour que les études littéraires soient légitimes. Sinon, comment motiver alors l'investissement de son temps et de son argent dans une activité qui pour beaucoup n'a pas d'importance en dehors de la salle de classe ?

En revanche, s'il faut croire certains critiques, la croyance dans la possibilité pour la littérature de ne relever que d'elle-même semble toujours marquer les études littéraires en France. Compagnon écrit :

Le refus de tout pouvoir de la littérature autre que la récréation a pu motiver la notion dégradée de la lecture comme simple plaisir ludique qui s'est répandue à l'école de la fin du siècle, mais surtout, faisant du moindre usage de la littérature une trahison, cela commandait que l'on enseignât désormais non plus à se confier à elle, mais à s'en méfier comme d'un piège. ²

Cependant, il est difficile de trouver des porte-parole *pour* cette position. Bien sûr, on pourrait trouver des critiques qui préconisent que la littérature n'a aucune utilité pratique, comme l'exprime par exemple Charles Dantzig dans son livre *Pourquoi lire ?* (2010) : « Une définition qu'on pourrait donner [à la littérature] est qu'elle est sans doute la seule forme d'écrit qui n'ait pas pour objet de servir³. » Vers la fin de son livre, il affirme même : « Nous lisons PARCE QUE ça ne sert à rien⁴. » Or, ici il faut encore souligner la distinction entre la question « pourquoi lire les œuvres littéraires ? » et la question « pourquoi les faire étudier ? ». À notre avis, il ne faut pas ignorer le fait que la littérature est aussi une excellente source de connaissance, et les études littéraires constituent en plus un cadre institutionnel qui se compose de valeurs à la fois culturelles et spécifiques. Par conséquent, on peut en effet enseigner la position selon laquelle les œuvres littéraires sont des objets non utilitaires (ce que l'on fait en réalité quand on enseigne les artistes qui se consacrent à « l'art pour l'art », par exemple), mais les études littéraires ne peuvent pas se limiter à une conception si restreinte. En fait, nous sommes convaincus qu'elles doivent présenter un objectif qui, à tout prendre, vise à un enseignement instructif et utile pour l'individu aussi bien que pour la collectivité.

¹ Compagnon, Antoine, *La littérature, pour quoi faire ?*, op. cit., p. 58.

² Ibid.

³ Dantzig, Charles, *Pourquoi lire ?*, Paris, Bernard Grasset, 2010, p. 11.

⁴ Ibid., p. 241

Dans les trois chapitres qui suivent, notre objectif est donc de discuter les pouvoirs littéraires positifs représentés d'abord par Compagnon. La conception de la fonction littéraire a en effet variée au cours de l'histoire. Sans prétendre que les critiques actifs aujourd'hui nous proposent des fonctions nouvelles, nous lierons leurs arguments d'une part aux positions historiques, d'autre part aux contextes actuelles. Notre intention est d'analyser et de discuter la légitimité et les possibilités des études littéraires en France – et par là bien sûr dans d'autres pays aussi – aujourd'hui, afin de prendre position nous-mêmes dans ce débat.

2. Plaire et instruire (conception classique)

Selon la première et sans doute la plus ancienne position positive, la tâche principale de la littérature est de plaire et d'instruire. Cette idée s'est répandue régulièrement d'Aristote jusqu'à nos jours. Vue comme un exercice agréable, plus accessible et plus divertissant que les discours religieux et philosophiques, la littérature constitue aussi un exercice moral en faisant une application particulière au détail des mœurs et des actions. Bref, l'idée est que la lecture a pour but de nous rendre meilleurs. L'enseignement littéraire serait donc un exercice moral et éthique qui se cache sous une forme passionnante et accessible. La charge des enseignants en littérature serait par là de passionner une société et de la rendre intelligible à elle-même afin de l'améliorer. D'après Yves Citton, « [i]l relève du lieu commun de voir dans la fréquentation d'œuvres littéraires une expérience formatrice de la "personnalité", du "caractère" ou de l'"ethos" du lecteur¹. » L'idée n'est pas étrangère aux critiques de notre temps. Comme nous avons noté ailleurs, Jean-Marie Schaeffer écrit par exemple que la littérature est un formidable moyen de développement cognitif, émotif, éthique².

Les grands porte-parole de cette conception de la littérature sont pourtant Tzvetan Todorov et Antoine Compagnon. Le premier écrit : « Si je me demande aujourd'hui pourquoi j'aime la littérature, la réponse qui me vient spontanément à l'esprit est : parce qu'elle m'aide à vivre [...]. Loin d'être un simple agrément, une distraction réservée aux personnes éduquées, elle permet à chacun de mieux répondre à sa vocation d'être humain³. » Todorov focalise son attention sur le sens des œuvres littéraires, c'est-à-dire le sens qui, par sa beauté, permet de mieux comprendre l'homme et le monde, et d'enrichir l'existence humaine : « La connaissance de la littérature n'est pas une fin en soi, mais une des voies royales conduisant à

¹ Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* op. cit., p. 153.

² Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, op. cit., p. 25.

³ Todorov, Tzvetan, *La littérature en péril*, op. cit., p. 15-16.

l'accomplissement de chacun¹. » Pour trouver une nouvelle légitimation par rapport aux études littéraires, il préconise qu'elles créent plus de connaisseurs de l'être humain, plutôt que plus de spécialistes en analyse littéraire. Bien entendu, les outils analytiques sont utiles à l'enseignant, dit Todorov, mais la lecture courante est trop souvent ignorée dans l'enseignement au profit de l'apprentissage de ses outils. Todorov se fait en plus le porte-parole du lecteur non professionnel pour qui la lecture est toute autre chose que le prétexte pour des théorisations gratuites :

Le lecteur ordinaire, qui continue de chercher dans les œuvres qu'il lit de quoi donner sens à sa vie, a raison contre les professeurs, critiques, et écrivains qui lui disent que la littérature ne parle que d'elle-même, ou qu'elle n'enseigne que le désespoir. S'il n'avait pas raison, la lecture serait condamnée à disparaître à brève échéance.²

Dans la perspective de Todorov, l'enseignement littéraire est menacé pour ne pas assez parler du monde, et il faut inverser cette tendance.

Compagnon présente une argumentation analogue : « Source d'inspiration, la littérature aide au développement de notre personnalité ou à notre "éducation sentimentale", comme les lecteurs dévots le faisaient pour nos ancêtres³. » En résumé, il dit que les études littéraires offrent un moyen pour préserver et pour transmettre l'expérience des autres afin de mieux nous connaître nous-mêmes. La littérature nous instruit que les autres sont très divers et que leurs valeurs s'écartent des nôtres en provoquant notre compassion. Compagnon parle d'un retour éthique :

Le retour éthique à la littérature se fonde sur le refus de l'idée que seule une théorie faite de propositions universelles puisse nous enseigner quelque chose de vrai sur la question de la bonne vie. Le propre de la littérature étant l'analyse des relations toujours particulières qui joignent les croyances, les émotions, l'imagination et l'action, elle renferme un savoir irremplaçable, circonstancié et non résumable, sur la nature humaine, un savoir des singularités.⁴

Compagnon reconnaît que la littérature n'est pas la seule matière qui apporte cette fonction, « [...] mais elle est plus attentive que l'image et plus efficace que le document, et cela suffit à garantir sa valeur pérenne : elle est *La Vie mode d'emploi*, suivant le titre impeccable de George Perec⁵. » La morale de sa conclusion est que lire n'est pas indispensable pour vivre, mais que vivre est en général plus facile, plus agréable pour ceux qui savent lire.

¹ Todorov, Tzvetan, *La littérature en péril*, op. cit., p. 24-25.

² Ibid., p. 72.

³ Compagnon, Antoine, *La littérature, pour quoi faire ?*, op. cit., p. 62.

⁴ Ibid., p. 62-63.

⁵ Ibid., p. 74-75.

Ici, nous ferons quelques objections. Dans un premier temps il est nécessaire de considérer le fait que la littérature ne plaît pas à la majorité des jeunes aujourd'hui (peut-être a-t-il toujours été le cas). Vu le sondage sur les loisirs des jeunes, présenté par Olivier Bessard-Banquy (cf. p. 15) – certainement pas la littérature classique ou ancienne, un genre courant à l'enseignement supérieur, comme l'affirme Schaeffer¹. Et si une certaine littérature ne plaît pas, est-elle par conséquent disqualifiée comme « littérature » légitime dans le domaine scolaire ? Est-ce qu'il faut remplacer la majorité de la littérature classique par une littérature plus séduisante ? Comme nous l'avons vu, Todorov souligne que l'enseignement secondaire s'adresse à tous, et non pas aux seuls spécialistes littéraires qui s'inscrivent volontairement aux études universitaires. Alors, on ne peut pas avoir le même objet par rapport aux méthodes. La réponse de Todorov semble être qu'il vaut mieux que les jeunes s'intéressent à n'importe quelle œuvre littéraire plutôt que d'être obligés d'étudier une œuvre qui risque de nuire à leur envie de lire :

Penser et sentir en adoptant le point de vue des autres, personnes réelles ou personnes littéraires, est l'unique moyen de tendre vers l'universalité, et nous permet donc d'accomplir notre vocation. C'est pourquoi il faut encourager la lecture par tous les moyens – y compris celle de livres que le critique professionnel considère avec condescendance, sinon avec mépris, depuis *Les Trois Mousquetaires* jusqu'à *Harry Potter* : non seulement ces romans populaires ont amené à la lecture des millions d'adolescents, mais de plus ils leur ont permis de se construire une première image cohérente du monde, que, rassurons-nous, les lectures suivantes amèneront à nuancer et à complexifier.²

Alors, s'il est important d'engendrer une lecture passionnante, *comment* aboutir à un amour de la littérature ? Selon Todorov, tous les moyens sont acceptés ; il est convaincu que, plus tard, cela conduira aux lectures plus complexes.

En revanche, en visant l'universalité et l'accomplissement de chacun, il faut prendre en considération que le plaisir est un phénomène essentiellement marqué par le relativisme, comme l'écrit France Vernier : « [...] Ce fameux plaisir n'est ni universel (à moins d'éliminer de l'espèce humaine une quantité de gens qui restent froids ou horrifiés face à des œuvres que d'autres trouvent sublimes), ni spontané (bien des œuvres réclament, pour qu'on le ressente, des connaissances, un apprentissage et une familiarité qui ne sont guère répandus)³. » On ne peut pas garantir qu'un lecteur devenu passionné de la *SF* s'intéressera plus tard à la littérature classique. Il voudrait sans doute continuer à se plonger dans ce genre pour toujours. En plus, Todorov cherche un retour au « monde commun au moi et aux

¹ Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, op. cit., p. 106.

² Todorov, Tzvetan, *La littérature en péril*, op. cit., p. 78.

³ Vernier, France, « La valeur : un leurre ? » dans *La Valeur littéraire en question. Textes réunis et présentés par Vincent Jouve*, op. cit., p. 103.

autres¹ », un retour qui risque de ne jamais avoir lieu si le plaisir capricieux de chacun règne. Est-ce vraiment une bonne idée de fonder les études littéraires sur le plaisir de la lecture ?

Symptomatiquement, Todorov nomme *Les Trois Mousquetaires* et *Harry Potter*, deux œuvres adaptées pour le cinéma. Si les jeunes connaissent les personnages de Dumas aujourd'hui, c'est en grande partie grâce au film. En plus, il ne serait pas surprenant si beaucoup de jeunes préfèrent les films fondés sur Harry Potter plutôt que les romans de JK Rowling. Si l'on cherche à légitimer les études littéraires en préconisant son pouvoir de faire plaisir parmi les jeunes, il faut, comme le fait Compagnon, considérer la concurrence du cinéma, de la télévision, de l'internet à ce sujet. En général, les histoires divertissantes sont de plus en plus adaptées pour l'écran visuel aujourd'hui. Comparé aux nouvelles technologies, nous supposons que les jeunes ne trouvent pas que le pouvoir de plaire est un trait caractéristique uniquement réservé pour la littérature seule. En somme, il serait peut-être tout aussi compliqué de trouver et de faire enseigner une œuvre littéraire qui fasse plaisir à tout le monde, que de laisser les étudiants choisir et étudier n'importe quelle œuvre qu'ils trouvent passionnante et en même temps maintenir un enseignement de valeur égale. Pourquoi préconiser alors une œuvre littéraire plutôt qu'un film ?

Dans un second temps, il faut aussi remarquer le problème apporté par l'introduction de la morale dans l'enseignement littéraire. En effet, vu le scepticisme et les soupçons portés sur la morale religieuse : que veut dire « aider à mieux vivre » ? À vrai dire, n'est-ce pas un prétexte pour avoir la possibilité d'incorporer sa volonté idéologique dans la société libre ? Pour citer la formule de Compagnon : « Comment éviter le prêchi-prêcha et, comme disait Nietzsche, la "moraline" ?² » En effet, ce n'est pas une garantie que la littérature nous rend meilleurs (même s'ils sont des personnages fictifs, Don Quichotte et Emma Bovary suffiront sans doute pour donner des exemples). Aujourd'hui, la morale n'échappe pas à l'individualisme, et comme le démontre Citton, un programme spécifique risque de finir par une réfutation sceptique :

Édification morale, redressements de torts, autocensure, névrose inhibitrice, civilité, hygiénisme, épuration, classicisme : un tel programme ne pourra que séduire les plus réactionnaires des praticiens de la littérature. J'ai pourtant essayé de montrer que tous ces termes sont sans cesse prêts à se retourner en ce qui fait la hantise de ces nouveaux réactionnaires : relativisme ironiste, *politiquement correct*, postnationalisme, multi-culturalisme. C'est peut-être que le spectre de mai 68 – des nouveaux problèmes et des nouveaux besoins dont il est porteur – commence seulement à hanter l'Europe...³

¹ Todorov, Tzvetan, *La littérature en péril*, op. cit., p. 36.

² Compagnon, Antoine, *La littérature, pour quoi faire ?*, op. cit., p. 60.

³ Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* op. cit., p. 175.

L'action de mettre un livre dans les mains d'un élève avec la motivation qu'il va améliorer sa vie mérite probablement d'être reçu avec une attitude méfiante. Compagnon donne cependant une réponse à ce problème quand il écrit : « Ce n'est pas que nous trouvions dans la littérature des vérités universelles ni des règles générales, non plus que des exemples limpides. [...] [Nous gagnons] une sensibilité, non pas un savoir ni un sens du devoir¹. » Une discussion des questions morales à partir d'œuvres littéraires pourrait bien entendu enrichir l'enseignement et créer une réflexion plus ou moins consciente auprès des élèves. Dans cette perspective, l'enseignement littéraire devient justement une école de relativisme. Les études littéraires ne contribueront pas de vérités achevées et complètement rationnelles, ce qui pourrait bien être leur spécificité. À l'égard de la morale, l'enseignement littéraire serait plutôt une puissance d'interrogation qu'une interrogation de foi, comme l'écrit Dominique Viart².

Un autre problème est de trouver un équilibre entre plaisir et instruction. Il y a des livres qui plaisent mais qui ne disent pas grande chose par rapport à la vie et au monde – et vice versa. Probablement, les œuvres récentes suscitent plus facilement le plaisir des jeunes, au détriment des œuvres anciennes et classiques. Ici, la forme peut jouer un rôle important, comme le note Vincent Jouve : « La forme joue un rôle et ce rôle est bien de susciter du plaisir. Mais cette fonction de l'écriture n'a pas la même importance aux différentes étapes de la vie d'un texte³. » Un peu plus tard, il continue : « Comprendre ce qui faisait la jouissance de l'œuvre à l'époque de sa création ne saurait suffire à rendre l'œuvre jouissive aujourd'hui⁴. » Évidemment, la langue, les valeurs et le goût changent avec le temps et les études littéraires se trouvent toujours en face de cette difficulté : comment continuer à rendre la littérature ancienne intéressante ? Dans une note, Jouve nous propose *une* solution : « La seule façon de prolonger la puissance esthétique d'une écriture est d'adopter les principes de traduction d'A. Markowicz : transposer la vieille forme dans une forme qui, parlant au public d'aujourd'hui, provoquera des sentiments similaires. Si l'enjeu est de restituer une émotion, il est de fait absurde de traduire des iambes grecs en iambes [...]⁵. » Or, est-il soutenable de toujours adapter et moderniser les textes originaux ? Ceux qui trouvent que seul le contenu est important, n'auront peut-être aucun problème. Mais les partisans de l'idée disant que l'on perd quelque chose d'essentiel si l'on manipule trop le style original, vont certainement faire des objections. Finalement, il faut se demander quelle alternative sera la meilleure : l'œuvre

¹ Compagnon, Antoine, *La littérature, pour quoi faire ?*, op. cit., p. 68.

² Viart, Dominique, *Fins de la littérature. Esthétique et discours de la fin*, Tome 1, op. cit., p. 31.

³ Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, op. cit., p. 51.

⁴ Ibid., p. 54.

⁵ Ibid.

ancienne adaptée et accessible à un grand public, ou bien l'œuvre originale et intacte qui ne parle qu'à un petit nombre de gens spécialisées. On aura lieu de revenir à cette question plus tard.

Il faut aussi considérer la part de l'instruction. D'après Todorov, la littérature nous aide à penser par nous-mêmes :

La littérature a un rôle particulier à jouer ici : à la différence des discours religieux, moraux ou politiques, elle ne formule pas un système de préceptes ; pour cette raison, elle échappe aux censures qui s'exercent sur les thèses formulées en toutes lettres. Les vérités désagréables – pour le genre humain auquel nous appartenons ou pour nous-mêmes – ont plus de chances d'accéder à l'expression et d'être entendues dans une œuvre littéraire que dans un ouvrage philosophique ou scientifique.¹

Compagnon exprime presque le même avis :

La littérature, exprimant l'exception, procure une connaissance différente de la connaissance savante, mais mieux capable d'éclairer les comportements et les motivations humaines. Elle pense, mais non pas comme la science ou la philosophie. Sa pensée est heuristique (elle ne cesse jamais de chercher), non algorithmique : elle procède à tâtons, sans calcul, par l'intuition, avec flair.²

Cependant, s'agit-il d'une instruction uniquement littéraire ? N'est-il pas possible d'apprendre à penser par soi-même et pourtant comprendre l'homme et le monde en étudiant aussi d'autres arts comme le film, les séries télévisées, etc. ? En effet, Compagnon se demande plutôt s'il est exact que la fiction soit le seul genre qui lui parle pleinement de certains aspects de la vie.

Voici sa réponse :

Les plaidoyers en faveur de la littérature *seule*, de la lecture *seule*, du roman *seul* se renferment dans la défensive, car il n'est pas besoin de réclamer de tels privilèges. [...] Toutes les formes de la narration, dont le film et l'histoire, nous parlent de la vie humaine. Le roman le fait pourtant avec plus d'attention que l'image mobile et plus d'efficacité que le fait divers, car son instrument pénétrant est la langue, et il laisse toute leur liberté à l'expérience imaginaire et à la délibération morale, en particulier dans la solitude prolongée de la lecture.³

Selon Compagnon, la littérature est concurrencée dans tous ses usages et ne détient de monopole sur rien. Il préconise une certaine humilité, mais fait quand même valoir l'exercice jamais clos de la lecture qui « demeure le lieu par excellence de l'apprentissage de soi et de l'autre, découverte non d'une personnalité ferme mais d'une identité obstinément en devenir⁴. » D'après Compagnon, l'enseignement ne peut pas se passer des pouvoirs démesurés de la langue littéraire. Schaeffer est d'accord : « Promouvoir la lecture et l'enrichir devrait donc être un des deux buts primordiaux d'un cours de littérature s'adressant à des

¹ Todorov, Tzvetan, *La littérature en péril*, op. cit., p. 75-76.

² Compagnon, Antoine, *La littérature, pour quoi faire ?*, op. cit., p. 68-69.

³ Ibid., p. 73-74.

⁴ Ibid., p. 76.

adolescent(e)s, c'est-à-dire à des individus en train de construire leur identité¹. » En effet, l'enseignement littéraire est sans doute indispensable dans l'enseignement des sciences humaines, ce qui assure sa légitimité. Par contre, ces arguments n'assurent pas l'*autonomie* des études littéraires. S'il faut croire Compagnon, elles occuperaient désormais une place importante parmi d'autres dans l'enseignement culturel.

Pour résumer les arguments concernant ce pouvoir de la littérature consistant à plaire et à instruire, nous citerons Yves Citton qui écrit :

[Il faut] faire un argument de promotion des études littéraires auprès des étudiants et envers l'ensemble de la société : pourquoi donc avoir peur de dire – comme on l'a dit pendant des siècles, alors que cela n'était que le privilège d'une élite infime – qu'étudier la littérature, c'est un moyen de cultiver ses goûts, de façonner sa sensibilité, d'orienter ses amours, de réévaluer ses priorités et ses fins ? Dès lors que plus de la moitié des jeunes générations partage le privilège de faire des études supérieures, n'est-il pas plus urgent que jamais d'ouvrir un espace commun [...] dans lequel la formation des goûts, des amours et des haines puisse être discutée ouvertement ?²

Nous sommes d'accord avec Citton avec une réserve : cet espace commun marqué par une discussion ouverte est aussi destiné à l'étude d'autres arts, d'autres médias. En plus, aujourd'hui, les études littéraires ne sont guère le premier choix des étudiants. Même pas le second. Vu la fonction de susciter le plaisir, la littérature ne semble avoir aucune chance pour l'instant dans la concurrence des nouvelles technologies comme le portable, le iPad et les sites internet. Beaucoup de tendances indiquent en fait que la littérature perd en popularité parmi les jeunes et il faudra sans doute essayer de comprendre en quoi consiste cette indifférence à l'égard des études littéraires en même temps que l'on fait cet argument de promotion dont parle Citton. Pourquoi donner un espace particulier pour les études littéraires dans l'enseignement si la littérature ne plaît pas ? Pourtant, comme l'écrit Terry Eagleton dans son livre *After Theory* (2003) : « Yet pleasure, a buzz word for contemporary culture, has its limits too. Finding out how to make life more pleasant is not always pleasant. Like all scientific inquiry, it requires patience, self-discipline and an inexhaustible capacity to be bored³. » Peut-être faut-il trouver d'autres arguments que ceux portant sur le plaisir afin de promouvoir l'enseignement des belles lettres. En fait, les arguments principaux de Citton seront encore plus pertinents en analysant la catégorie suivante.

¹ Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, op. cit., p. 25.

² Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* op. cit., p. 156.

³ Eagleton, Terry, *After Theory*, London, Penguin books, 2003, p. 5.

3. Remédier (conception romantique)

La deuxième catégorie concernant le pouvoir positif de la littérature est historiquement attribuée aux Lumières et au Romantisme. La littérature est ici considérée comme un *remède* aux maux de la société, comme un instrument de justice et de tolérance, un moyen qui contribue à l'autonomie et à la liberté, à la fois symptôme et solution du malaise dans la civilisation.

Compagnon présente l'essentiel de cette conception littéraire engagée quand il écrit : « La littérature est d'opposition : elle a le pouvoir de contester la soumission au pouvoir. Contre-pouvoir, elle révèle toute l'étendue de son pouvoir lorsqu'elle est persécutée¹. » En effet, Compagnon trouve que la littérature en général nous rend plus sensibles, plus sages, bref, meilleurs, mais il affirme aussi que « son pouvoir émancipateur reste intacte, [et qu'il] nous conduira parfois à vouloir renverser les idoles et changer le monde [...]². » La littérature n'est cette fois non seulement l'instrument d'un enseignement sur le monde et l'homme mais aussi une force qui provoque l'action et l'engagement politique par rapport à la condition humaine. L'objectif est donc cette fois non seulement de rendre l'homme meilleur, mais encore d'améliorer le monde dans lequel nous vivons.

La littérature engagée nous fait inévitablement penser aux écrivains illustres de l'avant-garde dans l'histoire littéraire : Voltaire, Diderot, Rousseau, Hugo, Balzac, Zola, Gide, Sartre, de Beauvoir, Camus, Duras – la liste de noms célèbres semble interminable. D'un point de vue historique, l'engagement politique par les littéraires a vraiment été fructueux. William Marx a étudié l'évolution et la chute de ce qu'il considère comme un « âge d'or » de la littérature engagée. Vers la fin du XVIII^e siècle, « la religion révélée avait cédé la place à celle des grands hommes, et parmi eux les écrivains occupaient une place privilégiée³. » Au temps de Voltaire, « la littérature avait alors ce pouvoir de faire du sens avec ce qui n'avait pas de sens⁴. » Les grands écrivains avaient un rôle important en formant une nouvelle conception du monde. W. Marx résume : « Morale, politique, religion : rien n'échappait à l'influence de la littérature⁵. » Ce pouvoir reste plus ou moins intact jusqu'au milieu du XX^e siècle.

¹ Compagnon, Antoine, *La littérature, pour quoi faire ?*, op. cit., p. 45.

² Ibid., p. 68.

³ Marx, William, *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 48.

⁴ Ibid., p. 113.

⁵ Ibid., p. 65-66.

Or, selon W. Marx, la valorisation de la littérature impliquée dans ce privilège qui lui fut attribué de pouvoir agir sur l'évolution de la société, doit en réalité être compris comme le résultat d'une *survalorisation* de la littérature qui à la longue a défavorisé sa fonction sociale :

L'échange fonctionna en ces termes : plus les écrivains prétendaient pouvoir donner sens à la société – ce même sens que la religion n'était plus en mesure d'offrir –, plus la société leur conférait en son sein une responsabilité et une place éminentes. Mais la situation était instable : le sens offerts par la littérature était lui-même garanti par la position qu'elle occupait dans la hiérarchie sociale. Que, d'une manière ou d'une autre, le marché s'estimât trompé sur la qualité de la marchandise fournie, c'est-à-dire sur la capacité des textes littéraires à faire sens pour lui, ou qu'il trouvât exagérées les prétentions de la littérature à la reconnaissance symbolique, et tout l'édifice s'écroulerait comme un château de cartes.¹

À cause de cette dévalorisation, c'est une conception plutôt *formaliste* de la littérature qui commence à émerger et à dominer. Selon W. Marx, avec la poésie avant-gardiste de la fin du XIXe siècle et de la première moitié du XXe siècle, il s'est produit une scission fondamentale entre le langage quotidien, utilitaire, et le langage poétique. En contraste avec la période romantique, on soumettait de moins en moins le langage à l'idée. Par conséquent, l'art littéraire est devenu un acte pur, les œuvres sont souvent complètement coupées du réel et toute chance d'intéresser qui que ce fût. W. Marx fait cette remarque : « Le formalisme critique était surtout un essentialisme, et l'une des premières victimes de ce retour à l'essence fut manifestement la fonction sociale de la littérature². »

D'un autre côté, certains critiques étaient de l'avis que la littérature n'avait plus le pouvoir de dire quelque chose d'intéressant au sujet des affaires les plus graves de l'existence :

En dévoilant jusqu'à quel point l'humanité pouvait se montrer inhumaine, Auschwitz ruina toute confiance dans le progrès technique et morale et toute espérance en un salut par la société et par la raison, confiance et espérance qui avaient animé la pensée européenne sans interruption depuis le XVIII^e siècle, après que le désastre de Lisbonne eut engagé à trouver un secours ailleurs qu'en Dieu.³

Après les deux guerres mondiales, ces critiques disaient qu'il n'est pas de visée esthétique qui tienne face à la mort. Par rapport à ce siècle sanglant on ne voyait que la vanité du beau langage. La littérature – surtout la poésie – est atteinte de l'impuissance face au réel, et, comme l'écrit W. Marx, elle est « disqualifiée quand il s'agit d'offrir quelques paroles de réconfort dans la peine, tant individuelle que collective⁴. » En revanche, le corps social a fait le choix du journaliste contre le poète, ce qui pourrait expliquer la faible audience actuelle de la poésie écrite : « Le corps social dans son ensemble ne croit plus qu'elle puisse raconter le

¹ Marx, William, *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 62.

² Ibid., p. 102.

³ Ibid., p. 127.

⁴ Ibid., p. 135.

monde. Pour cette tâche, on lui préfère le cinéma ou, à la rigueur, le roman¹. » En outre, aujourd'hui on se tourne probablement de plus en plus vers les différents médias et l'art populaire pour raconter et interpréter le monde. Bien entendu, il faut préciser qu'il s'agit de la régression d'une certaine conception de la littérature, celle de la littérature dite classique, artistique ou ancienne.

La conclusion de W. Marx est que la société ne croit plus en un art qui a décidé de ne plus croire en lui-même. Cependant, en vertu de l'œuvre de Luc Lang, il faut encore préciser l'actuel contexte social et postmoderne. Lang écrit qu'il y a « un objet de désir qui occupe la société tout entière : "l'histoire vraie"². » On voit cette tendance et dans les médias, et dans l'art. Souvent, nous entendons aussi cette question sceptique posée par nos lycéens suédois après avoir lu un texte littéraire : « Est-ce que c'est vrai ? » On dirait presque que la vérité référentielle d'un texte déterminerait s'il mérite d'être lu. À cause du mot fiction, Lang note que la littérature « ne possède aucune légitimité à instruire l'espace de la réalité³. » Nous avons noté ailleurs l'opinion de Lang selon laquelle ce n'est pas en tant qu'objet littéraire qu'est suspectée la légitimité de la littérature, mais bien en tant que sujet et technique capable de saisir, de présenter et d'interpréter le monde. En effet, il se demande : « Ce serait donc le roman comme sujet interprétant le monde plus encore que le langage qui serait disqualifié, n'ayant à proposer qu'un univers imaginé, peuplé d'histoires vaines et illusives, dans la pire acception du mot *fiction* ?⁴ » En revanche, le mot fiction envahit notre quotidien : *adapté, tiré de, inspiré d'une histoire vraie*. Notre monde est disponible à l'écoute des histoires de chacun, la diffusion peut être immédiatement planétaire. En plus, les histoires ne sont-elles pas racontées par définition ? Lang essaie de nous expliquer cette condition en même temps désacralisée et marquée par une soif de réalité :

La multiplication des supports techniques, ceux de l'écrit comme ceux de la parole, ne peut cependant à elle seule expliquer un tel engouement, une telle soif d'écrire, de raconter, de lire et d'écouter des « histoires vraies ». C'est sans doute un lourd déficit ontologique de notre société, une cruelle absence d'être qui s'avouent ici. [...] Et face à l'émergence d'un pouvoir toujours plus absolu de l'expertise, chiffrée qui ne désigne et n'impose qu'une seule réalité spatiale et quantitative de l'*avoir*, le manque profond et métaphysique de cette dimension qualitative et intensive de l'*être* trouve nourriture dans une inflation d'histoires, au minimum une par terrien, ce qui nous garantit déjà l'écoute ou la lecture de quelques milliards d'histoires vraies.⁵

¹ Marx, William, *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 143.

² Lang, Luc, *Délit de fiction. La littérature, pourquoi ?*, op. cit., p. 165.

³ Ibid., p. 19.

⁴ Ibid., 54-55.

⁵ Ibid., p. 24.

D'après Lang, notre envie de répandre et d'écouter les histoires individuelles et collectives sert de base à la soif de référence et de vérité.

Mais voici le problème : « La fiction englobe ainsi tout autant l'idée de la réalité et de la vérité que celle de leur illusion¹. » Bref, la fiction (non désirée par la société, selon Lang) règne partout. Nous trouvons des histoires dans les journaux, dans les blogs, à la télé, à la radio, à l'école. Dans ce nuage narratif « où bruit l'infini brouhaha, inutile et vain, des voix narratives² », il est évidemment difficile à distinguer la fonction essentielle de la littérature. En plus, selon Lang cette condition a un effet négatif sur l'engagement social et politique, ce qui serait ici le pouvoir positif de l'enseignement littéraire :

Ce qui se dégage de cette collecte de micro-récits à la première personne, c'est une vérité absolue et affective : la grève des transports, c'est insupportable. Le chômage, c'est triste. La guerre, c'est horrible. La catastrophe naturelle, c'est tragique. Puisque toutes ces femmes et hommes qui disent « je » et racontent leur histoire vécu pourraient être moi, un autre jour, moi qui suis celui à qui s'adresse maintenant ce récit. Nous sommes saisis dans le déploiement d'une vérité compassionnelle donc, qui nous fait communier dans un état de passion triste, dirait Spinoza, qui diminue en nous la volonté d'agir, de penser, d'entreprendre. Qui nous fait percevoir le monde comme une interminable succession de tracas, de drames, d'obstacles, de fléaux, qui ne relèvent plus de l'histoire, grande ou petite, et de ses causes, mais de la nature ou de la destinée [...].³

Lang est de l'avis que dans ce cadre borné et balisé, aucun sens ne peut se dégager d'un tel consensus affectif, que toutes ces répétitions à la première personne désinvestissent toute réalité d'un possible récit historique, analytique ou littéraire. Les seuls bénéficiaires de ce monde sont les « grands narrateurs ». En effet, Lang ne se rapporte pas aux grands écrivains (historiques ou contemporains), mais aux ceux « qui peuvent, grâce à ces récits émouvants de sincérité, désamorcer toute analyse et tout jugement quant à leurs actes et leur objet⁴. » On pourrait dire qu'il y a un nouveau culte du personnage où la valeur du récit est liée aux noms qui sont à la mode pour l'instant plutôt qu'à l'effet produit par l'objet de leurs travaux :

Un autre effet notable de ce monde mis à la première personne du singulier est de plus mesurer ni appréhender ce qui fait sens dans un objet : littéraire, philosophique, social, politique, économique, mais de mesurer surtout à qui cet objet se rapporte, à qui, en tant que sujet, puisque seul ce dernier importe.⁵

Lang dessine un monde qui se concentre de plus en plus sur le superficiel. Si l'on n'écoute plus la parole d'un Voltaire, d'un Sartre, d'une Duras, il faut se demander à quoi servent les intellectuels aujourd'hui. Voici la conception de Thomas Seguin :

¹ Lang, Luc, *Délit de fiction. La littérature, pourquoi ?*, op. cit., p. 29-30.

² Ibid., p. 159.

³ Ibid., p. 149-150.

⁴ Ibid., p. 154.

⁵ Ibid., p. 152.

Les intellectuels postmodernes ne considèrent plus qu'il soit possible d'endosser le rôle de législateur en soulignant la supériorité et la légitimité d'un savoir objectif. Ils ne revendiquent pas un meilleur accès à la réalité que la partie non-intellectuelle de la société, les profanes. [...] Dans l'ère postmoderne, la première stratégie adoptée par l'intellectuel est celle de la communication.¹

Sans aucun doute, la littérature a longtemps été un moyen efficace pour contester le pouvoir, l'idéologie dominante et de propager la liberté d'expression et la tolérance, mais est-ce toujours le cas aujourd'hui ? Après les récits de W. Marx et de Lang on hésite. Yves Citton nous présente un autre point de vue :

La montée en puissance des publics – liée aux transformations technologiques et sociologiques qui se sont déroulées au cours des trois siècles – n'a conduit à un sentiment d'impuissance, aujourd'hui largement partagé, que dans la mesure où les membres de ces publics sont restés « séparés de leur puissance » [...]. Et ils sont restés séparés de leur puissance parce qu'ils n'ont pas eu l'occasion de prendre la mesure de la nature et de la puissance propre du travail interprétatif.²

Suivant l'argumentation de Citton, c'est en effet à cause de la politique et de l'éducation menées que le pouvoir libérateur des études littéraires n'a pas produit l'effet voulu parmi les publics. Peut-être faut-il reconsidérer l'enseignement de la littérature en vue de combattre et neutraliser les maux dans le monde et dans la société ?

En effet, suivant Citton, un objet des études littéraires devrait être la « *construction de nouvelles formes de vie sociale*³. » Citton pense que l'enseignement littéraire peut constituer un remède à ce qu'il regarde comme un malaise culturel :

Dans une époque dont on entend souvent déplorer les effets de standardisation et d'homogénéisation, produits par l'omniprésence des mass-média et conduisant à l'état de « misère symbolique » [...], les études littéraires ouvrent un espace privilégié dans lequel les individus peuvent se constituer le type de repères nécessaires à l'affirmation, à la construction et à l'exploration de leur singularité.⁴

En préconisant l'enseignement d'une interprétation collective, c'est-à-dire une lecture *littéraire* des textes et non seulement une lecture *des textes* littéraires, Citton pense que cette expérience constituera une école d'autonomie et de flexibilité qui invitera à trouver/projeter notre propre sens dans le texte. Alors que les formes de communication habituelles nous imposent souvent un message univoque, la communication littéraire « permet aux individus et aux sociétés d'*adapter* leurs connaissances, leurs affects, leurs identités en *enrichissant* et en *remodelant* de façon réfléchie le logiciel qui régit leur comportement⁵. »

Citton souligne surtout l'importance d'actualiser les textes littéraires, plutôt que de les engager dans une lutte politique :

¹ Seguin, Thomas, *Le postmodernisme. Une utopie moderne*, op. cit., p. 84.

² Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* op. cit., p. 245.

³ Ibid., p. 177.

⁴ Ibid., p. 216.

⁵ Ibid., 229.

Il ne s'agira pas d'appeler, une fois de plus, les littéraires à *s'engager dans la lutte politique*, mais – tout au contraire – de les inviter à *faire de l'interprétation littéraire une expérience de désengagement institutionnel* qui permette, grâce à cette reterritorialisation littéraire, d'aborder *enfin* les questions politiques dans toute leur radicalité. C'est *en faisant parler la lettre des textes* qu'on les met au service de la meilleure cause possible, celle d'une altérité qui enrichit notre perception du réel (et notre capacité d'agir sur lui) ; c'est *en goûtant au plaisir propre de la littérature* qu'on fait le geste politique le plus significatif, dans des sociétés d'abondance affairées à s'emprisonner dans l'aliénation travailliste.¹

Il faut s'attarder un peu sur cette citation. Citton ne veut pas retourner à un enseignement littéraire explicitement engagé dans la politique extérieure. En revanche, le pouvoir engagé est la puissance propre de la littérature, inhérent à un *mode de lecture* qui *témoigne des différends*, qui inspire une pratique avec l'objectif de « vacciner les scolarisés contre les dangers de la superstition². » Il précise :

*Le pouvoir propre au membre d'un public émerge dès lors qu'on le conçoit non plus comme un récepteur (passif), mais comme un interprète (actif). [...] Cela implique d'apprendre qu'en interprétant le monde, ils contribuent à faire ce monde. Cela implique aussi d'apprendre à interpréter d'une façon qui nous émancipe, c'est-à-dire d'une façon qui permette à nos pertinences d'investir les discours qui nous sont adressés.*³

D'après Citton, ce mode de lecture littéraire a un rôle essentiel à jouer au sein de formations sociales appelés à devenir de plus en plus multi-culturelles.

Nous trouvons ce rôle un peu contradictoire, mais il faut aussi souligner que Citton semble présenter tous les arguments possibles pour défendre les études littéraires. D'un côté, Citton nous présente des arguments utilitaires et pécuniaires. Ce n'est pas sans une certaine ironie qu'il écrit : « – *À quoi sert la littérature ?* – À gagner de gros salaires et à gonfler les profits de grandes entreprises⁴. » Selon la motivation de Citton, lire littérairement des textes de tous genres, cela consiste à « reclasser, resyntaxer, surcoder, multiréférencier les signes, les percepts, les affects et les comportements qui tissent nos vies quotidiennes. Cela entretient donc une gymnastique mentale qui nous conduit à pouvoir manier avec beaucoup plus de souplesse les divers types de catégorisations avec lesquels nous opérons⁵. » Par conséquent, il faudrait financer les études littéraires si nous voulons favoriser le développement d'une virtuosité improvisatrice qui devient de plus en plus utile et nécessaire au fur et à mesure que nos modes d'interactions sociales deviennent de plus en plus complexes⁶. Selon Citton, l'enseignement littéraire peut nous montrer qu'un autre monde est possible, et dans une

¹ Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ? op. cit.*, p. 31 (Citton souligne).

² Ibid., 211.

³ Ibid., p. 244 (Citton souligne).

⁴ Ibid., p. 152.

⁵ Ibid., p. 151.

⁶ Ibid., p. 227.

dynamique capitaliste qui exige de ses agents économiques toujours plus de flexibilité et d'innovation, les étudiants en lettres seraient beaucoup plus adaptés.

De l'autre côté, Citton conteste notre idéologie actuelle. Dans un extrait plus large, nous pouvons discerner sa pensée radicale et engagée :

Il ne suffit pas qu'une population puisse avoir accès aux informations pertinentes pour qu'un système soit légitime à se dire démocratique : il faut que cette population soit capable de (bien) lire lesdites informations. [...] Quand le Président et ses hommes affirment que *le contribuable n'a pas forcément à payer vos études de littérature ancienne si au bout il y a 1000 étudiants pour deux places*, ils impliquent que la cultivation active de la compétence d'inter-lecture démocratique n'est pas à leurs yeux un investissement prioritaire de l'argent des contribuables. Ce qui est sans doute leur droit, mais ce avec quoi on peut toutefois être en désaccord profond. *L'État doit se préoccuper « d'abord » de la réussite professionnelle des jeunes* : mais cela doit-il se faire aux prix de leur compétence à « lire » (et donc à faire-être) la démocratie ? Même si le choix se posait dans ces termes, ce qui n'est nullement le cas, ne vaudrait-il pas mieux avoir quelques chômeurs de plus, et quelques points de croissance en moins, mais un corps politique plus intelligent ? Ce serait une question de priorité (« d'abord »).¹

Ici on voit clairement l'idée que le pouvoir littéraire est à la fois symptôme et solution. Les études littéraires peuvent éclaircir les maux dans le monde, ou, avec la formule de Lang : « Elles (les fictions [sic]) sont ici pour nommer, désigner, mais surtout pour faire sens là où il n'y avait que ténèbres, restaurant une lumineuse densité, un tissu uniment plein de l'ordre naturel². » Citton souligne que la véritable démocratie consiste en réalité à s'emparer du pouvoir de poser les questions qui comptent, un pouvoir que les politiciens français sont en train de minimiser aujourd'hui en marginalisant l'importance des études littéraires. À ce propos, Citton écrit : « c'est bien au contraire un moyen de poser la question politique par excellence à laquelle doit faire face notre époque : *travailler plus (ou moins) pour gagner quoi ?*³ » L'argumentation de Citton n'est ni contra-utilitaire, ni contra-pécuniaire, mais il semble préconiser un équilibre entre les valeurs éthiques, culturelles, sociales, politiques et économiques. En effet, il paraît parfois que nous vivons dans une psychose utilitariste. De tous côtés, les discours dominants ne cessent jamais de parler de la croissance, du revenu, de la productivité, du bien-être – comme s'il s'agissait des paramètres incontestables qui pourraient continuer éternellement. Quelle place trouvons-nous pour les valeurs culturelles sans intérêt du gain ? Il est rare que l'on entende publiquement quelqu'un prendre la position de Citton, et probablement faut-il récuser l'idéologie cupide actuelle. Sans doute est-il vrai aussi que les études littéraires pourraient contribuer à ce projet. Comme l'écrit Citton : « Poser la question du *pour quoi* des études littéraires conduit inévitablement à se demander

¹ Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ? op. cit.*, p. 262 (Citton souligne).

² Lang, Luc, *Délicat de fiction. La littérature, pourquoi ?, op. cit.*, p. 32.

³ Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ? op. cit.*, p. 319-320 (Citton souligne).

sur quoi nous appuyons notre conception de la vie humaine, vers quoi nous essayons de l'orienter et au sein de quelles formes sociales nous estimons la voir se développer au mieux¹. » En regardant de plus près, peut-être voit-on déjà les symptômes de changements idéologiques ? En vue de soutenir sa thèse, Citton distingue un certain parallèle actif depuis le XIX^e siècle :

Depuis Stendhal et son mépris pour « les industriels », (presque) toute la littérature s'est écrite contre les logiques du commerce, de la bourgeoisie, de la finance, du capitalisme. C'est peut-être plus qu'un hasard si on parle tant de « fin de la littérature » en notre époque d'implosion de la sphère financière. La littérature se désagrège en même temps que son ennemi traditionnel se dissout.²

Finalement faut-il aussi se demander si c'est un but spécifique pour les études littéraires de lutter contre les maux de la société ? Ne pourrait-on s'engager aussi bien dans l'étude d'un film documentaire (un genre qui semble devenir de plus en plus populaire) au lieu de se lancer dans la *Comédie humaine* de Balzac ? Pourquoi ne pas consacrer ses études à une série télévisée comme *The Wire* ? De temps en temps on dit en effet que « *Cable is the New Novel*³ ». À cet égard, W. Marx nous propose la transformation suivante :

De fait, quand on observe la série des dénominations de ce qui s'appelle aujourd'hui littérature et qui porta d'abord le nom de poésie, puis de belles-lettres, on constate qu'à chaque fois la portée du terme s'élargit et recouvre un champ auparavant dédaigné [...]. Si le mouvement d'élargissement se poursuit, le nouveau terme pourrait bien être « culture » et désigner un art aux propriétés assez voisines de celui qui triompha à la charnière du XVIII^e et du XIX^e siècle.⁴

Selon W. Marx, les études culturelles pourraient réamorcer une seconde période d'expansion de la littérature de ce côté de l'Atlantique. Les controverses à propos des *Cultural studies* américains témoignent aux yeux de W. Marx d'un engagement toujours vif et pertinent :

Pourtant, ces luttes politiques et sociales montrent que la littérature est encore prise au sérieux dans les universités américaines. Le fait qu'elle soit un enjeu de bataille n'est pas mauvais en soi : cela signifie qu'elle *représente* quelque chose, à tous les sens du terme. Il n'en va pas de même en France, où la critique formaliste reste dominante : certes, l'universitaire y est davantage libre de traiter la littérature à sa guise, mais c'est bien la preuve que la littérature n'y compte pas pour grand-chose ; c'est un objet si privé, tellement délimité, tellement circonscrit, touchant si peu à la société et de si peu d'intérêt, qu'on le laisse dans son coin.⁵

En revanche, W. Marx semble valoriser la littérature qui est « pleinement engagée dans les fureurs de son temps », qui n'est pas « coupée du réel⁶ » ; il voit la vogue de l'autofiction en France comme un bon augure, et, d'après W. Marx, on assiste sans doute à un prochain retour

¹ Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* op. cit., p. 29.

² Citton, Yves, « La fin de l'hégémonie et le début de quelque chose » dans *Fins de la littérature. Historicité de la littérature contemporaine*, Tome 2, op. cit., p. 50-51.

³ The Chronicle of Higher Education : > <http://chronicle.com/article/cable-is-the-new-novel/134420> <

⁴ Marx, William, *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 170-171.

⁵ Ibid., p. 170.

⁶ Ibid., p. 138.

de la transitivité de la littérature¹. Il faut aussi souligner que la littérature n'est pas complètement marginalisée dans les études culturelles. Comme le note W. Marx : « Sans doute, elle est mise sur le même plan que d'autres arts ou d'autres réalités culturelles, mais cette reconnexion au réel pourrait malgré tout annoncer une embellie². » Pour résumer la position de W. Marx, la littérature doit être considérée comme un reflet de la société, et, en incluant les études littéraires dans les études culturelles, on pourrait assurer leur légitimité.

Par contre, dans la lutte pour un engagement littéraire il faut en même temps être réaliste. Considérons par exemple ce qu'ajoute W. Marx : « Le commun des lecteurs aime à retrouver enfin une littérature qui, conformément à ce qu'il croit être sa nature, ne se prend pas au sérieux et des techniciens du langage qui acceptent leur rôle désigné d'amuseurs publics³. » Comment convertir les lecteurs qui trouvent que la littérature n'est pas quelque chose qu'on doit prendre au sérieux ? En plus, comment convertir les lecteurs ordinaires, les politiciens, les présidents des universités et les professeurs en même temps ? Malgré son engagement inspiré, Citton exprime quand même un pessimisme désolant, manifesté dans ce long extrait tiré de la conclusion de son livre :

Mais il convient aussi de considérer avec un minimum de lucidité la place réelle qu'occupent aujourd'hui, et qu'occuperont probablement demain, les études littéraires au sein de l'ensemble des mécanismes de (re)production sociale. Même si, convaincus et exaltés par la lecture de ce livre [celui de Citton], les hommes du Président en arrivaient à décupler les sommes allouées à l'enseignement des Lettres, ni la disparition des biotopes, ni la précarisation des emplois, ni la piètre qualité des programmes télévisés, ni le réchauffement climatique n'en seraient significativement affectés. [...] *il ne suffira pas* de se livrer à des lectures actualisantes pour opérer un changement social significatif. Les lectures actualisantes ne peuvent affecter que des rouages relativement marginaux au sein des machines complexes qui produisent les grandes orientations politiques où s'engagent nos sociétés. Tout repose ici sur une affaire de croyance et d'humilité, puisque l'argumentaire construit par ce livre [celui de Citton] repose sur *une foi en la puissance imprévisible de l'infinitésimal* : je commence par faire ce que je peux, autour de mon être globalement insignifiant, pour pousser ce qui me touche vers ce que je considère être la bonne direction ; j'espère que cela aura les conséquences les plus larges possibles (par contagion d'exemplarité et dynamique imitative) ; je fais de mon mieux pour donner de la résonance à mes actions ; mais je sais parfaitement qu'il est plus que probable qu'elles relèvent en fin de compte du pet dans l'eau [...].⁴

La déclaration de Citton témoigne sans doute de l'impuissance qui est significatif dans le domaine littéraire aujourd'hui. En fait, cet extrait pourrait aussi être lié à ce mémoire. À l'instar de Citton, un de nos objectifs est bien entendu de discuter les problèmes qui apparaissent face aux études littéraires pour que d'autres puissent s'engager dans les mêmes questions et lutter pour les valeurs qui sont liées à l'enseignement de la littérature. Mais franchement, le sentiment est que nos efforts auront peu d'influence. Ce sentiment est encore

¹ Marx, William, *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 169.

² Ibid.

³ Ibid., p. 150.

⁴ Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* op. cit., p. 308-309.

renforcé à l'écoute du récit de Lang quand il décrit la situation narrative et la possibilité de se faire entendre dans notre société postmoderne :

Cette situation narrative profite, on l'a compris, aux producteurs de ces récits que sont les puissants qui ne se préoccupent aucunement du contenu desdits récits mais bien de leur place dans les situations de parole dont ils sont les grands organisateurs. [...] Peu importe le récit, en effet. Mais le cadre pragmatique dans lequel le capitalisme nous offre de raconter et de parler est tellement balisé : qui pose les questions ? quelles questions ? dans quelle situation ? quel est le temps de réponse accordé ? (la moyenne est de 14 secondes...). Quelles réponses seront supprimées ou diffusées ? dans quel format presse ? dans quel minutage TV et selon quel plan ? Ce cadre est si contraignant qu'aucun récit singulier ne peut jamais s'en dégager. Nous sommes donc enjoins de raconter, en notre irréductible différence et en notre vécu singulier, que nous énonçons tous la même chose.¹

À notre avis, la lecture littéraire seule ou la critique littéraire seule ne pourra pas apporter des changements sociaux significatifs. À cet égard, plusieurs grandes forces doivent coopérer. Il faut probablement accepter que la littérature ne possède plus la même influence, le même engagement qu'à l'époque de Sartre et de Beauvoir. En revanche, on aurait gravement tort de nier que la littérature n'a plus la potentialité d'enrichir notre compréhension du monde. Pensons par exemple à ce que l'œuvre d'un Orwell ou d'un Kafka peut toujours nous apprendre à propos le débat actuel portant sur NSA, l'organisme gouvernemental du département de la Défense des États-Unis, et la société de surveillance. En plus, conformément à l'œuvre de Citton et tous les autres critiques engagés dans ce débat, notre mémoire constituera une toute petite partie de l'ensemble qui veut faire croire à l'avenir des études littéraires. En fin de compte, il semble quand même aboutir à une question de foi, comme l'écrit Citton ci-dessus. Comment regagner la foi perdue aux études littéraires ? Voici la conclusion de W. Marx :

On ne restaurera la confiance dans la littérature que de façon progressive, en montrant d'abord son efficacité dans les petites choses, puis en s'élevant peu à peu dans l'échelle des réalités. *Ad augusta per angusta* [« vers de grandes choses par des voies étroites »]: si l'orgueil causa la déchéance des lettres, l'humilité pourrait aussi bien leur offrir le salut. L'évolution de la littérature prendrait ainsi la forme d'une révolution, au sens propre, c'est-à-dire d'un retour au point zéro, susceptible d'enclencher un nouveau cycle de transformations.²

Notre foi en l'enseignement littéraire a été bouleversée, mais elle est toujours intacte. Répétons encore une fois : nous sommes convaincus que les études littéraires ont quelque chose d'à la fois spécifique et d'utile à nous apprendre. Malgré les difficultés qui entourent les études littéraires, nous espérons que ce mémoire suive un cours progressive, comme le préconise W. Marx. Reste à savoir comment répondre à cette voie humble où l'enseignement littéraire accepte sa place réduite parmi les autres études culturelles. Bref, reste à savoir ce que les études littéraires peuvent *découvrir*.

¹ Lang, Luc, *Délit de fiction. La littérature, pourquoi ?*, op. cit., p. 151-152.

² Marx, William, *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle*, op. cit., p. 180-181.

4. Découvrir (conception moderne)

Le troisième pouvoir positif de la littérature se conçoit aussi comme un remède, mais non plus aux maux de la société, mais, plus essentiellement, à l'insuffisance de la langue. C'est l'idée selon laquelle la littérature fait de la langue commune une langue propre – poétique et littéraire. Selon Compagnon, le projet moderne qui a commencé vers la fin du XIX^e siècle, faisait de la littérature une philosophie qui apporte le pouvoir de dépasser le langage ordinaire et de dévoiler une vérité latente, jusque-là inexprimable, mais qui était en nous. En étudiant la littérature, nous pourrions découvrir ce que nous ignorions parce que les mots nous manquaient. Bref, il s'agit d'une manière de faire voir ce que nous n'apercevons pas naturellement : la littérature corrige les défauts du langage.

Dans ce chapitre, notre discussion sera inspirée surtout par le livre de Vincent Jouve qui porte comme titre la question : *Pourquoi étudier la littérature ?* L'objectif de son livre est d'identifier et d'argumenter pour la spécificité des études littéraires et ce faisant il entre justement dans la question de la littérature comme découverte. À quoi sert l'étude d'un texte fictif ? Comment légitimer cette activité ?

L'hypothèse de Vincent Jouve est la suivante : « on ne peut réfléchir à l'intérêt et à la valeur d'une œuvre littéraire sans prendre en compte son statut d'*objet d'art*¹. » Il veut montrer que le contenu de la littérature a une valeur spécifique qui donne une légitimité aux études littéraires. À l'instar des critiques étudiés ci-dessus, Jouve constate aussi que la littérature fait partie de la culture. Par conséquent, faut-il intégrer la littérature dans une matière composite sous le nom d'études culturelles ? Jouve affirme que tout objet culturel est porteur de sens, mais, pour ne pas converger complètement dans les études culturelles, son objectif consiste à démontrer la spécificité des études littéraires afin de restituer un peu de son autonomie.

D'abord, Jouve essaie d'identifier la spécificité d'une œuvre d'art : « Analysé *du point de vue de sa fonction* (renouveler la perception et, donc, l'appréhension de la réalité), l'art est une donnée à la fois transhistorique (on le retrouve dans toutes les cultures) et relative (ce ne sont pas forcément les mêmes objets qui offriront à chaque individu – et à chaque époque – de nouvelles façons de penser le monde)². » Le fait que l'histoire et les théories nous ont montré que l'art n'est pas un absolu, mais une donnée relative, ne nous laisse pas dans un relativisme absolu marqué par l'inexistence d'une hiérarchie des valeurs. Il y a en effet des valeurs

¹ Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, op. cit., p. 8.

² Ibid., p. 21

transhistoriques ; en plus, comme nous l'avons noté ailleurs, il faut distinguer le cadre individuel du cadre institutionnel où le rapport à l'art doit déboucher sur un résultat utile à la collectivité. Jouve fait la remarque suivante : « Bref, si l'art n'existe plus pour les théoriciens, il existe encore pour la plupart des individus et, surtout, pour une série d'institutions (enseignement, presse, médias) qui pèsent lourdement sur notre existence quotidienne¹. » Bien entendu, on ne s'attend pas que les professeurs en littérature recommandent l'enseignement de n'importe quelle œuvre : ils préconisent toujours un corpus qui se fonde sur telle ou telle valeur qui représente la doctrine de l'institution. En plus, ce corpus représente une partie importante de notre héritage culturel. Même si les œuvres d'art sont traditionnellement des objets non utilitaires, elles touchent, comme l'affirme Jouve, « des dimensions de l'existence aussi fondamentales que la culture, l'éducation ou la communication. Il n'y a donc pas que le goût qui soit ici en jeu². »

Jouve constate que l'un des postulats fondamentaux de la modernité est « l'importance première de la forme³ », et avec la définition moderne, la question à propos de la spécificité de l'art littéraire se formulerait ainsi : « à quelles conditions un texte peut-il être considéré comme esthétique⁴ ? » En effet, une œuvre d'art est souvent un objet qui continue à retenir l'attention en raison de sa beauté, mais ce critère est trop étroit parce que l'art littéraire possède d'autres propriétés que ses seules qualités formelles. Jouve fait remarquer que « la forme n'est jamais perçue comme se limitant au plan esthétique : le lecteur attend aussi de sa lecture une rentabilité intellectuelle⁵. » Il ajoute : « Ce qui attire, voire fascine dans le texte littéraire, c'est toujours quelque chose de plus fondamental que telle ou telle réussite d'écriture⁶. » Bien entendu, l'étude d'une œuvre littéraire peut toujours être liée au plaisir qu'elle suscite, mais selon Jouve, ce critère ne doit pas être fondamental en légitimant les études littéraires parce que le goût, par exemple pour la forme littéraire, est toujours instable. Si l'on admet que l'idée du beau est culturelle et relative, comme le fait Jouve, la valeur d'une œuvre aux yeux de la postérité ne tient pas à son aspect esthétique. Au contraire, il faut mettre au point que chaque œuvre littéraire *signifie* quelque chose. Jouve souligne que l'exploration du sens est la force essentielle de la littérature :

¹ Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, op. cit., p. 9.

² Ibid., p. 10.

³ Ibid., p. 37.

⁴ Ibid., p. 35.

⁵ Ibid., p. 41.

⁶ Ibid., p. 54-55.

Lorsque la séduction de l'écriture (inévitablement) s'étirole, demeurent ces propriétés, qui s'imposent donc comme le vrai critère de la valeur d'une œuvre. Si ces propriétés ne tiennent pas à la forme, ne reste qu'une solution : elles relèvent du contenu. De fait, avec le temps, ce qui fait la valeur d'une œuvre n'est pas dû à son écriture, mais au sens qu'elle véhicule. [...] N'en déduisons pas que la forme n'a plus d'intérêt ; mais cet intérêt *se déplace* : il ne tient plus à son éventuelle dimension esthétique, mais aux relations étroites qu'elle entretient avec le contenu.¹

Jouve avance alors l'argument que la force ou la valeur des textes classiques ne tient pas à une qualité d'écriture. Si Baudelaire, Racine et Madame de Lafayette nous intéressent toujours, c'est surtout parce qu'ils ont quelque chose à nous dire. Jouve écrit : « Bref, dans les études littéraires, la non-séparation fond/forme se fait toujours au profit du fond. Si lire une œuvre contemporaine, c'est d'abord (par la force des choses) se demander en quoi elle nous plaît, recevoir une œuvre du passé (au sens large d'œuvre sanctionnée par la postérité), c'est s'interroger sur ce qu'elle signifie². »

Bien sûr, on peut objectivement analyser la forme, la narratologie, le style d'une œuvre – mais il n'est pas possible de garder cette objectivité en vue de distinguer les œuvres qui sont et qui ne sont pas d'une forme parfaite. La beauté ne suffit pas comme critère pour légitimer l'enseignement littéraire, selon Jouve. En outre, c'est surtout l'idéal formaliste qui est récusée dans ce débat concernant les études littéraires. Selon Todorov, l'intérêt trop zélé pour la forme prive la lecture littéraire de toute envie et sépare la littérature de tout intérêt concernant le monde réel. Schaeffer partage partiellement ce point de vue :

Personnellement, l'idéal formaliste me convient parfaitement. Mais il s'agit d'une norme esthétique et non pas de la description d'une réalité empirique. Car, comme tout acte discursif, une œuvre littéraire est une structure verbale intentionnelle, laquelle communique un « contenu » à travers une organisation verbale individualisée.³

Les études littéraires font partie des sciences de l'homme, un fait qui contribue à l'objection principale de Schaeffer contre une approche majoritairement descriptiviste : « Les sciences seraient explicatives : connaître leurs objets c'est connaître leurs causes ; alors que les sciences de l'homme opéreraient sur le mode de la compréhension : connaître des faits humains, c'est savoir ce qu'ils signifient, ce qu'ils veulent dire⁴. » Jouve ajoute : « Une analyse ne saurait toutefois se limiter à l'explication causale. Si l'œuvre n'était qu'une

¹ Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, op. cit., p. 55.

² Ibid., p. 57.

³ Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, op. cit., p. 46.

⁴ Ibid., p. 60-61.

conséquence des facteurs qui l'ont engendrée, il n'y aurait jamais de sens neuf¹. » Jouve aussi remet en question l'idée d'un enseignement non utilitaire à la société :

Disons-le sans ambages : les études littéraires ne peuvent avoir de légitimité que si elles débouchent sur un résultat utile à la société. Il ne suffit donc pas de « prouver » (à supposer que cela soit possible) que ce poème est beau, il faut montrer qu'il enrichit notre compréhension du monde, en nous éclairant sur ce que nous sommes et sur la réalité dans laquelle nous vivons.²

Alors, en focalisant sur le fond, le contenu, le sens – peut-on trouver d'autres arguments plus objectifs et utiles afin de légitimer les études littéraires ? En plus, la signification d'une œuvre littéraire peut évidemment séduire le lecteur, mais il faut sans doute considérer le fait essentiel que beaucoup d'œuvres littéraires – surtout celles qui font partie de la littérature ancienne – présentent une signification très complexe et difficile à traduire. Comment profiter de cet aspect ?

D'abord, il faut constater que le sens que nous pouvons attribuer à une œuvre littéraire dépend partiellement de l'interprétation que nous en faisons. Comme l'écrit Jouve : « Le sens d'une œuvre est à la fois incertain, multiple, divers et contradictoire. Il n'est pas interdit de penser que cette singularité tient au statut particulier de l'objet "littéraire", qui n'est jamais un simple texte, mais aussi et d'abord un objet d'art³. » Évidemment, on ne doit pas désespérer du fait que les interprétations littéraires soient marquées par la subjectivité ; comme nous avons vu auparavant, il ne s'agit pas d'une méthode scientifique au sens propre. En fait, Jouve cherche la valeur littéraire justement dans la présentation d'une richesse de sens divers : « L'intérêt d'un texte est justement dans la multiplicité des contenus qu'il véhicule, ceux qu'il livre intentionnellement comme ceux qu'il exprime "par accident"⁴. » En ceci consiste aussi l'objectivité de sa méthode : « S'il est impossible de prouver qu'une phrase longue est plus "belle" qu'une phrase "courte", on peut parfaitement démontrer qu'un texte est herméneutiquement plus riche qu'un autre⁵. » Ici, Jouve fait valoir la complexité des œuvres littéraires, et, à travers le travail méthodique et rigoureux que constitue l'enseignement littéraire, le lecteur pourrait découvrir et apprendre quelque chose qu'il n'apercevait pas naturellement avant.

Jouve propose de faire la distinction entre relation *esthétique* (ce qui renvoie au sentiment du beau) et relation *artistique* (ce qui désigne notre relation à l'œuvre d'art) :

¹ Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, op. cit., p. 138.

² Ibid., p. 176.

³ Ibid., p. 98.

⁴ Ibid., p. 106.

⁵ Ibid., p. 144-145.

La valeur artistique n'a en effet rien d'illusoire si on la définit comme « valeur cognitive consécutive au travail formel ». C'est une donnée objective qui n'est pas liée à la variabilité des publics : il suffit, pour la mesurer, d'identifier les savoirs effectivement inscrits dans l'œuvre – ce qui correspond au travail inlassable et multiséculaire de la critique.¹

Dans cet extrait il devient clair que Jouve a pour objet de défendre le savoir spécifique des études littéraires. Il veut montrer que « les textes littéraires sont des actes verbaux particuliers qui n'ont pas la même finalité que, par exemple, les textes scientifiques². » Alors, comme l'a montré Todorov et Compagnon auparavant, les études littéraires présentent une manière d'accéder aux connaissances du monde et de l'homme qui diffère des autres sciences. Cependant, et cette fois à l'instar des autres sciences, ces connaissances ne sont pas toujours facilement accessibles. Les œuvres les plus riches en signification résistent à notre interprétation, ce qui gênera sans doute l'expérience du plaisir au début, mais c'est le rôle de l'enseignant d'aider les étudiants à surmonter cette résistance. Donc, l'important, comme l'affirme Jouve, ne serait pas de nous faire apprécier (subjectivement) un texte (ce qui peut en effet arriver de toute façon), mais plutôt de nous montrer en quoi il est (objectivement) intéressant parce que le goût ne contribue pas à une valeur sûre :

On peut bien sûr considérer qu'une œuvre qui suscite l'intérêt sans susciter le plaisir ne fait plus partie de « la culture artistique vivante » ; mais on peut aussi défendre la position inverse : seule une œuvre qui continue à intéresser lorsque sa séduction n'opère plus (autrement dit, qui survit à l'« air du temps ») constitue une valeur sûre. Symétriquement, les œuvres qui aujourd'hui « plaisent » au plus grand nombre pour des raisons conjoncturelles ne résisteront pas nécessairement à l'épreuve des siècles si elles n'ont rien (ou pas grand-chose) à dire.³

Selon Jouve, la valeur qui reste au centre des études littéraires sera donc la richesse en signification, c'est-à-dire, les œuvres qui nous parlent toujours sans nécessairement susciter le plaisir grâce à leur forme. Le résultat doit être utile à la collectivité et la visée principale de l'enseignement doit s'attacher à faire surgir des savoirs. En bref, le but de l'analyse littéraire est, selon Jouve, l'identification des contenus.

Jouve se démarque ici de la critique de Schaeffer (ici cité par Jouve) qui trouve qu'« un texte fictionnel n'a d'effets que s'il est lu, et il n'est lu que s'il génère un degré de satisfaction suffisant⁴. » Ou avec les mots propres de Schaeffer : « Dans la mesure où les textes littéraires sont destinés à être lus dans le cadre d'une relation esthétique, leur lecture doit être, dans son déroulement même, source de satisfaction⁵. » Jouve trouve au contraire qu'un tel

¹ Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, op. cit., p. 143.

² Ibid., p. 101.

³ Ibid., p. 143.

⁴ Ibid., p. 171.

⁵ Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, op. cit., p. 96-97.

raisonnement n'est valable que lors de la première parution du texte. En revanche, Jouve préconise les valeurs transculturelles et transcendantes des œuvres anciennes :

Une grande œuvre est justement celle qui reste capable de remplir d'importantes fonctions transcendantes malgré les dysfonctionnements de sa fonction immanente. Les textes du patrimoine ne sont-ils pas ceux dont l'intérêt survit à l'inévitable affadissement – pour des raisons culturelles – de leur séduction esthétique ? Avec le temps, c'est la fonction transcendante des œuvres qui importe, non leur fonction immanente (qui devient accessoire, puisque leur fonction transcendante suffit à leur conférer une valeur).¹

Selon Jouve, il est souvent difficile de s'immerger dans les œuvres d'un univers culturel qui n'est plus le nôtre, par exemple parce que le langage nous est devenu opaque : « Le premier rôle de l'enseignement est donc de munir le lecteur de l'information nécessaire pour que les œuvres puissent à nouveau lui parler. [...] L'identification des intertextes est, de ce point de vue, fondamentale². » Par rapport aux œuvres anciennes, l'argumentation de Jouve est soutenu par un modèle traditionnel : « L'invasion du commentaire dans les textes consacrés par la postérité suffit à montrer que ce qu'on attend d'une œuvre littéraire ne se limite pas au plaisir formel. [...] Tout se passe comme si l'on recherchait dans l'œuvre d'art autre chose que de l'émotion, comme si l'on avait besoin d'accéder à travers elle à un savoir³. » D'un côté, l'identification du sens historique est importante pour l'enseignement littéraire. De l'autre côté, elle n'épuise pas l'analyse. D'après Jouve, une œuvre doit aussi être capable de répondre à d'autres questions que celles qui se posaient à l'époque de sa création : « Il n'y a rien d'ineffable dans une œuvre littéraire, mais seulement des contenus en attente d'identification⁴. » En d'autres termes, un double défi se présente par rapport à la finalité des études littéraires : « Identifier des contenus exprimés de façon indirecte ou oblique ; apporter les informations (esthétiques, culturelles, historiques) permettant de rendre à une métaphore morte la puissance d'une métaphore vivante⁵. »

D'après Jouve, il y a donc des raisons fortes pour enseigner la littérature ancienne ou bien classique (sans qu'il précise une liste de titres particuliers). D'après cette argumentation, il semble en plus qu'on ne doit pas enseigner une œuvre qui n'a pas prouvé que son intérêt survive à l'air du temps, même si elle évoque notre plaisir pour l'instant.

En revanche, il faut se demander si Schaeffer n'a pas raison à un certain degré. Il semble peu vraisemblable que l'on puisse complètement fermer les yeux sur le rôle du plaisir ou de la satisfaction dans les études littéraires. À notre avis, même si le contenu nous intéresse

¹ Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, op. cit., p. 171.

² Ibid., p. 187.

³ Ibid., p. 146.

⁴ Ibid., p. 174.

⁵ Ibid., p. 168.

principalement dans l'enseignement littéraire, ce contenu doit de quelque manière susciter notre séduction afin de motiver la lecture. En effet, le défi présenté par ce qui est complexe peut aussi plaire à un certain public littéraire.

En plus, combien de temps doit couler avant que l'on puisse s'assurer de la valeur stable d'une œuvre littéraire ? La littérature contemporaine, n'a-t-elle aucun intérêt dans l'enseignement littéraire ?

Il faut donc encore essayer de préciser la position de Jouve par rapport à l'intérêt de la littérature pour l'enseignement. Dans sa conclusion, il identifie et énumère les valeurs spécifiques de la littérature qui, à son avis, donne une légitimité aux études littéraires. Il faut enseigner la littérature qui : 1) enrichit notre existence, 2) ouvre le champ des possibles, 3) favorise l'esprit critique, 4) renforce nos capacités d'analyse et de réflexion, 5) favorise la liberté de jugement, 6) explore l'univers humain. Bref, la valeur des textes littéraires tient à la nature et à l'originalité des savoirs qu'ils véhiculent. Jouve essaie en effet de cerner ce qui distingue le savoir littéraire des autres savoirs – ce que les études littéraires peuvent découvrir :

L'intérêt d'une lecture tient en effet soit à la découverte d'une dimension de nous-mêmes jusque-là inexplorée, soit au sentiment d'être confronté à une interrogation fondamentale. [...] Remarquons que cette approche de l'œuvre littéraire correspond parfaitement à la pratique, que ce soit celle des critiques, des universitaires ou, plus globalement, des institutions. Quand il s'agit d'évaluer une œuvre du passé, on ne se demande pas si sa forme peut encore nous toucher [...]. On se posera plutôt des questions du genre : ce qu'exprime le texte échappe-t-il aux clichés de son époque ? L'originalité de l'œuvre est-elle encore perceptible aujourd'hui ? Qu'est-ce qui fait que l'œuvre continue à nous parler ?¹

Constatons à ce propos que, stricto sensu, ces qualités ne doivent pas concerner l'étude de la littérature ancienne seulement. Qu'est-ce qui empêche en fait l'étude d'une œuvre contemporaine de faire découvrir une dimension de nous-mêmes, de faire ouvrir le champ des possibles ou de favoriser notre esprit critique ? Le problème concernant l'autonomie d'une certaine conception de la littérature émerge encore une fois. Cependant, considérant l'actuelle mise en question de la place des œuvres classiques dans l'enseignement littéraire, Jouve a probablement raison de plaider leur cause. Imaginons par exemple que les historiens cesseraient d'enseigner l'Antiquité ou la Renaissance tout simplement parce que la majorité semble s'intéresser à la Seconde Guerre mondiale. Ce serait en effet improbable.

En vue de renforcer la légitimité des études littéraires, développons plutôt un autre argument de Jouve. Au-delà des variables historiques et subjectives, la vie humaine consiste

¹ Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, op. cit., p. 149-150.

en certaines expériences communes, par exemple l'amour, la mort, le statut social, le succès et l'échec, le pouvoir et sa perte. En effet, un mot comme *amour* ne rend pas justice de tous les phénomènes différents qu'il signifie : son sens est aussi ouvert que celui d'un mot comme *littérature*, et l'explication dans un dictionnaire nous apprend très peu à propos de tout ce que le mot recouvre en réalité. Ici la littérature peut jouer un rôle fondamental parce que la lecture littéraire est une expérimentation des possibles. Même sans faire mention du mot amour, la littérature peut, à travers la langue, révéler son riche contenu en créant l'identification dans des situations divers, ou avec les mots de Jouve : « On peut même avancer qu'à la différence de ce qui se passe dans les sciences, l'information principale d'un texte littéraire c'est cette coloration émotionnelle : un roman nous apprend peu de chose sur l'amour ou sur la mort, mais énormément sur le rapport à l'amour ou à la mort¹. »

Compagnon nous donne un autre bon exemple : « Rien ne m'a jamais mieux fait percevoir l'angoisse de la culpabilité que les pages fiévreuses de *Crime et châtiment* où Raskolnikov raisonne sur un crime qui aussi bien n'a pas eu lieu et que chacun de nous a commis². » On peut évidemment avoir une compréhension de l'amour ou de la culpabilité sans avoir lu une œuvre littéraire. Mais la lecture d'un écrivain comme Dostoïevski nous fait découvrir les concepts ouverts dans une nouvelle lumière, dans un nouveau rapport. D'une certaine manière on les vit, et, comme l'écrit Jouve : « Chaque fois qu'une œuvre aborde l'une des grandes questions auxquelles nous sommes confrontés, elle acquiert une portée générale qui explique la persistance de l'intérêt qu'on lui porte. [...] Les œuvres les plus marquantes sont donc exemplaires de caractéristiques fondamentales de notre condition [...]³. »

Afin de conclure cette argumentation, précisons encore cette spécificité du contenu littéraire à l'aide d'une citation de Jouve :

L'avantage, c'est que l'information transmise par la littérature a une force d'impact que ne peut avoir le discours rationnel : elle est « ressentie » avant d'être comprise, voire sans être comprise. L'inconvénient, c'est que l'information en question est assimilée de façon non consciente.⁴

La difficulté qui appartient aux études littéraires est de conceptualiser et d'apprendre à maîtriser les savoirs enfouis dans les œuvres. Il faut peut-être se rendre compte que le charme des études littéraires consiste justement en cette difficulté.

¹ Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, op. cit., p. 126.

² Compagnon, Antoine, *La littérature, pour quoi faire ?*, op. cit., p. 70.

³ Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, op. cit., p. 155-156.

⁴ Ibid., p. 173.

Reprenons encore une fois toutes ces valeurs spécifiques présentées par Jouve : sont-elles vraiment typiques pour les études littéraires seules ? Jouve, n'a-t-il pas affirmé que tout objet culturel soit porteur de sens ? La littérature peut-elle seule enrichir notre existence, favoriser l'esprit critique, renforcer nos capacités d'analyse et de réflexion ? Sinon, qu'est-ce qui nous empêche alors de converger la littérature dans les études culturelles ? La réponse de Jouve se résume dans l'idée que la valeur des textes littéraires tient à la nature et à l'originalité des savoirs qu'ils véhiculent. Il faut souligner que ces savoirs originels sont véhiculés d'une manière particulière par la langue seule, à la différence des arts visuels qui se présentent comme un objet. Au lieu de *voir* une image sur le monde, la littérature nous fait *imaginer* le monde. Nous découvrons le monde et nous-mêmes à travers le langage littéraire. Luc Lang affirme cette spécificité en présentant une vision marquée par un certain l'anti-platonisme :

Ainsi, l'enjeu du sens reste central, ce qui permet aux humains, précisément, de faire monde *dans et par* le langage. Si ce dernier est devenu, historiquement, « doublure du monde », il ne faut pas y voir la reconnaissance d'une perte, d'un échec, d'un manquement, d'un renoncement, mais encore celle d'une métaphore, le langage étant *littéralement* le monde. Ainsi, la rhétorique ne serait plus ce qui injecte du soupçon et de la semblance dans la pureté du langage, elle serait au contraire confirmée dans sa légitimité et sa dynamique comme un ensemble technique infiniment disponible à toutes les inventions de formes, à l'extension et au renouvellement des genres littéraires et des énoncés, scientifiques ou non, enfin à l'expansion infinie du sens, dans un temps ouvert qui est celui de l'histoire humaine.¹

En effet, le message est que la lecture littéraire, à force d'être une expérience sensible, peut étendre le champ d'expression du monde et du langage et pour ainsi dire enrichir à la fois notre compréhension et notre existence.

En revanche, les études littéraires n'ont pas de monopole sur l'art de comprendre la fiction. Plusieurs disciplines s'occupent en fait de ce sujet. Ce serait plutôt un grand avantage si l'on pourrait compléter notre compréhension de la fiction à l'aide de savoirs appliqués à d'autres moyens d'expression que la littérature.

Peut-être faut-il quand même soulever un autre argument pertinent par rapport à ce qu'écrit France Vernier à propos de cette valeur spécifiquement littéraire :

Pourtant cette valeur spécifique n'est en général pas perceptible à tous, à toute époque et en tout lieu. Elle est rarement reconnue immédiatement, car elle est par définition déroutante, souvent choquante. En outre elle exige, pour être perçue, et singulièrement quand il s'agit de textes anciens, une connaissance des différents états de la langue, et plus généralement, une culture qui n'est pas donnée à tous. Il y faut un long apprentissage. Sans compter que bien d'autres préoccupations viennent troubler la sérénité de l'appréciation. C'est pourquoi, comme on l'a constaté en commençant, le « corpus » des œuvres littéraires est aussi fluctuant et ne fait jamais l'unanimité.²

¹ Lang, Luc, *Délit de fiction. La littérature, pourquoi ?*, op. cit., p. 72-73.

² Vernier, France, « La valeur : un leurre ? » dans *La Valeur littéraire en question. Textes réunis et présentés par Vincent Jouve*, op. cit., p. 106.

Avec cet extrait, nous voudrions souligner le temps qu'il faut pour se plonger dans l'univers littéraire et pour apprendre à maîtriser cette connaissance polyvalente et souvent difficile. Bien sûr, d'autres arts peuvent également nous dire beaucoup de choses importantes par rapport à notre existence et à notre société – même par rapport à la littérature elle-même –, mais à notre avis, les études littéraires sont assez complexes en elles-mêmes et exigent donc beaucoup de temps et beaucoup d'effort. La même chose s'applique certainement à tous les autres arts que certains critiques veulent inclure dans les études culturelles. Évidemment, les différentes disciplines peuvent s'enrichir mutuellement. Mais à la base de notre argumentation, nous préconisons surtout la connaissance que l'enseignement littéraire peut apporter en étudiant les œuvres elles-mêmes.

Dans un second temps, il semble indispensable à toute lecture productive d'avoir recours à des modèles d'interprétation extérieurs à l'œuvre. Les études littéraires doivent maintenir un contact avec le monde extérieur afin de pouvoir présenter un domaine intéressant. En effet, on pourrait soumettre l'œuvre à une lecture sociologique, psychanalytique, philosophique, etc. Mais à notre avis, et comme le dit Todorov, il faut encore souligner que nous ne devons pas focaliser sur les différentes méthodes analytiques au détriment de l'intérêt pour la littérature elle-même. En plus, comme le note Jouve, « on ne saurait, bien sûr, en déduire que toutes les lectures sont légitimes¹. » Le risque de surinterprétation est permanent ; il y a une mince frontière entre traquer des sens effectivement présents dans l'œuvre et projeter sur l'œuvre des sens qui n'y sont pas. Afin de préciser les approches fondamentales d'une œuvre littéraire, Jouve nous trace les traits principaux du procédé dans le cadre littéraire institutionnel :

Pour résumer, le (simple) lecteur perçoit un certain nombre d'*informations* véhiculées par le texte ; le commentateur identifie ou construit des *savoirs* à partir de ses informations ; l'enseignant transforme ces savoirs en *connaissances*. Un *savoir* ne devient en effet *connaissance* que s'il est l'objet d'une réappropriation personnelle qui passe par la prise de conscience.²

Sans donner un nom spécifique à sa méthode préconisée, Jouve plaide pour une lecture conforme au texte avec une approche fondée sur l'homologie des structures : « Une interprétation ne sera donc pertinente que si le contenu qu'elle croit repérer présente une structure que l'on peut retrouver dans le texte. [...] Interpréter revient donc à rattacher la cohérence de l'œuvre à la cohérence de représentations qui existe hors de l'œuvre³. » Pour résumer ce que les études littéraires peuvent découvrir avec la méthode de Jouve : « Commenter, c'est mettre au jour les relations entre l'œuvre et les composantes de notre

¹ Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, op. cit., p. 190.

² Ibid., p. 174 (Jouve souligne).

³ Ibid., p. 197-198.

univers culturel, sur le double plan synchronique (le texte est porteur de savoirs qui structurent nos représentations) et diachronique (le texte s'inscrit dans un héritage, qu'il transmet et réévalue)¹. »

Dans la discussion qui suit, nous tenterons de conclure cette discussion sur les puissances de la littérature mais aussi de préciser notre propre position dans le débat dont nous avons rendu compte tout au long de cette étude.

¹ Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, *op. cit.*, p. 212.

Discussion

Nous avons terminé la première partie par une interrogation : comment les critiques veulent-ils légitimer les études littéraires à l'avenir ? Après coup, on pourrait préciser la question avec les mots de Vincent Jouve : « Dans des programmes d'enseignement surchargés, est-il légitime de réserver du temps à l'étude de textes à la nature incertaine et dont la fonction fait problème ?¹ » Au cours de cette deuxième partie, l'interrogation a en effet porté sur les fonctions de la lecture littéraire qui, selon les critiques, mériteraient d'être retenus dans le cadre d'un enseignement. Avant de prendre position dans ce débat, résumons d'abord les différentes positions que l'on vient d'examiner.

Dans un premier temps, nous pouvons constater la fréquente argumentation pour un retour à l'enseignement du contenu ou de la signification des œuvres littéraires. Todorov, par exemple, veut rompre avec l'actuelle vision trop formaliste des études littéraires afin de retrouver un équilibre entre d'une part les méthodes et les théories littéraires, d'autre part l'interprétation du contenu exprimé par les œuvres. Bref, ce sont les œuvres littéraires elles-mêmes qui doivent être au centre de l'enseignement. Par conséquent, comme l'écrit Citton et Schaeffer, il serait plus important d'actualiser les œuvres littéraires plutôt que de les expliquer. Au lieu de rester une activité introvertie, neutre et machinale, le but principal sera ainsi de relier les études littéraires avec le monde extérieur en démontrant que la littérature peut être à la fois utile et une source de connaissance dans nos vies.

En fait, un problème crucial pour les études littéraires semble être qu'elles ont du mal à se poser comme utiles pour la société. Les auteurs que nous avons lus ont essayé de souligner la fonction sociale que pourraient avoir les études littéraires. Par exemple, il faudrait soulever les potentialités des études littéraires à propos de ce développement actuel d'un capitalisme cognitif, dont parle Citton. Il est vrai que les activités langagières jouent désormais un rôle central à plusieurs niveaux de la production, et le marché du travail exigera certainement des personnes capables d'une interprétation indépendante et de manier des perspectives multiples. L'enseignement littéraire pourrait en effet contribuer à former ces compétences désirées, comme l'a noté Citton.

En revanche, notre monde est constitué par d'autres valeurs que les valeurs pécuniaires et matérielles, bien que ces dernières semblent caractériser fortement la société et les politiciens

¹ Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, op. cit., p. 169.

d'aujourd'hui. Les études littéraires pourraient en effet nous attirer l'attention sur ce déséquilibre et contribuer à une réévaluation de nos valeurs fondamentales. Dans ce cas, l'utilité de l'enseignement littéraire pourrait être de nous engager dans les valeurs qui n'ont pas d'utilité directe, au moins du point de vue matériel, mais qui présentent quand même une importance existentielle, culturelle et sociale, selon la formule de France Vernier : « En créant pour les arts un espace protégé, qui les affranchit de toute "obligation de résultat", de tout souci de validation pratique, de vraisemblance, ou même de vérité, les sociétés humaines ont toujours reconnu leur absolue nécessité. Je ne crains pas de dire qu'ils sont un facteur décisif de l'humanisation¹. » Bref, les études littéraires pourraient former une école de relativisme, un apprentissage de soi et de l'autre qui nous aide à penser par nous-mêmes et qui enrichit notre compréhension du monde.

D'autres critiques expriment le désir d'un retour à un monde commun, aux valeurs communes, ce qui semble de plus en plus difficile à réaliser considérant l'évolution de la société postmoderne marquée par l'individualisme et l'affaiblissement des hiérarchies (Luc Lang et William Marx, par exemple). Aujourd'hui, on a facilement l'impression qu'il n'y a plus assez de temps disponible pour les livres. Les nouveaux médias, les nouvelles technologies sont misent en place, et ils vont inévitablement faire concurrence aux études littéraires en attirant une grande part du public. Ici, il faut être réaliste : les études littéraires ne pourront pas maintenir le même statut, les mêmes privilèges qu'elles avaient sans doute autrefois. En plus, prétendre que l'on puisse maintenir l'ancienne hiérarchie ou l'ancien statut n'est probablement que défavorable pour les études littéraires, considérant que la littérature est déjà depuis longtemps associée à une activité élitiste destinée uniquement à un nombre restreint, comme l'a fait remarquer Citton. Mais cela ne signifie pas que nous devrions cesser de maintenir les vertus des études littéraires.

Pourtant, comme l'a montré Maingueneau, les études littéraires subissent aussi une crise par rapport à leur objet d'étude. L'enseignement de la « littérature » pourrait en effet comprendre un grand nombre de textes qui rompent avec la conception traditionnelle. La place auparavant désignée pour la littérature dite « classique » est aujourd'hui contestée par d'autres œuvres, par d'autres médias. Ce développement semble inévitable. Or, à ce sujet, Jouve préconise les valeurs transhistoriques et transculturelles de l'enseignement de la littérature classique et ancienne. En effet, un cadre institutionnel ne devrait pas seulement être

¹ Vernier, France, « La valeur : un leurre ? » dans *La Valeur littéraire en question. Textes réunis et présentés par Vincent Jouve, op. cit.*, p. 98.

caractérisé par des connaissances spécifiques et utiles, mais aussi par une tradition culturelle et collective. Bref, selon Jouve, les études littéraires devraient se concentrer sur les œuvres littéraires qui contiennent des valeurs plus sûres parce qu'elles ont montré qu'elles subsistent à l'air du temps.

En plus, l'enseignement littéraire pourrait présenter une alternative à la lecture rapide, à la lecture zapping, et à la lecture de consolation, dont parle Olivier Bessard-Banquy. Dans un développement communautaire qui devient de plus en plus concentré sur le superficiel, la lecture littéraire pourrait en effet constituer une activité originelle et profonde qui rompt avec l'abondance des messages homogènes et standardisés. Les études littéraires exigent en réalité un véritable effort, ce qui, pour l'instant, ne semble pas être très demandé de notre temps.

En fin de compte, le point central est probablement la question du plaisir dans les études littéraires. D'un côté, Todorov, Compagnon et Schaeffer veulent réorienter l'enseignement littéraire vers une activité plus séduisante à côté des autres études culturelles. De l'autre côté, Jouve trouve que le plaisir est une valeur trop instable pour légitimer un cadre institutionnel. Peut-être s'agira-t-il en somme d'une nouvelle fonction pour la littérature, comme l'avance William Marx ? Si ce serait le cas, nous avons besoin d'encore un peu de temps pour l'affirmer. De toute façon, on a sans doute montré que l'on croit toujours que l'enseignement littéraire a le pouvoir de nous instruire, qu'il a le pouvoir de remédier aux maux de la société, qu'il a le pouvoir de nous faire découvrir ce que les autres sciences ne pourront pas. Mais nous avons remarqué qu'il ne semble pas avoir le pouvoir de plaire auprès du public aujourd'hui.

À cet égard, il est important de soulever le fait que le pouvoir littéraire se trouve du côté de la réception. En fait, cela concerne toutes les catégories positives étudiées dans cette deuxième partie. Vincent Jouve souligne ce point central à propos du rôle du lecteur :

Il est significatif que toutes les réponses proposées à la question « qu'est-ce qui fait la valeur des textes littéraires ? » s'écartent d'une conception essentialiste pour se placer au niveau de la réception. Il ne s'agit plus de donner une définition universelle de la « bonne » littérature, mais d'identifier ce qu'il peut y avoir de positif dans l'effet, le rôle ou la fonction de ces textes qu'on qualifie de « littéraires ».¹

Sans doute, la littérature en elle-même n'a pas de valeur. Au moins dans un sens strictement pratique, comme l'affirme par exemple le mouvement préconisant l'art pour l'art. La littérature a donc besoin d'être lue pour qu'elle puisse présenter une valeur au lecteur, à l'enseignement, à la société. Alors, si de moins en moins de personnes s'intéressent aux

¹ Jouve, Vincent, *La Valeur littéraire en question. Textes réunis et présentés par Vincent Jouve, op. cit.*, p. 13.

études littéraires, elles perdent non seulement de leur valeur, mais aussi de leur pouvoir d'influencer notre vie et notre société. Dans ce débat, il s'agit alors de convaincre le lecteur de l'importance des études littéraires, et, comme l'a souligné Citton, on est en grand besoin de motivations extérieures pour recruter de nouveaux lecteurs. Cela relève en effet aux professeurs, aux critiques, aux amateurs, aux écrivains, etc.

Les études littéraires doivent représenter autre chose que la satisfaction directe (à ce point elles n'ont d'ailleurs aucune chance en concurrence avec d'autres médias concentrés sur une expérience visuelle). En plus, à l'université, les études littéraires doivent, à notre avis, se concentrer sur les individus prêts à se soumettre aux travaux intellectuels qui couvrent tout le champ littéraire. Par contre, certains critiques voient un développement opposé en France. Dans un long passage, Maingueneau donne sa conception des études littéraires à l'université aujourd'hui :

Le développement des nouvelles filières de lettres modernes, qui attirent la grande majorité des étudiants, a modifié en profondeur cette situation. Par nature, en effet, l'enseignement de la littérature à l'université vise à différer l'appréhension immédiate des œuvres, celle du lecteur ordinaire. A partir du moment où, dans les nouvelles filières de lettres modernes, on a pu consacrer l'essentiel du temps à étudier des textes écrits dans la langue maternelle des étudiants, des textes qui recelaient peu d'opacités susceptibles de bloquer la compréhension immédiate, l'effort s'est reporté sur un autre plan : celui des méthodes d'analyse. Pour ces textes de prime abord « transparents », ceux de la littérature française récente, c'est en construisant des dispositifs d'opacification des textes que l'appareil d'enseignement s'est légitimé [...].¹

Dans un autre long extrait, France Vernier fait un complément à cette conception :

D'une part, depuis déjà plusieurs années, les problèmes graves rencontrés par l'enseignement mettent directement en cause (lecture, écriture, langue, culture et littérature mêlées) le choix des textes étudiés à l'école avec une tendance grandissante à éliminer, sous prétexte d'élitisme, les œuvres généralement reconnues comme littéraires. Cette tendance contribue d'ailleurs, quoique indirectement, à invalider toute idée de valeur littéraire, rejoignant ainsi certaines assertions des années soixante sur le caractère purement « bourgeois » de la « littérature » tenue pour une notion « idéologique ». Il serait donc utile de pouvoir établir la valeur spécifique (c'est-à-dire qui n'a pas d'équivalent ailleurs) des œuvres littéraires et, donc, la fonction irremplaçable qu'elles ont dans la société et l'enseignement. D'autre part, à l'Université, on constate que depuis peu les étudiants ont tendance à éliminer tout sujet de thèse portant sur des œuvres, auteurs ou questions antérieurs au XX^e, voire au XXI^e siècle, ce qui – sans remettre en cause la notion de valeur littéraire – indique au moins implicitement un désintérêt envers les œuvres du passé, et, en filigrane, une imputation de la valeur à l'actualité, ou même à la « productivité ».²

Ici, il devient clair que non seulement la majorité des étudiants, mais aussi l'enseignement elle-même abandonnent les études de la littérature ancienne en faveur de la littérature plus récente, probablement parce que cette dernière est plus accessible ou plus « transparente » et suscite alors plus de plaisir ou plus d'intérêt pour l'instant. En plus, comme l'écrit

¹ Maingueneau, Dominique, « Les trois piliers de la Littérature », dans *Fins de la littérature. Historicité de la littérature contemporaine, Tome 2*, sous la direction de Dominique Viart et Laurent Demanze, *op. cit.*, p. 60 .

² Vernier, France, « La valeur : un leurre ? » dans *La Valeur littéraire en question. Textes réunis et présentés par Vincent Jouve*, *op. cit.*, p. 90.

Maingueneau, l'enseignement littéraire applique ses outils analytiques formalistes et compliqués sur les œuvres qui en fait ne doivent pas être d'un accès si difficile, ce qui, par conséquent, les rendent moins intéressantes. Avec ce développement, nous croyons que la littérature en général va cesser de nous intéresser dans le cadre scolaire. D'une part, ce développement est compréhensible vu le nombre croissant d'étudiants qui doit passer par l'enseignement scolaire aujourd'hui. D'autre part, il est inquiétant pour l'avenir des études littéraires parce que des connaissances culturelles et traditionnelles risquent d'être marginalisées ou bien de s'éteindre. À la longue, les étudiants qui s'intéressent à la littérature contemporaine sont déçus parce que la possibilité d'une expérience profonde par rapport aux œuvres est bloquée par des notions et des méthodes obscures et instrumentales. Dans un second temps, les étudiants qui s'intéressent à la littérature ancienne ou classique auront de moins en moins de cours disponibles. Enfin, dans cet état, nous croyons que les études littéraires seront de moins en moins attirantes pour le public en entier.

Par conséquent, si les valeurs des études littéraires dépendent des lecteurs, il faut se demander à quel lecteur les études littéraires vont s'adresser. En effet, il est probablement vrai que le lecteur non professionnel ne s'est jamais intéressé aux méthodes et aux savoirs typiquement littéraires en lisant une œuvre fictive, comme l'écrit Todorov dans un passage très perspicace :

En règle générale, le lecteur non professionnel, aujourd'hui comme hier, lit ces œuvres non pas pour mieux maîtriser une méthode de lecture, ni pour en tirer des informations sur la société où elles ont été créées, mais pour y trouver un sens qui lui permette de mieux comprendre l'homme et le monde, pour y découvrir une beauté qui enrichisse son existence ; ce faisant, il se comprend mieux lui-même. La connaissance de la littérature n'est pas une fin en soi, mais une des voies royales conduisant à l'accomplissement de chacun.¹

A l'instar de Todorov, nous trouvons que les méthodes littéraires ne sont jamais plus importantes que l'œuvre littéraire elle-même. C'est la dernière qui doit rester au centre de l'enseignement si l'on veut garder l'intérêt pour la matière. En plus, Schaeffer a raison quand il écrit que la fonction culturelle des œuvres « réside toujours et uniquement dans l'importance qu'elles acquièrent dans et pour la vie des lecteurs [...] : C'est à ces potentialités des œuvres que l'enseignement littéraire devrait éveiller les enfants et les jeunes². »

Considérons l'exemple suivant : si l'analyse des *Aventures de Télémaque* de Fénelon n'est pas jugée importante par les étudiants, faut-il donc cesser d'enseigner cette œuvre classique ?

¹ Todorov, Tzvetan, *La littérature en péril*, op. cit., p. 24-25.

² Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, op. cit., p. 107.

Si oui, il faudrait peut-être suivre rigoureusement cette ligne d'argumentation et beaucoup d'œuvres du patrimoine tomberont ainsi dans l'oubli. Or, probablement est-ce déjà en train d'être réalisé. Quelques œuvres littéraires sont conservées par le temps ; beaucoup d'œuvres littéraires sont perdues avec le temps. Ce développement est inévitable. Mais on peut de temps en temps avoir le sentiment que l'oubli se répand d'une vitesse inquiétante aujourd'hui. Bien entendu, les institutions scolaires sont en partie établies pour garder les valeurs transculturelles et transhistoriques, mais il semble naïf de prétendre qu'elles ne sont pas touchées par l'esprit du temps postmoderne. D'un côté, le public qui entre en contact avec les études en général a radicalement augmenté. Comme l'écrit Citton : « Du journal à la radio, à la télévision et aujourd'hui à Internet, à travers le développement des formes politiques propres à la démocratie représentative, les publics n'ont fait que grossir en taille et en puissance¹. » En plus, si le public s'intéresse principalement à la littérature contemporaine, il faut aussi se demander quelle place on doit donner aux œuvres récentes.

De l'autre côté, nous vivons dans une société qui se concentre de plus en plus sur l'individu. Par conséquent, faut-il donc concentrer l'enseignement sur le choix individuel ? Par rapport aux études littéraires, il semble alors de plus en plus difficile de tomber d'accord sur des valeurs à la fois délimitées et communes.

Finalement, le problème semble être de trouver un équilibre entre *difficulté* et *accessibilité*². Comme l'a noté Jouve, la littérature ancienne est souvent obscure et difficile à maîtriser pour un jeune lecteur. Selon Jouve, cette problématique s'étend jusqu'à l'origine du mot littérature: « L'intérêt du mot *littérature* est qu'il suggère toujours les idées d'"élite" et d'"aristocratie", héritées de ses premiers sens [écriture, grammaire, science]³. » Dans un article intitulé « La littérature face à son histoire », Thomas Pavel fait remarquer que la difficulté qui relève des études littéraires peut se montrer à son désavantage : « Je me demande même si l'équilibre délicat entre difficulté et accessibilité dans l'art peut être durablement perturbé et si, quelle que soit sa justification théorique et l'élégance de ses partisans, un art trop difficile à suivre et qui parfois frôle l'incompréhensible a de véritables chances de s'installer à long terme⁴. » Évidemment, si personne ne s'intéresse aux études littéraires parce qu'elles sont trop compliquées, il faut sans doute ajuster l'enseignement. En

¹ Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 241.

² Thomas Pavel fait remarquer cette opposition dans son article « La littérature face à son histoire » dans *Fins de la littérature. Historicité de la littérature contemporaine*, Tome 2, op. cit.

³ Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, op. cit., p. 33.

⁴ Pavel, Thomas, « La littérature face à son histoire » dans *Fins de la littérature. Historicité de la littérature contemporaine*, Tome 2, sous la direction de Dominique Viart et Laurent Demanze, op. cit., p. 23.

plus, si la littérature reste liée à une conception d'élitisme, il appartient alors aux institutions et aux enseignants de faire descendre cette idée de son tour d'ivoire en rendant les études littéraires compréhensibles, accessibles, intéressantes, et en même temps désignant leur utilité à la fois individuelle et commune. En résumé, au milieu de cette situation touchée par la crise, le mot clé dans ce débat est probablement la demande générale d'un *équilibre* : un équilibre entre difficulté et accessibilité, entre forme et contenu, entre des valeurs matérielles et des valeurs existentielles, entre individualité et collectivité, entre plaisir et travail.

Ajoutons qu'au lieu de se battre pour des méthodes analytiques servant à faciliter (ou bien compliquer) et mesurer la compétence des lecteurs, peut-être suffit-il d'exiger *plus* de lecture en général à l'école ? C'est ce que propose du moins Schaeffer :

Sans doute pense-t-on que la voie analytique permet de mesurer la compétence réelle des lectures et donc de mieux les former. C'est une double illusion : la compétence de la lecture « littéraire » [...] est d'abord et avant tout de nature procédurale, c'est-à-dire qu'elle est fondée sur des processus d'apprentissage implicites, enchâssés dans la pratique même de la lecture. De même qu'on apprend à marcher en marchant, on apprend à lire, au sens le plus exigeant du terme, en lisant (et à écrire en écrivant).¹

Ici, nous sommes complètement d'accord avec Schaeffer. En plus, il faut en effet distinguer entre l'objectif des études littéraires incluses dans l'enseignement obligatoire et l'objectif des études littéraires qui font partie de l'enseignement supérieur, comme le fait Schaeffer quand il écrit que les méthodes littéraires plutôt adaptées pour les études supérieures se répandent dans l'enseignement des jeunes :

L'École privilégie trop souvent (et en général beaucoup trop tôt) la voie analytique, le commentaire de texte notamment, alors qu'elle devrait plutôt guider les enfants et les jeunes dans l'accès à ce mode d'expérience tout à fait particulier que constitue la lecture comme pratique propre. Car, suivie, à haute voix, par l'enseignant et par les élèves, la lecture des textes est en elle-même formatrice.²

Effectivement, les études littéraires ne peuvent pas avoir le même objet pour l'enseignement obligatoire que pour l'enseignement supérieur. En revanche, il y a une liaison forte entre ces instances. La réaction est en effet circulaire : si l'on obtient un haut niveau par rapport aux connaissances littéraires dans l'enseignement obligatoire, on peut aussi maintenir un haut niveau progressif dans l'enseignement supérieur. Et inversement, si l'enseignement supérieur à son tour continue à produire des enseignants en littérature qui peuvent maintenir l'intérêt et le haut niveau par rapport aux connaissances littéraires auprès des enfants et des adolescents au cours de l'école obligatoire, on contribue à maintenir un effet circulaire positif. Aujourd'hui on semble être pris dans un cercle vicieux. En fait, il est difficile d'identifier le

¹ Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, op. cit., p. 107.

² Ibid., p. 106-107.

niveau où le problème principal réside, et, comme nous avons vu au cours de ce mémoire, les propositions sont nombreuses. Les élèves, les étudiants, les parents, les professeurs, les chefs d'établissements scolaires, les politiciens, les écrivains, les chercheurs, les critiques, les médias, le développement technologique, le marché monétaire – tous ces facteurs contribuent de leur manière à cette crise des études littéraires. Sans doute trouve-t-on aussi des problèmes par rapport à l'objet d'étude lui-même.

En fin de compte, pour donner une explication générale à cette crise des études littéraires, nous inclinons vers une certaine mentalité collective qui est, en grande partie, caractéristique pour notre temps. Il s'agit d'une explication très vague qui, dans un certain sens, n'est que fondée sur un sentiment, mais en revanche, l'explication ne peut être collée à une cause isolée non plus. En fait, le problème semble être si considérable qu'il devient abstrait – d'où le mot mentalité.

D'un côté, on ne peut pas compter sur les politiciens et les hommes d'affaires pour résoudre la crise des études littéraires, mais, de l'autre côté – comment porterons nous le message au peuple ? Il faut commencer quelque part. L'école aujourd'hui, par exemple, est-elle un lieu où l'on s'occupe d'apprendre à penser par soi-même et de changer le monde et nos vies pour le meilleur, ou bien voit-on l'école comme un moyen simplement pour reproduire suffisamment de connaissances pour que suffisamment de personnes capables de travailler sortent de notre système d'éducation ? Vu les témoignages dans ce débat, il faut peut-être pencher vers la dernière proposition, et, à notre avis, il faut lutter ensemble pour équilibrer cette mentalité trop concentré sur les valeurs matérielles et économiques. En effet, le moment venu, on est tous conscients de nos problèmes. Il n'en reste pas moins que la crise écologique, la crise financière, la crise culturelle, ainsi que la crise des études littéraires, semblent demeurer. S'agit-il d'indifférence ou bien d'un sentiment d'impuissance ? Cela est difficile de déterminer. En revanche, dans le but de surmonter la force de l'habitude, nous espérons que ce mémoire a contribué un peu à cette contre-offensive engagée qui se présente vigoureusement dans les œuvres étudiées ici.

Conclusion

Afin de conclure, rassemblons trois questions principales au cours de ce mémoire :

Les études littéraires, sont-elles menacées aujourd'hui ?

À notre sens, il s'agit surtout d'une certaine conception de l'objet d'étude qui est menacée dans les études littéraires – c'est-à-dire la Littérature avec un L majuscule, ou la littérature classique, ancienne et traditionnelle. Cela tient au fait que les étudiants et les enseignants ont tendance à choisir les études d'une littérature plus récente ou bien les autres études culturelles, plutôt que les études orientées vers la littérature ancienne. Ce développement existe en fait depuis plusieurs décennies. Pourtant, un autre signe inquiétant dans cette situation marquée par la concurrence se présente dans le fait que les jeunes semblent s'intéresser de moins en moins aux études littéraires en général. Une explication pourrait être qu'ils voient les études littéraires comme une impasse à l'égard de leur future carrière professionnelle, ce qui, à son tour, dépend du climat politique et social qui semble se concentrer de plus en plus sur des activités rentables, mesurables et spectaculaires au détriment des sciences humaines traditionnelles. Une autre explication pourrait être que les études littéraires elles-mêmes ne réussissent pas à rendre l'enseignement intéressant et pertinent pour le public, ce dont témoigne notre expérience à la Sorbonne, par exemple. Cet aspect important dans le débat tient d'une part à un enseignement monologal et explicatif, d'autre part à une focalisation excessive sur les différentes méthodes et théories littéraires, ce qui, par conséquent, coupe l'enseignement du monde dans lequel on vit. En effet, si l'enseignement dans un cadre institutionnel perd les points de contact avec la société et le lecteur ordinaire, on aura raison de parler d'une crise.

Dans des programmes d'enseignement surchargés, est-il alors légitime de réserver du temps à l'étude de textes littéraires ?

Le plus important est certainement de relier les études littéraires à un enseignement à la fois pertinent, actuel et utile aux étudiants. Nous avons examiné plusieurs fonctions que pourraient présenter les études littéraires. En effet, l'enseignement littéraire représente une connaissance spécifique qui peut : aider au développement de notre personnalité, aider à penser et sentir en adoptant le point de vue des autres, aider à accéder à l'expression des vérités à la fois désagréables et beaux, aider à cultiver nos goûts et à réévaluer nos priorités, aider à étendre notre champ d'expression du monde et du langage, aider à découvrir le charme dans la

complexité d'un univers littéraire, aider à maintenir le contact avec nos ancêtres et d'autres cultures étrangères. Bref, les études littéraires peuvent beaucoup. Si la société reste méfiante à l'égard de l'enseignement littéraire, il faut bien entendu démontrer toutes ces potentialités avec enthousiasme à tout moment donné.

Faut-il financer les études littéraires ?

Selon la volonté générale aujourd'hui des politiciens et des représentants de l'industrie et du commerce – peut-être pas. Vu la baisse du nombre de candidats aux études littéraires et l'intérêt déclinant par rapport à la littérature en général parmi les jeunes – bien sûr que oui ! Dans notre régime politique, un cadre institutionnel a inévitablement besoin de ressources économiques afin de pouvoir constituer une activité attirante et enrichissante. En plus, le financement des études littéraires peut être rentable en considérant le développement d'un capitalisme de plus en plus cognitif. Mais il faut aussi tenir compte du fait qu'une civilisation se compose de valeurs autres que celles du gain, des valeurs humaines et culturelles qui aussi méritent d'être défendues. Tout compte fait, quelle société voulons-nous : une société majoritairement dirigée par des valeurs économiques et des solutions à courte vue ? Ou bien, une société où l'on maintient un équilibre en protégeant une place pour les valeurs profondément humaines, culturelles et existentielles ? En effet, toute valeur associée aux études littéraires – économique ou pas – dépend de notre engagement à la fois commun et individuel. Alors, cela ne tient qu'à nous – les lecteurs, les amateurs, les professeurs, les directeurs, les critiques, les politiciens – si l'enseignement littéraire subsistera comme une activité importante.

Bibliographie

- Balique, Florence, *De la séduction littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009.
- Bauman, Zygmunt, *Culture in a Liquid Modern World*, Cambridge, Polity press, 2011.
- Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* Paris, Éditions Amsterdam, 2007.
- Compagnon, Antoine, *La littérature, pour quoi faire ?*, Paris, Collège de France/Fayard, 2007.
- Compagnon, Antoine, *Le Démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.
- Dantzig, Charles, *Pourquoi lire ?*, Paris, Bernard Grasset, 2010.
- Demanze, Laurent et Viart, Dominique (dir.), *Fins de la littérature. Esthétique et discours de la fin, Tome 1*, Paris, Arman Colin/Recherches, 2011.
- Demanze, Laurent et Viart, Dominique (dir.), *Fins de la littérature. Historicité de la littérature contemporaine, Tome 2*, Paris, Armand Colin/Recherches, 2012.
- Domenach, Jean-Marie, *Le crépuscule de la culture française ?*, Paris, Librairie Plon, 1995.
- Eagleton, Terry, *Literary theory: an introduction*, Oxford, Blackwell, 1983.
- Eagleton, Terry, *After theory*, London, Penguin books, 2003.
- Jouve, Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, Paris, Armand Colin, 2010.
- Jouve, Vincent (dir.), *La Valeur littéraire en question. Textes réunis et présentés par Vincent Jouve*, Paris, Éditions L'improviste, 2010.
- Lang, Luc, *Délit de fiction. La littérature, pourquoi ?*, Paris, Éditions Gallimard, 2011.
- Maingueneau, Dominique, *Contre Saint Proust ou la fin de la Littérature*, Paris, Éditions Belin, 2006.
- Marx, William, *L'Adieu à la littérature – histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2005.
- Kundera, Milan, *Le rideau*, Paris, Éditions Gallimard, 2005.

Schaeffer, Jean-Marie, *Petite Écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, Vincennes, Éditions Thierry Marchaisse, 2011.

Seguin, Thomas, *Le postmodernisme. Une utopie moderne*, Paris, L'Harmattan, 2012.

Todorov, Tzvetan, *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007.

Warren, Austin et Wellek, René, *La théorie littéraire* (1948), Paris, Éditions du Seuil, 1971.

Sites internet

Le Figaro :

><http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2010/06/13/01016-20100613ARTFIG00222-bac-la-serie-litteraire-sombre-dans-la-crise.php>< (consulté le 29 décembre 2013)

The Chronicle of Higher Education :

><http://chronicle.com/article/cable-is-the-new-novel/134420>< (consulté le 29 décembre 2013)